BnF Gallica

Clélie, histoire romaine... par Mr de Scudéry,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Clélie, histoire romaine... par Mr de Scudéry,.... 1656-1660.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

1092
Y². 274.
A. 9.

Réserve
1920

CLELIE

HISTOIRE
ROMAINE
Cinquieſme
Partie

R.R

CLELIE,

HISTOIRE ROMAINE.

DEDIEE

A MADAME LA DVCHESSE DE NEMOVRS.

PAR Mr DE SCVDERY,

Gouuerneur de Noſtre Dame de la Garde.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

CINQVIESME ET DERNIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme.

ET

IEAN BLAEV, à Amſterdam.

M. DC. LX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

CLELIE,
HISTOIRE
ROMAINE.
CINQVIESME ET DERNIERE
PARTIE.

LIVRE PREMIER.

PENDANT qu'Aronce s'estimoit le plus malheureux de tous les hommes, il y auoit des momens où Horace ioüyssoit de toute la douceur que la gloire peut

donner, & meſme de toute celle que donne l'eſperance à vn cœur veritablement amoureux. Il auoit la ioye d'eſtre ſatisfait de luy, qui eſt le plus ſenſible plaiſir qu'vne perſonne raiſonnable puiſſe auoir; il auoit rendu vn ſeruice ſignalé à ſa Patrie, & quoy qu'Aronce l'euſt deſarmé, ſa derniere action le conſoloit de ce malheur; & Clelius luy eſtant ſi fauorable, il pouuoit raiſonnablement penſer que la fin de la guerre ſeroit le commencement de ſa felicité. Car il voyoit alors tous les Romains ſi fortement reſolus de ſe bien defendre, qu'il ne vouloit pas ſe perſuader qu'il fuſt poſſible à Porſenna de prendre Rome. En quelque lieu qu'il allaſt, il auoit ſujet d'eſtre content, excepté auprés de Clelie, qu'il trouuoit touſiours auec vne égale inſenſibilité pour luy.

S'il alloit dans les ruës, le Peuple faisoit mille acclamations à sa gloire ; s'il alloit au Temple, il trouuoit qu'on y faisoit des Sacrifices pour remercier les Dieux de la grande action qu'il auoit faite; s'il alloit au Senat, il aprenoit qu'on auoit ordonné qu'on luy éleuast vne statuë, & il n'y auoit enfin que les beaux yeux de Clelie qui luy ostassent l'esperance, que par tout ailleurs la fortune luy donnoit. Il est vray que cela suffisoit souuent pour troubler toute la douceur que l'esperance luy pouuoit donner. En effet le lendemain de cette grande action qui l'auoit rendu si considerable dans Rome, Clelius l'ayant mené chez luy, & l'ayant presenté à Clelie, il eut sujet de croire que ce qu'il auoit fait n'auoit pas changé le cœur de cette belle Fille. D'abord Clelius la

regardant, & la voyant auec vn air assez froid, s'emporta contre elle, par vn excez d'amour pour sa Patrie. Quoy (luy dit-il à demy bas, auec beaucoup de chagrin) vous osez paroistre triste lors que ie vous amene le Liberateur de Rome, & vous auez l'audace de me faire voir dans vos yeux des marques de l'opiniastre & iniuste passion que vous auez dans l'ame. Clelie entendant parler son Pere de cette sorte, rougit & baissa les yeux; si bien qu'Horace ne doutant pas que ce que Clelius luy auoit dit bas ne luy eust déplu, il en fut presque marry, quoy qu'il iugeast bien que ce qu'il n'auoit pas entendu deuoit estre à son auantage. C'est pourquoy s'auançant vers elle, il rompit cét entretien secret. Souffrez, Madame, luy dit-il voyant que Clelius se retiroit, que ie vous demande si

la frayeur vniuerſelle ne fut point hier iuſques à vous, & ſi vous euſtes aſſez de force pour regarder de vos feneſtres cette multitude d'ennemis qui euſſent ſurpris la Ville, ſi l'on n'euſt rompu le pont par où ils vouloient entrer. Vous parlez bien modeſtement d'vne des plus belles actions du monde, repliqua-t-elle; mais pour vous monſtrer que ie ne ſuis iamais iniuſte, adiouſta cette ſage Perſonne, ſçachez que quoy que vous ſembliez eſtre deſtiné à faire les plus grands malheurs de ma vie, ie ne laiſſay pas de faire des vœux pour vous, lors que ie vous vy ſeul au milieu du pont à ſouſtenir tout l'effort des ennemis. Car enfin ie vy tout ce qui ſe paſſa en cette grande occaſion; & ie vy meſme Aronce defendre aux ſiens de tirer ſur vous, lors que vous eſtiez dans le Tibre.

Quand vous n'auriez pas veu cette generosité de mon Riual, Madame, reprit Horace, ie vous l'aurois aprise ; car enfin ie vous ay desia dit plusieurs fois que ie cede à son merite, & à sa vertu, & que ce n'est qu'en amour que ie luy dispute l'auantage. Et pour vous tesmoigner du moins, Madame, que ie fais tout ce que ie puis, sçachez que ie n'ay presentement interrompu Clelius, que parce que i'ay bien connu qu'il vous parloit aigrement pour l'amour de moy. Ie l'auouë, repliqua Clelie, & ie veux bien auoüer encore que vous meritez mon estime, & mon amitié. Mais auiourd'huy que ie voy que l'esperance s'augmente dans vostre cœur, ie veux bien vous dire encore vne fois genereux Horace, que vous ne deuez pas vous y laisser tromper, parce que plus

Aronce ſera malheureux, plus ie ſeray obligée de luy eſtre fidele; & que plus mon pere me perſecutera, plus i'auray de fermeté à luy reſiſter. Car enfin il m'a donnée à Aronce, & ie m'y ſuis donnée moy meſme; ainſi il n'y a plus que la mort qui puiſſe m'empeſcher d'eſtre à luy. Et quand meſme il ne ſeroit plus à moy, ie vous l'ay dit cent fois, ie ne ſerois iamais à vous, ni à nul autre. Contentez vous donc d'eſtre aimé de tous les Romains, ioüyſſez en repos de la gloire que vous auez acquiſe, & ne vous rendez pas miſerable pour vne perſonne qui ne peut iamais vous rendre heureux. Aprés cela eſtant arriué du monde, Horace fut contraint de ſe retirer, parce qu'il auoit le cœur ſi preſſé, qu'il n'euſt pû s'empeſcher de monſtrer vne partie de ſa douleur. Il fit donc

vne profonde reuerẽce ſans pouuoir rien dire à Clelie, que par quelques regards triſtes & amoureux tout enſemble. Au ſortir de là il trouua Emile, qui eſtant malheureux auſſi bien que luy, luy ſembla aſſez propre à eſtre le confident de ſa douleur. En effet s'en eſtant allez enſemble, & Emile ayant remarqué qu'il eſtoit fort triſte; d'où vient, luy dit-il, que vous me ſemblez ſi melancolique, en vn iour où vous ne deuriez auoir que de la ioye. Helas Emile! s'eſcria Horace, c'eſt en vain que i'ay repouſſé les ennemis, car Aronce n'eſt pas ſi abſolument maiſtre du Ianicule dont il s'eſt emparé, qu'il l'eſt toûjours du cœur de Clelie; & quand la fortune m'auroit fait faire des miracles pour le ſalut de Rome, ie n'en ſerois pas moins malheureux. Ainſi ie puis vous aſſurer qu'Aron-

ce n'eſt pas preſentement ſi miſe-
rable que moy, n'y ayant ſans dou-
te point de malheur ſi inſuporta-
ble que celuy qui nous fait voir
que ce qui deuroit faire noſtre fe-
licité, fait noſtre infortune. Mais
encore, reprit Emile, voſtre mal-
heur n'eſt-il pas auſſi extraordinai-
re que le mien; Clelie aimoit Aron-
ce deuant que de vous connoiſtre;
elle l'a touſiours aimé depuis; &
vous n'auez iamais pû vous en fai-
re aimer. Mais pour moy, infortu-
né que ie ſuis, i'ay veu la cruelle
Valerie ne me haïr pas, durant
qu'elle a creu qu'Herminius eſtoit
infidele, & mort. Cependant dés
qu'elle a ſceu qu'il eſtoit viuant &
innocent, elle a ceſſé de m'aimer,
& elle m'a oſté l'eſperance pour
touſiours. Ha Emile! reprit Hora-
ce, ce que vous dites qui fait vo-
ſtre chagrin, eſt ce qui deuroit fai-

re voſtre conſolation. Car pour moy dans les tranſports d'amour où ie ſuis preſentement, ie croy que ſi Clelie m'auoit aimé vn iour ſeulement en toute ma vie, le ſeul ſouuenir d'vn ſi grand plaiſir, ſuffiroit à m'empeſcher d'eſtre malheureux le reſte de mes iours. Mais lors que ie ſonge que mon Riual eſt aimé, que ſelon les apparences il le ſera touſiours, que ie ne l'ay iamais eſté vn ſeul moment, & que ie ne le ſeray peut-eſtre de ma vie, la patience m'abandonne, le deſeſpoir me prend, & ie ſouhaite la mort à chaque inſtant. Si i'eſtois encore dans les ſentimens où i'eſtois autrefois, pourſuiuit Horace, lors que i'enleuay Clelie, ie pourrois aiſément porter Clelius à la contraindre de m'épouſer. Le Peuple aprés ce que i'ay fait aprouueroit cette violence, & le Senat en

l'eſtat où ſont les choſes n'oſeroit s'oppoſer à mon bonheur ; mais Emile ie connois pour mon malheur que ſi Clelie ne ſe donne elle meſme, ie ne puis vouloir la poſſeder ; car enfin c'eſt le cœur de cette cruelle perſonne qui peut ſeul faire ma felicité. Mais pour mon infortune il eſt au pouuoir d'vn Riual que i'admire malgré moy ; pour qui i'ay autant d'eſtime que de haine ; à qui i'ay tant d'obligation que ie ne puis luy nuire ſans eſtre ingrat ; & qui me donne de ſi grands exemples de generoſité, qu'il faut eſtre Heros pour le ſurpaſſer. Ceſſez donc de vous plaindre, ou du moins ne vous plaignez pas autant que moy. Encore vne fois genereux Horace, reprit Emile, ſi vous ſçauiez ce que c'eſt que d'auoir eſté aimé, & ne l'eſtre plus, vous changeriez de ſentimens ; car enfin on

n'a iamais obtenu vn fauorable regard, qui ne faſſe naiſtre mille ſupplices; on n'a iamais entendu vne parole auãtageuſe, qui ne cauſe alors mille tourmens; & l'oppoſition du malheur à la felicité, fait vn ſi eſtrange bouleuerſement dans vn cœur amoureux, que l'inſenſibilité d'vne Maiſtreſſe n'approche pas de ce que ie dis. Si i'aymois vne perſonne inſenſible, reprit Horace, vous auriez raiſon; mais i'ayme vne perſonne qui a le cœur tendre, qui ſçait aimer auec ardeur & auec conſtance; & qui par conſequent ſçait reſiſter à tout ce qui s'oppoſe à l'affection qu'elle a dans l'ame. Quand i'ay parle d'vne perſonne inſenſible, reprit Emile, i'ay entendu à voſtre égard ſeulement, car encore vne fois il eſt plus cruel de n'eſtre plus aimé, que de ne l'auoir iamais eſté. Ie croy qu'il ſeroit plus

fâcheux, reprit Horace, de deuenir pauure aprés auoir eſté riche, que d'auoir touſiours eſté pauure; mais il n'en eſt pas de meſme en amour, car à mon gré la penſée de n'auoir iamais eſté aimé, de ne l'eſtre point, & de croire qu'on ne le ſera iamais, eſt la plus cruelle & la plus inſupportable de toutes celles que l'amour malheureuſe peut inſpirer. Emile reſpondit encore à Horace, & Horace ne ceda pas à Emile, ainſi ils ſe ſeparerent ſans s'eſtre perſuadez. Mais pendant que ces deux Amants ſe plaignoient enſemble, il y en auoit bien d'autres qui ſe plaignoient auſſi bien qu'eux. Tous les Amants de Plotine regardant également Amilcar, comme celuy de tous qui leur nuiſoit le plus, ne ſe haïſſoient preſque point entr'eux, & le haïſſoient eſtrangement, quoy qu'ils n'oſaſſent preſ-

que le teſmoigner. Themiſte eſtant touſiours abſent, & touſiours inquiet, ſe plaignoit auec ſes Amis, Artemidore eſtant touſiours aimé de deux perſonnes fort aimables, n'eſtoit pas peu occupé, Spurius eſtoit irrité contre luy-meſme de n'auoir pû faire plus qu'Herminius, qui aprés Horace s'eſtoit le plus ſignalé, & Mutius ayant autant d'ambition que d'amour, eſtoit au deſeſpoir de n'auoir pû garder le Ianicule, & d'auoir eſté bleſſé; car encore que la bleſſure qu'il auoit receuë ne fuſt pas dangereuſe, elle l'obligeoit alors de garder la chambre. De ſorte que s'abandonnant au chagrin, il penſa tout ce qu'vn grand cœur irrité contre l'amour, & contre la fortune, peut faire de plus difficile pour eſſayer de vaincre ſon malheur. Mais comme il auoit l'ame trop noble, pour cher-

cher des voyes qui ne fussent pas honnestes, il n'imagina rien que de grand & d'heroïque. Herminius est aimé, disoit-il en luy mesme, & il merite de l'estre; Emile est aimable, & il n'a pas esté haï durant que Valerie a creu qu'Herminius l'auoit trahie & qu'il estoit mort; & Spurius est artificieux, entreprenant, adroit, & fort amoureux. Que feray-ie donc, poursuiuoit-il, pour vaincre de si redoutables Riuaux? il faut faire quelque action encore plus extraordinaire que celle d'Horace, adiouſtoit cét Amant affligé, & se signaler si hautement, que mes Riuaux n'osent aprés cela auoir l'audace de me disputer Valerie. Il faut sauuer Rome tout d'vn coup s'il est possible, aussi bien est-il trop hõteux de la voir captiue, lors qu'elle se vante d'estre libre, & de la voir mesme plus miserable lors qu'elle

n'a plus de Tirans, que lors qu'elle eſtoit ſous la tirannie des Tarquins. Aprés cela Mutius ayant imaginé ce qu'il vouloit entreprendre, ne penſa plus qu'à guerir promptement, afin d'executer le grand deſſein qu'il auoit dans l'eſprit. Cependant Aronce gardant ſa conqueſte, & prenant grand ſoin de faire encore fortifier le Ianicule du coſté de Rome, ſouffroit plus qu'on ne peut s'imaginer ; car il voyoit bien que puis qu'on n'auoit pû d'abord ſurprendre cette fameuſe Ville, il ſeroit tres-difficile d'en venir à bout par la force, ſi ce n'eſtoit dans vn temps ſi long, qu'Horace auroit peut-eſtre loiſir de faire changer de ſentimens à Clelie. Ce n'eſt pas qu'il puſt la croire infidele, mais s'il ne le pouuoit croire, il le pouuoit craindre, & la gloire d'Horace, l'authorité de

Clelius,

Clelius, l'amour du Peuple pour son Riual, le peu d'apparence qu'il y auoit que Porsenna consentist à son mariage, tout cela ioint à son absence, fortifioit sa crainte, & diminuoit son esperance. Il se confioit pourtant assez aux illustres Amis qu'il auoit dans Rome, & il se faisoit quelquefois des consolations secretes qui luy redonnoient la force de pouuoir suporter tous ses malheurs. Et puis vn sentiment de gloire, se meslant à vn sentiment d'amour, le soin du siege l'occupoit presque tout entier. Ce qui le rendoit encore plus malheureux, estoit qu'il faloit qu'il vist Tarquin & Sextus. Il sçauoit bien que le premier aimoit tousiours Clelie, & regardant Sextus comme l'ayant aymée, comme la pouuant encore aymer, & comme ayant causé la mort de Lucrece, il le haïssoit &

le mépriſoit, quoy qu'il connuſt bien que c'eſtoit vn Prince qui tout voluptueux & tout iniuſte qu'il eſtoit, auoit quelque choſe d'agreable dans l'eſprit pour ceux qui ne le connoiſſoient pas bien. Aronce ſceut meſme encore par vn eſpion, que pour teſmoigner plus de reconnoiſſance à Horace, le Senat luy auoit donné vne auſſi grande eſtenduë de terre que deux Taureaux en pourroient enfermer en vn iour dans des ſillons; que tous les habitans de Rome luy auoient fait chacun vn preſent de quelque choſe, afin qu'il ne puſt ſouffrir nulle incommodité pendant le ſiege, & qu'Horace en vſant genereuſement, auoit redonné aux pauures non ſeulement tout ce qu'ils luy auoient offert, mais encore tout ce qu'il auoit receu des riches. Si bien que le bonheur & la vertu

d'Horace luy eſtant également redoutables, ce Prince eſtoit tres-malheureux, & ne trouuoit nulle conſolation que lors qu'il pouuoit aller entretenir vn moment la Princeſſe des Leontins de ſes malheurs. Il ne le pouuoit pourtant pas ſouuent au commencement du ſiege, parce que ſa preſence eſtoit neceſſaire en tant de lieux, qu'il n'auoit preſque pas le temps d'aller voir la Reine de Cluſium. Cependant ayant eſté reſolu au conſeil de guerre de ne ſonger plus à prendre Rome par force, on penſa à l'affamer. Pour cét effet Porſenna fit conſtruire de petits forts de diſtance en diſtance, & fit fermer le Tibre au deſſus & au deſſous de Rome, auec des bateaux attachez les vns aux autres par des chaines; tous ces bateaux eſtant deffendus par des Tours qu'on eſleua pour cela aux deux co-

ſtez du fleuue; ioint qu'il y auoit auſſi des Soldats en pluſieurs endroits, qu'on releuoit de garde de temps en temps. Ces bateaux ſeruant alors de pont à l'armée de Porſenna, les Tarquiniens paſſerent de l'autre coſté du Tibre, & eſtendirent leur Camp dans la plaine, aprés s'eſtre poſtez en vn lieu tres-auantageux, d'où ils pouuoient facilement empeſcher qu'on ne portaſt rien dans Rome de ce coſté là, & d'où ils enuoyoient faire le degaſt dans tous les enuirons de la Ville. De ſorte que Rome eſtoit alors enceinte de toutes parts, mais plus elle eſtoit preſſée, plus les Romains en deuenoient courageux. En effet Herminius voulant ſe ſignaler, & trouuant qu'il eſtoit honteux de ſe laiſſer enfermer, entreprit de faire entrer des viures dans Rome. Ce n'eſt pas qu'il creuſt que

ce qu'il pourroit y en amener, puſt eſtre capable de la faire ſubſiſter fort long-temps, mais c'eſt qu'ayant vn grand eſprit, il connut bien qu'il faloit amuſer le Peuple. Et il auoit raiſon d'en vſer ainſi, car dés que les paſſages de Rome furent entierement fermez, le Peuple commença de craindre la faim. Mais bien que cette crainte ſemblaſt ne faire qu'augmenter ſa haine pour Tarquin, il y auoit pourtant ſuiet d'apprehender que cela ne cauſaſt à la fin vne ſedition, parce qu'il eſt aſſez naturel aux pauures, de murmurer contre les riches, & meſme aſſez ordinaire aux riches, de n'auoir pas grand' pitié des pauures. Herminius voulant donc preuenir vn ſi grand malheur, dit à Valerius qu'il faloit enuoyer vers les peuples voiſins, pour obtenir d'eux les choſes dont ils

auoient le plus de beſoin, & que pour luy il s'engageoit à faire entrer les conuois dans Rome. On fit donc vne ſortie de nuit, afin de pouuoir enuoyer vers les peuples du Latium, pour les obliger à les ſecourir. On enuoya auſſi à Cumes de Campanie, & à Pometie, mais les Latins ne voulurent point prendre party entre Rome & les Tarquiniens. Ceux de Cumes reſpondirent ambigument, & il n'y eut que ceux de Pometie qui promirent des prouiſions, pourueu qu'on ne les obligeaſt à rien dauantage qu'à fournir les chariots qui les deuoient porter. De ſorte qu'Herminius pour s'aquiter de ſa parole, ſortit de Rome auec des Troupes vne nuit que la Lune n'eſclairoit point, & par vn chemin deſtourné que les ennemis ne s'eſtoient pas auiſez de garder, il executa heureuſement ſon

deſſein, & fit entrer vn aſſez grand nombre de munitions de bouche dans Rome. Il eſt vray que les ennemis s'en eſtant apperceus, il y eut vn aſſez aſpre combat entr'eux & les Troupes qui eſcortoient le conuoy, mais la valeur d'Herminius les arreſta ſi long-temps, que les chariots entrerent tous dans la Ville, ſans qu'il en manquaſt vn ſeul. Ainſi cét illuſtre Romain aprés auoir ſouſtenu l'effort des ennemis, auſſi long-temps qu'il faloit pour executer ſon deſſein, rentra dans Rome à la pointe du iour, à la veuë de tout le Peuple qui le regarda comme vn ſecond Protecteur aprés Horace. Et afin que cela fiſt plus d'effet dans l'eſprit de la multitude, on fit paſſer tous ces chariots dans les grandes ruës, deuant que d'aller aux magazins publics. De ſorte que durant quelques

iours le Peuple murmura moins qu'à l'ordinaire. Mais comme il y auoit alors plus de trois cens mille perſonnes dans la Ville, ce ſecours fut bien toſt diſſipé, & la cherté des viures augmentant de iour en iour, les murmures recommencerent. C'eſtoit en vain que Valerius, Clelius, Horace, Herminius, & tous les autres taſchoient d'appaiſer le Peuple, car la peur de la faim, & la ſouffrance preſente, l'auoient rendu ſi chagrin, que tout ce que l'on reſoluoit l'irritoit. Quand on faiſoit des ſorties, il diſoit que ce n'eſtoit qu'afin de faire tuer des gents, & qu'il y en euſt moins à nourrir; ſi l'on n'en faiſoit point, il publioit qu'il y auoit de la laſcheté à ſe laiſſer enfermer par vn ſi petit nombre de gents; ſi l'on ouuroit les magazins publics, il diſoit que toutes les mu-

nitions seroient bien tost consumées, & que c'estoient des creatures de Tarquin qui donnoient ce conseil là, qui estoit bien plus dangereux qu'il ne paroissoit. Si on parloit de les fermer, & de garder les munitions publiques pour l'extremité, il parloit d'aller porter le feu dans ces magazins, & l'on ne sçauoit enfin quelles mesures prendre pour restablir quelque calme dans la Ville. Porsenna & Tarquin estant auertis de ce desordre, enuoyerent des Herauts demander à parler au Peuple. Ce fut alors que tous les gents sages qui estoient dans Rome, aprehenderent, car ils iugerent bien que c'estoit pour faire quelque proposition de paix, auec l'intention de faire souleuer le peuple si on ne la receuoit pas. Si bien que le Senat eut intention de renuoyer ces Herauts sans les enten-

dre. Mais la multitude s'esmut de telle sorte, qu'il falut les escouter, & tout ce que l'on put obtenir de ce peuple irrité, fut que ces Herauts n'entreroient point dans la Ville, & qu'ils feroient leurs propositions à la porte. En effet ils furent obligez de parler en ce lieu là. Ils dirent donc tout haut que Porsenna mandoit aux Romains, que s'ils vouloient estre deliurez de la guerre, & de la faim, & éuiter vne ruine indubitable, ils le pouuoient encore, & qu'ils n'auoient qu'à receuoir Tarquin pour estre en paix ; Porsenna s'engageant à luy faire oublier tout ce qui s'estoit passé, & à les proteger mesme contre luy s'il manquoit à sa parole. Les Consuls tremblerent à cette proposition, apprehendant que la misere presente, n'obligeast le peuple à preferer vne honteuse

paix, à vne glorieuſe guerre; mais la choſe reuſſit bien mieux qu'ils n'auoient creu. En effet le nom de Tarquin eſtoit ſi odieux dans Rome, que ce que Porſenna fit dire au peuple pour cauſer vne ſedition, y reſtablit le calme, car à peine ces Herauts eurent-ils parlé, que cette multitude dont les ramparts eſtoient bordez, s'entrerediſant confuſement la propoſition que luy faiſoit Porſenna, cria tout d'vne voix, non, non, il vaut mieux mourir, & nous mettrons pluſtoſt le feu dans noſtre Ville, que d'y receuoir le Tiran; & la fureur les tranſporta de telle ſorte, qu'ils euſſent tiré leurs fleches ſur ces Herauts, & violé le droit des gents, ſi les Conſuls ne les euſſent retenus. Si bien que ces enuoyez de Porſenna furent contraints de ſe retirer, & depuis cela le peuple ne voyant rien

à choisir que la guerre, ou la tirannie de Tarquin, se resolut genereusement à la souffrance, & endura auec vne patience admirable toutes les incommoditez du siege. On tint alors vn conseil de guerre secret afin de tascher de faire vne entreprise pour rompre ces deux ponts de bateaux qui fermoient le fleuue, car si la riuiere eust esté libre d'vn costé seulement, l'entreprise de Porsenna eust esté destruite, & ce Prince se fust veu contraint d'abandonner le siege. On auoit assez éprouué que les sorties ne seruoient qu'à affoiblir la Caualerie qui estoit dans la Ville, car n'y ayant point d'armée en campagne, qui eust dessein de la secourir, toutes les sorties estoient inutiles, & ne facilitoient pas assez le passage des viures pour la faire subsister. Si bien qu'il n'y auoit

qu'à rendre le fleuue libre pour la deliurer. On resolut donc de faire vn effort de ce costé là, & de faire cette tentatiue au dessus de Rome, & non pas au dessous, car par ce moyen les bateaux eussent pû venir commodement en descendant, apporter les choses dont la Ville auoit besoin, au lieu que de l'autre costé il eust falu remonter le fleuue. Il est vray que l'attaque en estoit aussi plus difficile, mais ayant dessein de mettre de bons rameurs à tous les bateaux destinez à l'attaque, cela n'estoit pas vn obstacle. Themiste qui fut appellé à ce conseil secret, quoy qu'il fust estranger, proposa de mettre le feu aux bateaux ennemis, si on ne pouuoit les forcer, & en effet on se disposa à cette attaque. On fit donc remplir deux bateaux de diuerses choses combu-

ſtibles, c'eſt à dire de poix, de ſoufre, de bitume, & de gommes differentes, & on en choiſit cent autres qui furent remplis de Soldats determinez. Chaque bateau auoit vn homme de commandement, & outre les Soldats & les rameurs, il y auoit encore des hommes auec des haches, pour rompre & detacher les chaines qui tenoient les bateaux les vns aux autres. Comme cette entrepriſe eſtoit dangereuſe & difficile, tous les Braues s'empreſſerent pour en eſtre. Mutius qui eſtoit preſque guery de ſa bleſſure, demanda la conduite d'vn des bateaux; Themiſte, Herminius, Emile, & Spurius en firent chacun autant; Artemidore & Merigene furent en meſme bateau, Amilcar fut dans celuy d'Herminius, Zenocrate en commanda vn en ſon particulier, où

Octaue voulut estre. Horace eut la conduite d'vn des bateaux enflammez, qui estoit attaché au sien, & Herminius eut soin de conduire l'autre, quoy que Mutius eust fait toutes choses possibles pour auoir cét employ. Damon, Sicinius, Acrise, & plusieurs autres Braues furent dispersez dans tous les bateaux. Cependant quoy que l'on eust apporté vn grand secret à cette entreprise, les ennemis la sceurent, & se preparerent à estre attaquez. Mais comme ils ne purent découurir si on les attaqueroit au dessus ou au dessous de Rome, ils furent obligez de partager leurs forces ; & en effet, pour les mieux tromper, on fit vne fausse attaque du costé qu'on ne les vouloit pas forcer. Comme les Thoscans & les Tarquiniens auoient construit de petits forts aux deux bouts de ce pont de bateaux qui

fermoit le fleuue, & qui seruoit à la communication des quartiers de leur armée, cela rendoit sans doute l'attaque des Romains plus difficile: mais quelque difficile qu'elle fust, elle fut resoluë, & toutes choses estant prestes pour cela precisément à minuit, tous les bateaux destinez aux deux attaques commencerent de voguer. Ceux qui deuoient faire la fausse attaque, s'auancerent pourtant les premiers, afin d'attirer les forces ennemies de ce costé là; & vn quart d'heure aprés les autres voguant auec ordre, & occupant presque toute la largeur du fleuue à diuers rangs, furent affronter les ennemis auec d'autant plus d'esperance de vaincre qu'ils sçauoient qu'Aronce n'estoit pas de ce costé là, se reseruans à se seruir de leurs brulots, selon le besoin qu'ils en auroient. Mais comme

comme on voit toûjours vn peu plus clair la nuit sur les riuieres que sur la terre, les Toscans apperceurent confusément ceux qui les venoient attaquer, & se preparerent à se bien deffendre. De sorte que le pont de bateaux, & les deux petits forts qui le deffendoient se trouuerent bordez de gents de guerre, & principalement des gens de trait qui voyant les Romains à la portée de leurs fleches, tirerent auec tant d'impetuosité, que la multitude des traits fit en cét endroit vne obscurité plus grande que celle de la nuit. Mais comme ils tiroient au hazard, cette premiere décharge n'eut pas grand-effet, & n'empescha pas les Romains d'aborder le pont auec des cris si fiers qu'il sembloient estre vn presage de la victoire. Tous les batèaux en

approchant de ceux qui ſouſtenoient le pont des Tarquiniens, s'y accrocherent, & aprés s'y eſtre accrochez, planterent de petites eſcheles par où les Soldats eſſayoient de monter ſur le pont, durant que les trauailleurs faiſoient ce qu'ils pouuoient pour rompre à coups de haches ce qui faiſoit la liaiſon des bateaux du pont ennemy. D'autre part Horace & Herminius qui eſtoient les principaux chefs de cette entrepriſe, furent attacher leurs brulots au milieu du pont, malgré la reſiſtance des ennemis, & aprés auoir laiſſé vn feu caché dans ces bateaux qui deuoit eſclater tout d'vn coup dés qu'ls ſe ſeroient retirez, l'vn prit à la droite & l'autre à la gauche, pour encourager les leur à ſe rendre ; Maiſtres du pont, & pour eſſayer eux meſmes d'y monter, ce qui n'eſtoit pas ai-

ſé, car le pont eſtant tout bordé d'ennemis l'eſpée à la main, ils les repouſſoient auec impetuoſité, ou dans leurs bateaux, ou dans le fleuue. Mutius, Artemidore, & Merigene monterent deux fois ſur le pont, & deux fois furent repouſſez dans leur bateau. Acriſe tenant vne planche du pont, & eſtant preſt d'y monter, fut bleſſé à la main droite, Zenocrate y monta auſſi courageuſement, mais comme ceux qui le ſuiuoient furent iettez dans le fleuue, il ſe trouua ſeul parmy pluſieurs ennemis, qui le ſaiſiſſant le ietterent de l'autre coſté du pont, aprés qu'il en eut bleſſé deux ou trois. Mais comme il ne perdit ni le cœur, ni le iugement, il repaſſa en nageant l'eſpée à la main par deſſous le pont des ennemis, & fut ſe reietter dans vn des bateaux pour retourner à l'at-

taque. Amilcar eſtant monté ſur le pont, & ſe voyant ſeul des ſiens en cét endroit, contrefit le Thoſcan, & fut aſſez heureux pour ſe pouuoir reietter dans le bateau d'Herminius, ſans eſtre pris par les ennemis. Horace fut repouſſé iuſques à quatre fois, Spurius penſa eſtre noyé, Emile penſa l'eſtre auſſi, & Herminius fut ſi heureux qu'il fit rompre vn des bateaux ennemis, dans le meſme temps que les brulots faiſant leur effet, embraſerent tout d'vn coup le milieu du pont, qui n'eſtant que de planches & de faſcines, fut bien toſt en eſtat d'eſtre conſumé. Ce fut alors qu'on entendit vn bruit effroyable, car les Romains ietterent mille cris de ioye, & les Thoſcans au contraire mille cris tumultueux, qui firent connoiſtre leur eſtonnement, car ce feu ayant pris au milieu du

pont, leur ostoit la communication d'vn costé à l'autre, & ouuroit le passage à vn grand conuoy qu'ils sçauoient qui estoit preparé dans des bateaux sous les murs d'vne petite ville tres-forte, où les Romains sçauoient qu'estoit le secours qu'ils attendoient. Et en effet les choses auoient esté executées si iustes, que ce conuoy estoit desia assez proche, lors que le milieu du pont fut embrasé. De sorte que dés que ce feu qui estoit messé de soufre & de bitume, eut commencé de destruire le milieu de ce pont, Horace & Herminius firent aisément acheuer de rompre autant de bateaux qu'il falloit pour faire passer aisément ceux qui portoient les munitions ; car ceux qui estoient destinez à cela, escarterent auec de grands crochets ces bateaux embrasez, qui se separerent les vns des

autres, & qui ſuiuant alors le cours de l'eau, s'en allerent vers Rome ſe deſtruiſant peu à peu, & couurant tout le fleuue d'vn debris enflammé, qui auoit quelque choſe de terrible. Cependant dés que le paſſage fut ouuert par la flamme, on ceſſa l'attaque du pont, n'y ayant nulle apparence de ſonger à attaquer les deux forts, & ne s'agiſſant alors que de faire entrer le conuoy. En effet dés que le fleuue fut libre, au premier ſignal qui en fut donné, tous les bateaux ſe raſſemblerent, & la moitié ſuiuant Herminius, fut au deuant du conuoy, & l'autre moitié commandée par Horace, demeura à garder le paſſage. Ce fut alors que les ennemis firent pleuuoir vne greſle de dards, & ſur ceux qui eſtoient demeurez à le garder, & ſur ceux qui eſcortoient le conuoy.

A meſure qu'ils approcherent, comme il y auoit encore quelques bateaux au pied des petits forts qui eſtoient aux deux bouts du pont, les plus braues d'entre ceux qui eſtoient à cette occaſion ſe ietterent dedans, & furent pour chaſſer les Romains de cét endroit. Et en effet comme ils eſtoient fauoriſez dés leurs, qui eſtoient encore l'eſpée à la main ſur les deux bouts de ce pont rompu, dont ils auoient à la fin arreſté le feu, Horace n'eſtant pas maiſtre de ceux qui conduiſoient les bateaux, fut contraint d'abord de laiſſer occuper le paſſage du fleuue aux bateaux ennemis. Si bien que quand Herminius reuint auec le conuoy, il trouua qu'il y auoit encore à combattre pour paſſer. La pointe du iour commençoit de paroiſtre alors, & preciſément en ce temps là, le Prince de

Meſſene eſtant venu pour ſouſte-
nir Titus, qui conduiſoit ceux qui
combattoient, parut l'eſpée à la
main ſur le bout de ce pont. Mais
comme il reconnut Themiſte dans
vn des bateaux qui eſtoient auec
Horace, il ſe ietta dans vn de ceux
qui occupoient le paſſage, cher-
chant en cette occaſion ſon enne-
my particulier, au milieu des enne-
mis du party qu'il auoit choiſi.
Themiſte de ſon coſté l'ayant re-
connu, fit auancer ſon bateau plus
prés qu'il n'eſtoit, & par vne action
menaçante, luy teſmoigna qu'il
eſtoit bien aiſe de le voir en vn
lieu où il pouuoit luy teſmoigner
qu'il eſtoit plus digne de Lindami-
re que luy. Les choſes eſtant en cét
eſtat, Herminius à la teſte de l'eſ-
corte du conuoy, parut, car Ho-
race auoit eſté contraint, par l'auis
de tous les Chefs, d'attendre à fai-

re le grand effort contre ceux qui deffendoient ce paſſage, qu'ils puſſent eſtre attaquez des deux coſtez. Et en effet, Horace & Herminius s'auançans eſgalement ſuiuis d'autant de bateaux qu'il en falloit pour occuper ce paſſage, furent les aborder l'eſpée à la main. Ce fut alors qu'il ſe fit vn combat terrible, car des forts, & des deux coſtez du pont rõpu, il y auoit vne greſle de traits qui tomboit & ſur Herminius & ſur Horace. Mais ſans ſonger inutilement à ſe garantir d'vn peril qu'ils ne pouuoient éuiter, qu'en abandonnant leur entrepriſe, ils penſerent ſeulement à vaincre ceux qui leur faiſoient obſtacle. Horace ſauta dans vn bateau que Telane deffendoit, Herminius dans vn autre, & Themiſte, & le Prince de Meſſene ayant vn eſgal deſſein l'executerent ſi iuſte, que dans le meſme

temps que Themiſte ſauta l'eſpée à la main dans le bateau du Prince de Meſſene, le Prince de Meſſene paſſa dans celuy de Themiſte. Comme ils s'apperceurent de leur erreur, ils voulurent retourner chacun dans leur bateau, mais en voulant y repaſſer ils ſe ſaiſirent l'vn l'autre, & tomberent tous deux dans l'eau. En tombant ils ſe ſeparerent par leur propre poids, & comme ils ſçauoient tous deux nager, dés qu'ils eurent la teſte hors de l'eau, ils ſe virent, ſe chercherent, & ſe porterent meſme quelques coups, & cét eſtrange combat euſt apparemment eſté funeſte à tous les deux, ſi vn bateau Romain ne ſe fuſt approché de ces deux Riuaux. Dés que le Prince de Meſſene le vit, il voulut ſonger à s'empeſcher d'eſtre pris, & commença de nager vers vn des forts,

mais il ſe trouua alors qu'ayant receu vne legere bleſſure à la main droite, ſon eſpée luy eſchapa; de ſorte que Themiſte le voyant ſans armes, & voyant couler le ſang de ſon ennemy, ne voulut pas le tuer en cét eſtat, & eſtant rentré dans le bateau qui venoit à ſon ſecours, le laiſſa aller au bord du fleuue, où il fut receu par ceux de ſon party. Cependant Horace & Herminius ſecondez de tous les autres braues, malgré l'effort des Tarquiniens, coulerent deux bateaux à fonds, tuerent preſque tout ce qui eſtoit dans les autres, & furent enfin alors ſi abſolument maiſtres du paſſage, qu'ils firent paſſer tout le conuoy. Ils euſſent bien voulu pouuoir le garder touſiours, mais il n'y auoit pas moyen, car les ennemis occupant encore les forts, & les deux bouts de ce pont, ne les euſſent pas ſouf-

ferts en cét endroit. De ſorte qu'il fallut qu'ils ſe contentaſſent de mener ce conuoy à Rome, qui eſtoit encore plus conſiderable par la ioye, & par l'eſperance que cela donnoit au peuple, que par le ſecours effectif qu'il apportoit à la neceſſité publique, car en ces occaſions, la multitude agrandit toûjours les choſes, & ne porte pas ſa preuoyance iuſques à deſtruire le plaiſir que luy donne vn ſecours preſent. Cette flotte victorieuſe reuint donc à Rome, & y fut receuë auec mille acclamations. Il en auoit couſté la vie à quelques Soldats, & il y auoit meſme eu quelques gents de qualité bleſſez. Spurius auoit eu vn coup de trait qui luy auoit effleuré l'eſpaule; Damon auoit eu vn coup d'eſpée au coſté; Horace auoit receu vne legere bleſſure au deſſous de l'œil droit, & Meleage-

ne à vn bras. Mais aprés tout cette victoire n'auoit pas eſté ſanglante, & cette action eſtoit d'vn grand eſclat. Pour la faire mieux valoir au peuple, on en rendit graces aux Dieux dans tous les Temples, on diminua le prix des viures, on luy diſtribua vne partie des prouiſions qui eſtoient entrées dans la Ville, & on luy fit eſperer qu'il viendroit encore bien toſt d'autres conuoys par terre. Cependant ceux qui auoient fait la fauſſe attaque, n'auoient pas eſté auſſi heureux que les autres, & s'eſtoient meſme trouuez forcez à combattre plus qu'ils n'auoient penſé, car Aronce s'eſtant trouué de ce coſté là, parce qu'on auoit creu que ce ſeroit le plus dangereux, auoit eſté auec des bateaux armez au deuant d'eux, & les auoit repouſſez ſi vigoureuſement, qu'ils auoient eſté contraints

de retourner vers Rome. Il auoit meſme pris deux de leurs barques, mais comme il ſceut par les priſonniers qu'il fit, que la veritable attaque ne ſeroit pas de ſon coſté, vn ſentiment de gloire luy fit regretter de n'eſtre pas à l'endroit le plus dangereux. Vn moment aprés pourtant vn ſentiment d'amour fit qu'il ne fut pas trop marry de ne pouuoir eſtre accuſé par Clelie, d'auoir contribué par ſa valeur, à augmenter vne neceſſité qui pouuoit aller iuſques à elle, en empeſchant les viures d'entrer à Rome. Mais comme il ne cherchoit qu'à luy donner de ſes nouuelles, & qu'il ne pouuoit pas aller où le combat ſe faiſoit, puis que Rome eſtoit entre luy & le lieu où cette occaſion ſe pouuoit trouuer, il eſcriuit vn billet dans ſes tablettes, & donna la liberté à celuy qui

commandoit vn des bateaux, qu'il reconnut pour eſtre parent de Clelius, à condition qu'il les donneroit à Clelie. Et en effet à ſon retour à Rome, il tint ſa parole à Aronce, & fut porter la lettre de ce Prince à cette illuſtre Romaine, qui y trouua ces paroles.

ARONCE
A
CLELIE.

PVis que la fortune n'a pas voulu que i'aye eu auiourd'huy nulle part au danger de cette iournée, ſçachez du moins que c'eſt touſiours auec regret que ie combats contre Rome, & que vous eſtes cauſe que ie me conſole plus aiſement de perdre vne occaſion d'honneur, parce que ie ſonge bien plus à vous donner des marques d'amour, qu'à donner des marques de courage à toute la terre. Les priſonniers que ie vous renuoye vous diront combien ie reſpecte

tout

tout ce qui appartient à Clelius, c'eſt tout ce que vous peut dire vn Prince qui a le malheur d'eſtre dans vne armée ennemie de Rome, & qui eſt aſſez fidele pour vous adorer au milieu de vos ennemis.

Cette lettre donna de la ioye à Clelie, mais elle augmenta ſa perſecution, car Clelius l'ayant ſceu, luy dit qu'elle auoit eu tort de la receuoir, qu'il ne pouuoit plus y auoir d'intelligence innocente entre elle & Aronce, puis qu'il le luy deffendoit, & que Rome ayant tous les iours plus d'obligation à Horace, il falloit qu'elle le regardaſt comme deuant infailliblement l'eſpouſer à la fin de la guerre. Clelie reſpondit à ce que Clelius luy dit auec ſa conſtance accouſtumée, & ſans rien dire qui choquaſt le reſpect qu'elle deuoit à ſon pe-

re, elle ne dit pourtant rien qui puſt bleſſer la fidelité qu'elle auoit promiſe à Aronce. Cependant pour entretenir l'eſperance dans l'eſprit du peuple, qui s'affligea de ſçauoir que les ennemis auoient rebouché le paſſage du fleuue, on faiſoit fort ſouuent quelque ſortie ſur les ennemis, on mena auſſi vn iour les troupeaux hors de la Ville, pour faire voir aux aſſiegeans qu'on ne manquoit de rien, & pour faire voir auſſi au peuple que la Ville n'eſtoit pas ſi reſerrée. Ioint que Publicola eut encore intention d'attirer par cette ruſe les ennemis au combat, s'imaginant qu'ils ſçauroient bien toſt que les troupeaux deuoient ſortir de Rome, car il y auoit tous les iours quelques eſclaues infideles qui ſortoient de la Ville, & s'alloient rendre au Camp des ennemis. Publicola commanda

donc Herminius auec vn petit nombre de gens déterminez, pour s'aller mettre en embuſcade le long du grand chemin des Gabiniens, dans vn petit bois qui n'eſtoit qu'à deux mille de la Ville, & ordonna à Spurius qui eſtoit accompagné d'vne troupe de ieunes gens armez legerement, de demeurer à la porte Colline, iuſques à ce que les ennemis l'euſſent paſſée, afin de pouuoir leur couper chemin. D'autre part le ſecond Conſul ſortit par vne autre porte, & gagnant le mont Celium auec de l'infanterie ſeulement, il parut le premier aux ennemis, auec les Enſeignes Romaines, afin de les attirer au combat. Et en effet Tarquin qui auoit ſon quartier de ce coſté là, ayant deſia enuoyé ſes fourrageurs pour taſcher d'enleuer ces troupeaux, commanda d'autres troupes pour les ſouſtenir, qui

furent où on les enuoyoit auec toute l'impetuosité de gens qui espererent faire vn grand butin. Mais Herminius ne les vit pas plustost auancez, que les chargeant viuement, il les poussa vers le second Consul. Les Tarquiniens se resserrerent alors, & s'animant à bien combattre, firent teste des deux costez; mais au mesme instant s'esleuant vn grand bruit vers la porte Colline, & vers la porte Neuie, ils connurent qu'ils estoient enuelopez de toutes parts, si bien que perdant cœur tout d'vn coup, ils se débanderent, & furent tous pris ou taillez en pieces. De sorte que le peuple voyant rentrer les prisonniers, & en suite reuenir ses troupeaux, s'en reioüyt auec excez, sans considerer que la Ville n'en estoit pas mieux munie qu'auparauant. Mais les Consuls, Clelius, Horace,

Herminius, & tous les autres Romains, voyoient bien que ce petit auantage n'auoit rien de decisif, & qu'à moins que de prendre les forts qui gardoient le pont qu'ils auoient rompu, & que les ennemis auoient refait, il estoit impossible de rendre le fleuue libre de ce costé là, & que par consequent Rome ne pourroit subsister long-temps. Ils prirent donc la resolution de faire vn grand effort pour cela, mais ils la prirent auec beaucoup de secret, afin de pouuoir s'il estoit possible surprendre les ennemis. Ils iugerent mesme à propos de differer de quelques iours l'execution de ce dessein, pendant lesquels il ne se passa rien de fort considerable ni dans le Camp de Porsenna, ni dans Rome. Cependant Aronce faisoit toutes les choses où l'honneur l'obligeoit, & n'auoit nulle consola-

tion que celle que luy donnoit la conuersation de la Princesse des Leontins, & de la genereuse Melinthe. Le Prince Titus estoit aussi tousiours fort dans ses interests, & Telane s'aquitant bien de la promesse qu'il auoit faite à Octaue, luy rendoit tous les offices qu'il pouuoit. Pour Tarquin le soin de remonter sur le Throsne l'occupoit tout entier, Sextus viuoit à son accoustumée, c'est à dire aussi voluptueusement au Camp, que pendant la paix, la fiere Tullie agissoit continuellement à Tarquinies pour auancer le dessein de Porsenna, qui pretendoit auoir la gloire de forcer les Romains à receuoir vn Roy de sa main. Mais quoy que la guerre soit vne grande affaire qui occupe tout le monde, iusques à ceux mesmes qui n'y vont pas, on ne laissoit pourtant pas de voir

encore à Rome des gens qui se diuertissoient ; & la guerre & l'amour ont vne telle simpathie, qu'ils naissent quelquesfois l'vne par l'autre, & souuent subsistent ensemble sans se destruire. On ne laissoit donc pas de voir bonne compagnie & chez Domitia, mere de Valerie, & chez Sulpicie, & chez Berelise, & chez Cesonie, & en plusieurs autres maisons de qualité ; & tous les Amants quelques braues qu'ils fussent, trouuoient tousiours lieu d'aller faire quelques visites à leurs maistresses. Ceux mesme qui n'auoient point d'amour, & qui auoient de l'esprit, & de l'esprit enioüé, se diuertissoient assez souuent des malheurs d'autruy. En effet Amilcar trouuoit son plaisir à cent choses, qui auoient pourtant quelque tristesse en elles mesmes. Damon luy en fournit vn suiet assez ample, car

encore qu'il haït fort Amilcar, depuis qu'il s'eſtoit apperceu qu'il s'eſtoit moqué de luy, lors qu'il auoit fait ſemblant de ſe ſouuenir de ce qu'il diſoit auoir eſté, il ne laiſſoit pas de croire qu'Amilcar eſtoit de la ſecte de Pythagore, & que c'eſtoit qu'il n'auoit pas la force d'auoüer publiquement vne opinion qui n'eſtoit pas la plus generale. De ſorte qu'eſtant fort mal de la bleſſure qu'il auoit receuë à l'attaque du pont des Tarquiniens, & croyant mourir, quoy que ceux qui le penſoient ne le creuſſent pas, pouſſé par vn zele de la ſecte dont il eſtoit, il enuoya prier Amilcar de l'aller voir, car vn des principaux preceptes de Pythagore eſtoit de ne dormir iamais auec la haine dans le cœur. De ſorte que comme Damon auoit paſſé pluſieurs iours & pluſieurs

nuits ſans pouuoir ceſſer de haïr Amilcar, il voulut le voir deuant que de mourir, pour ſe reconcilier auec luy, & pour le prier, puis qu'il croyoit qu'ils eſtoient de meſme ſecte, de n'en faire point vn ſecret, & de ſouſtenir cette importante verité, ſouhaitant paſſionnement de ſe pouuoir ſouuenir de luy quand ſon ame ſeroit paſſée dans vn autre corps, comme il croyoit qu'elle y paſſeroit bientoſt. Amilcar eut d'abord pitié de la preocupation d'vn homme qu'il voyoit en effet eſtre fort malade. Mais n'ayant aucune eſperance de l'en guerir, il luy reſpondit comme il le vouloit. Cependant lors qu'il fut hors de ſa chambre, que cét obiet de compaſſion ne fut plus deuant ſes yeux, & qu'il ſceut par ceux qui traitoient Damon, que quoy qu'il en creuſt il ne mourroit pas, ſon hu-

meur enioüée ne pouuant pas laiſſer eſchaper vn ſi ample ſuiet de ſe diuertir; il compoſa la nuit vn Dialogue entre luy & Damon, qu'il enuoya à Plotine le lendemain par vne perſonne inconnuë. Lors que Plotine receut ce paquet, Valerie, Bereliſe, Clidamire, Herminius & Anacreon, eſtoient dans ſa chambre. Comme elle n'en connut pas l'eſcriture, car Amilcar auoit fait eſcrire ce qu'il auoit fait par vn des ſiens, elle s'imagina que c'eſtoit peut-eſtre quelque choſe qui deuoit ſeruir à ſa reconnoiſſance, & luy apprendre qui elle eſtoit. De ſorte que ſe leuant pour l'ouurir, & ſe retirant vers les feneſtres, elle fut bien ſurpriſe de lire d'abord ces paroles

Dialogue de Damon malade & d'Amilcar qui se porte bien.

Ce bizarre tiltre fit rire Plotine de telle sorte, qu'Anacreon luy dit qu'elle seroit fort iniuste, si elle priuoit la compagnie d'vne lecture qui luy donnoit tant de loye. Ie vous assure, reprit-elle, que ce n'est pas mon dessein, car à mon auis le plaisir qu'aura la compagnie à voir ce que l'on m'enuoye, augmentera celuy que i'en receuray. Et en effet, Plotine s'estant remise à sa place, aprés auoir prié ceux qui la deuoient escouter, de ne l'interrompre point, commença de lire ce qui suit auec cét air fin & agreable qui l'accompagnoit tousiours.

Dialogue de Damon mallade & d'Amilcar qui se porte bien.

AMILCAR.

D'Où vient que tu m'as enuoyé querir? ne suis-ie pas ton Riual, & par consequent ton ennemy?

DAMON.

Helas! quand on est sur le point de mourir, & peut-estre de deuenir gruë dans vn moment, on n'a plus la force de haïr personne, car enfin Amilcar, ie puis esprouuer ce destin, si les Dieux le veulent, & si Pythagore ne s'est point trompé.

AMILCAR.

Comme ie croy que les gruës ſont fort ſaines, car à mon aduis ce ſont des oyſeaux qui ne ſe tourmentent guere des affaires de ce monde, i'aimerois bien autant eſtre gruë en ſanté, que d'eſtre Damon malade; mais quoy qu'il en ſoit, pourquoy m'as tu fait venir icy?

DAMON.

Pour te coniurer de vouloir ceſſer de railler de la doctrine du plus grand Philoſophe qui ſera iamais, puis qu'auſſi bien ſuis-ie perſuadé que tu es de ſon opinion, & que ce n'eſt que par vne fauſſe honte que tu n'oſes l'auoüer ſerieuſement.

AMILCAR.

Mais que t'importe que ie croye ce que tu croy, ou que ie ne le croye pas?

DAMON.

C'eſt que ie voudrois bien eſtre aſſuré de laiſſer vn Amant Pythagoricien à Plotine, afin qu'il puſt luy perſuader vne verité auſſi importante qu'eſt celle de la Metempſicoſe.

AMILCAR.

Eh! comment voudrois tu que ie luy perſuadaſſe qu'elle a peut-eſtre eſté cigogne, & qu'elle peut deuenir biche, qui ſont des choſes difficiles à croire, quand on n'y eſt pas accouſtumé, moy qui ne puis luy perſuader que ie l'aime éperduëment, quoy qu'il ſoit aſſez vray-ſemblable qu'vn homme qui a les yeux bons, l'eſprit delicat, & le cœur ſenſible, aime la plus charmante perſonne du monde?

DAMON.

Sois du moins assez genereux pour persuader à Plotine, que si les Dieux escoutent mes prieres, mon esprit passera dans le corps de quelque ioly petit chien, qui puisse la diuertir, quand mesme elle deuroit le receuoir de ta main.

AMILCAR.

Si ie pouuois te reconnoistre en cét estat là, ie me garderois bien de te donner à ma Maistresse, car tu aurois bien la mine de conseruer la haine d'vn riual, sous la figure d'vn chien, & de me mordre comme vn enragé, si ie voulois seulement baiser le bord de sa robe.

DAMON.

Helas que puis ie donc souhaiter de de-

uenir pour estre encore une fois auprés de Plotine?

AMILCAR.

En effet ie t'y trouue assez empesché, tu ne peux selon les apparences te reuoir une autre fois son Amant, quand mesme le moment qui suiuroit ta mort, seroit le premier de ta seconde vie, car dans cinq ou six lustres d'icy tu serois un Amant tout neuf qu'elle mépriseroit fort, & puis elle fait auiourd'huy si peu de cas de sa beauté, qu'il est croyable qu'elle l'estimeroit encore moins alors. Mais si tu m'en crois, desire de deuenir souris, & d'estre caché dans son cabinet. I'ay fait autrefois une metamorphose de souris en femme, fais en une d'Amant en souris.

DAMON.

Mais tu ne songes pas qu'elle ne m'aimeroit point, & qu'elle feroit mesme

tout

tout ce qu'elle pourroit pour me faire prendre.

AMILCAR.

Tu as raiſon, & i'ay tort; ce n'eſt pas qu'à l'exemple d'vne ſouris dont ie t'ay déja parlé, & qui rongeoit autrefois les poulets de Mars, tu ne puſſes auoir aſſez de plaiſir à ronger tous les billets doux qu'on luy eſcriroit & principalement les miens.

DAMON.

Ie l'auouë, mais aprés tout ie ne trouue point mon conte à eſtre ſouris.

AMILCAR.

Il eſt aſſez difficile de trouuer ſon conte à eſtre beſte aupres de Plotine.

DAMON.

I'aimerois pourtant mieux eſtre vn

pauure petit animal careſſé, que d'eſtre vn Amant maltraité.

AMILCAR.

Chacun a ſon gouſt, mais enfin à quoy te reſouds tu?

DAMON.

A mourir ſans ſçauoir ce que ie voudrois deuenir, pour ſeruir encore de quelque choſe à Plotine.

AMILCAR.

Ne te mets pas dauantage en peine de cela, car ie te iure auec toute la ſincerité d'vn Riual, que quoy que tu puiſſes deuenir, ie te feray ſeruir au diuertiſſement de Plotine, toutes les fois que ie luy parleray de tes opinions Pythagoriques, apres cela meurs auec ioye, puis qu'il ne

peut y auoir rien de plus agreable pour toy, apres l'auoir importunée pendant ta vie, que de ſeruir aprés ta mort, au plaiſir de la plus belle & de la plus aimable perſonne qui fut iamais.

Il faut auoüer, dit Plotine en riant, qu'Amilcar n'eſt pas trop ſage, car c'eſt aſſurement luy qui a fait cette folie. Dites pluſtoſt qu'il eſt agreable, reprit Valerie, & qu'il a l'eſprit ingenieux, & diuertiſſant. Car enfin ſi Damon n'a pas dit ce qui eſt dans ce Dialogue, il l'a pû dire, de l'humeur dont ie le connois. Il eſt vray, repliqua Herminius, qu'vn homme qui a pû croire qu'Amilcar ſe ſouuenoit d'auoir eſté Phenix, pourroit auoir dit tout ce qu'on luy fait dire. Et de grace, dit Bereliſe à Plotine, donnez moy vne copie de ce Dialogue. Ie demande la meſme choſe, adiouſta

Clidamire, & ie m'offre de l'escrire à l'heure mesme. Il faut demander à Amilcar s'il y consent, repliqua-t'elle en le voyant entrer, car il a sans doute plus de droit que moy à ce que vous me demandez. Ie ne pense pas que cela puisse estre, reprit il, quoy que ie ne sçache pas de quoy vous parlez. Nous parlons, repliqua-t'elle, du plaisant Dialogue *de Damon malade, & d'Amilcar qui se porte bien.* Ha! pour cét Amilcar dont vous parlez, reprit-il, ie vous assure que ie ne le connois point, & que graces à vos beaux yeux, celuy qui vous parle, est plus malade que Damon. Comme vostre mal ne paroist pas, repliqua Plotine, il n'est pas aisé de vous croire; souffrez donc s'il vous plaist que ie vous prenne pour Amilcar qui se porte bien, qui a fait dire mille folies à Damon, & qui seul peut m'accorder

la permiſſion de donner vne copie à Bereliſe du Dialogue qu'il a fait. Amilcar dit alors qu'il eſtoit vray qu'il auoit eu vn entretien auec Damon, qui meritoit d'eſtre eſcrit, mais il voulut nier d'auoir rien enuoyé à Plotine. Il eſt vray que ce fut en vain, car toute la compagnie luy ſouſtint ſi hardiment que c'eſtoit luy, qu'il ne put plus ſe deffendre; & bien donc, Madame, dit il à Plotine, puis que vous voulez que i'aye fait le Dialogue dont il s'agit, i'y conſens, car ie ſuis le plus complaiſant de tous les hommes. Puis que cela eſt, dit Bereliſe, vous me donnerez vne copie de ce que vous auez fait; ſi Damon meurt, reprit Plotine, i'y conſentiray, mais s'il ne meurt pas, ie croy qu'il ſera bon que cette folie ne coure point par le monde, de peur qu'à la fin il ne ſe faſche tout

de bon. Au contraire, reprit Amilcar, s'il meurt il faut qu'elle meure auec luy, mais s'il eſchappe comme ceux qui le traitent le croyent, ie ne m'en ſoucie pas qu'on la voye, car puis que Damon eſt d'vne ſecte où il n'eſt pas permis de dormir auec de la haine dans le cœur, il ne me fera pas grand mal. En verité, dit Valerie, ie penſe qu'il eſt bon ſoit que Damon meure ou ne meure pas, de ne donner point de copie du Dialogue d'Amilcar, quoy qu'il ſoit fort agreable. Ha Valerie! reprit Bereliſe, voſtre bonté va trop loin, & c'eſt bien aſſez de dire ſeulement qu'il ne faut pas faire courir cette agreable bagatelle; mais ce ſeroit trop de dire qu'il ne la faut donner à qui que ce ſoit, puis que les iolies choſes ne ſe font point pour n'eſtre pas veuës. Non, repliqua Amilçar, mais les folles choſes com-

me celle dont il s'agit, ne doiuent pas eſtre publiques. Mais quand on en donne vne copie à vne perſonne diſcrete, qui promet de ne la preſter point, & qui iure d'eſtre fidele, reprit Bereliſe, ce n'eſt pas publier ce qu'on luy confie. Tout le monde eſt plein, repliqua Plotine, de ces diſcretes perſonnes qui promettent tout, & qui ne tiennent rien de ce qu'elles ont promis. Ha pour moy, dit Bereliſe, ie ne ſuis pas de ce nombre, & l'on ne peut pas eſtre plus exacte que ie le ſuis. En mon particulier, dit Clidamire, quand il ne s'agit que de vers, de chanſons, & de ſemblables choſes, ie me laiſſe quelquesfois perſuader de les montrer, quoy que i'aye promis de ne les montrer pas, parce que la pluſpart du temps ie croy que ceux qui font vn ſi grand ſecret de ces ſortes de

bagatelles, ne le font que pour les faire trouuer meilleures. Toutes ces petites infidelitez là, reprit malicieusement Bereliſe, ſont vne forte diſpoſition à de plus grandes. Ie ſuis de l'aduis de Bereliſe, repliqua Herminius, & c'eſt pour cela que ie trouue qu'il faut s'accouſtumer à eſtre exact, lors meſme qu'il ne s'agit que de petites choſes. Tout de bon, dit Amilcar, il y a plus de peine qu'on ne penſe à garder vn ſecret de bagatelles; car pour ces gros ſecrets ſerieux, adiouſta-t'il, tous les gens qui ont vn peu d'honneur, ou ſeulement vn peu de prudence les gardent. Mais pour des ſecrets de vers, de chanſons, de dialogues ou de plaiſantes nouuelles, on a bien de la peine à ne les reueler pas à quelqu'vn. Ie confeſſe pourtant que c'eſt vne aſſez dangereuſe choſe que de donner des

copies de vers ou de lettres, lors qu'on ne veut pas qu'elles courent. Car moins vous auez d'enuie qu'on les voye, & plus on les montre, & ce qu'il y a de plus facheux, c'eſt que ces copies paſſent par des mains ignorantes, qui changent & qui gaſtent le ſens des copies qu'elles font. Ie me ſouuiens d'vn iour que i'auois fait vne chanſon que ie ne voulois pas qui couruſt alors; ie la donnay pourtant à vne Dame qui me promit de ne la montrer à qui que ce ſoit, le premier couplet eſtoit comme ie m'en vay vous le dire ſi ma memoire ne me trompe,

La raiſon & l'amour ſont touſiours en querelle
Lors que l'on eſt bien auec luy
L'on eſt touſiours mal auec elle,
Mais qui vit ſans amour n'eſt iamais ſans ennuy.

Cependant cette fidelle Amie qui deuoit ne montrer ma chanſon à perſonne, la donna en ſecret à vne Amie qu'elle auoit; cette Amie à vn Amant; cét Amant à vne autre Maiſtreſſe (car ie ne ſuis pas ſeul au monde qui ay plus d'vne Maiſtreſſe à la fois) cette Maiſtreſſe à vne parente qui chantoit bien, & cette parente au Maiſtre qui luy monſtroit la Muſique, qui y fit vn air à l'heure meſme. Mais comme ce miſerable couplet auoit paſſé par pluſieurs mains, il eſtoit ſi defiguré que ie ne penſay iamais le reconnoiſtre; voicy comme vne belle ſtupide le chantoit.

Le deſtin & l'amour ſont touſiours en querelle
Lors que l'vn eſt bien auec luy
L'autre eſt touſiours mal auec elle,
Mais qui rit ſans ſujet eſt touſiours ſans ennuy.

Tout de bon, dit Plotine en riant, ie penſe que i'aime bien autant le couplet galimathias que l'autre, car ce dernier vers me ſemble tout à fait plaiſant. Puis que cela eſt, dit Amilcar, ie conſens que l'on donne le Dialogue, car peut-eſtre le changera-t'on auſſi à propos pour vous diuertir, que le couplet de ma chanſon, qui me ſurprit pourtant fort lors que ie vy cette belle ignorante qui le chantoit, & qui le trouuoit le plus ioly du monde. Il eſt vray, repliqua Anacreon, que cette auanture eſt cruelle. En mon particulier ie me ſouuiens que i'auois vn iour fait vne Ode, où ie parlois d'abord à vne Hirondelle, & comme cét ouurage eut le bonheur de plaire, on en parla aſſez à la Cour de Polycrate où i'eſtois alors, & l'on en parla à la fin tant, & il en fut tant fait de copies, que

i'en trouuay vne, où au lieu des deux premiers vers que l'on pourroit traduire ainſi,

Tu reuiens tous les ans en la ſaiſon nouuelle,
Trop heureuſe Hirondelle.

on auoit mis,

Tu reuiens tous les ans comme vne Sauterel'e,
Heureuſe Tourterelle,

De ſorte qu'ayant fait cette belle Metamorphoſe d'vne Hirondelle, en Sauterelle, ma pauure Ode eſtoit vn galimathias eſtrange. Mais les gens qui ont vn peu de ſens, repliqua Bereliſe, voyent bien que cela n'a pas eſté fait ainſi. Ils le voyent ſans doute, repliqua Herminius, mais il y a quelquesfois des choſes

qu'on ne peut deuiner, & tout ce qu'on en ſçait, c'eſt qu'on n'y entend rien. De ſorte que le moins qu'on peut s'expoſer à ces auantures là c'eſt le mieux; on les éuiteroit pourtant ſi tout le mõde eſtoit exact. Mais il couſte tant à eſtre touſiours exact, reprit Clidamire, que ie ne ſçache rien de plus penible. Toutes les autres choſes ont des bornes, mais l'exactitude n'en a point; elle ſe meſle par tout, & il n'y a preſque rien où elle ne puiſſe ſe trouuer. Quand l'exactitude eſt exceſſiue, repliqua Plotine, ie vous aduouë qu'elle a quelque choſe d'incommode, & ſi vous y prenez garde, les exacts de profeſſion, ont l'air contraint, leurs complimens ſentent la ceremonie, leur amitié eſt ſi delicate que la moindre choſe la bleſſe, & l'on n'a iamais fait auec eux. Quand on a de la vraye rai-

ſon, reprit Herminius, on ne prend iamais rien auec excez, & l'on ſe fait vne certaine habitude d'eſtre exact, qui bien loin de donner de la peine donne du plaiſir, car ie ſouſtiens que ceux qui ſont exacts de la maniere dont les honneſtes gens doiuent l'eſtre, ne peuuent s'empeſcher de l'eſtre touſiours. Mais ils le ſont ſans embarras, ſans contrainte, ſans ceremonie; ils le ſont parce qu'ils ſçauent que l'exactitude fait vne partie de la politeſſe, qu'elle eſt neceſſaire à la ſocieté, & que ſans elle on n'oſe ſe promettre rien de perſonne. Car lors que ie dis vn petit ſecret à vn de mes Amis qui me promet de ne le dire point, ſi ie connois qu'il n'eſt pas exact, ie ſuis touſiours en crainte. Cependant pour eſtre tout à fait raiſonnable en amitié, il faut non ſeulement ne dire pas ce que l'on vous

prie de ne dire point, mais il faut meſme quelquefois celer des choſes qu'on ne vous prie pas de cacher, parce que la generoſité veut qu'on ait d'vne certaine diſcretion charitable, meſme pour ceux qui ne ſont pas aſſez ſages pour eſtre tout à fait diſcrets dans leurs propres intereſts. Car enfin il n'eſt iamais beau de perdre vne occaſion de ſe teſmoigner à ſoy-meſme, qu'on a plus de prudence, plus de bonté, & plus de vertu qu'vn autre. Au contraire il faut ſe faire vn plaiſir ſecret, d'agir mieux que les autres n'agiſſent, & trouuer de la gloire à ſupleer à la raiſon d'autruy par la ſienne, & à n'eſtre pas de ſes gens qui diſent bien plus ſouuent ce qu'ils ne deuroient meſme iamais penſer, que ce qu'il ſeroit à propos de dire. I'aduouë, dit Amilcar, que ceux qui n'ont nulle exactitude

ſont quelquefois incommodes aux autres, car ie me ſouuiens d'auoir veu vn homme à Carthage, qui manque d'en auoir, faiſoit les choſes du monde les plus bizarres. En effet ie me ſouuiens qu'vn iour il me pria de manger chez luy, mais comme on le pria vne heure aprés de manger ailleurs, il ne fit point de difficulté d'y aller, ſans meſme m'en enuoyer aduertir. Pour moy, dit Plotine, ie ne pardonneray iamais à vn homme qui m'auoit promis vne corbeille pleine de fleur d'orange, & qui ne me l'enuoya point, & ie me ſouuiendray toute ma vie d'vn autre, qui enuoya ſçauoir deux fois ſi ie garderois la chambre pour me venir voir. Ses meſſages furent faits auec tant d'empreſſement que m'imaginant qu'il auoit à me parler de l'affaire d'vne de mes Amies dont il ſça-

uoit

uoit quelque choſe, ie rompis vne partie que i'auois faite, & ie luy manday que ie l'attendrois. Et en effet ie l'attendis inutilement, auec vn ennuy eſtrange. Car comme c'eſtoit vn de ces beaux iours, où tout le monde ſe promene, il ne vint perſonne me voir, & ie fus l'apreſdinée toute entiere à tourner la teſte quand on ouuroit la porte de ma chambre, penſant touſiours que c'eſtoit celuy que i'attendois. Et ce qu'il y eut de rare, fut que ie ſceus le ſoir que cét Amy éuaporé, auoit eſté à la promenade auec des Dames qui l'auoient rencontré comme il venoit me chercher. Iugez donc, dit Herminius, ſi le peu d'exactitude qui vous a faſchée dans des choſes peu conſiderables, vous faſcheroit dans des occaſions plus importantes. Cependant il eſt certain que

quand on ſe fait vne habitude de n'eſtre point exact dans les petites choſes, il eſt fort aiſé de ne l'eſtre pas dans les grandes, & par conſequent de s'expoſer à déplaire ſouuent à ſes meilleurs Amis. C'eſt pourquoy le plus ſeur eſt d'auoir de l'exactitude. En verité, dit Amilcar, ie croy que toutes choſes ſont douteuſes, qu'il n'y a point de party que l'on ne puiſſe ſouſtenir, & ſi i'auois à eſtablir vne ſecte ie voudrois (excepté aux choſes de la Religion) qu'il fuſt permis de douter de tout. En effet il n'y a rien d'aſſuré, on ignore bien ſouuent ce qu'on croit ſçauoir, on ſçait ce qu'on penſe ignorer. Il y a des Nations entieres qui ont des opinions, qui paſſent pour erreurs parmy d'autres; & comme tous les hommes ont vn temperament qui leur

eſt particulier, chaque Royaume, chaque Pays, chaque Ville a ſes mœurs, ſes couſtumes, ſes inclinations, & meſme ſes opinions, tant il eſt vray que la raiſon ſe varie ſelon les climats, & les peuples. La pluſpart du temps nous croyons ce que nos peres ont creu, ſans aprofondir la raiſon qui nous fait croire; & il n'y a que les eſprits eſleuez, qui regardent les choſes dans leur origine; qui cherchent à faire vn iuſte diſcernement de leurs opinions, & qui en le cherchant connoiſſent qu'il eſt preſques impoſſible de le bien faire. Car enfin noſtre raiſon naiſt obſedée des ſentimens d'autruy, & ne peut ſans violence ſe déueloper de tout ce qui l'embarraſſe. Auſſi ſuis-ie perſuadé qu'on ſe trompe preſque touſiours, meſme dans les choſes où l'on croit le moins eſtre trompé, & que le

plus ſeur ſeroit, comme ie l'ay dé-
ja dit, de douter preſque de tout.
Et pour prouuer ce que ie dis, n'eſt-
il pas vray, que iuſques à Pytha-
re, les plus ſçauans hommes auoient
touſiours creu que l'Eſtoile du ſoir,
& l'Eſtoile du matin, eſtoient deux
Eſtoiles. Et cependant ce ſçauant
Philoſophe, nous a fait connoiſtre
que la meſme Eſtoile que nous
voyons ſi brillante à l'entrée de la
nuit, eſt celle que nous voyons ſi
belle au poinct du iour. Tous les
hommes iuſques alors l'auoient re-
gardée de cette ſorte; on luy auoit
donné deux noms qu'elle porte en-
core, & nous voyons pourtant clai-
rement que tous les hommes s'e-
ſtoient trompez. Ce que vous di-
tes eſt vray, reprit Anacreon, mais
ce meſme homme qui a ſceu con-
noiſtre vne verité qui auoit eſté
ignorée auant luy, enſeigne vn

menſonge ridicule par ſa Metempſicoſe. C'eſt ce qui fait, repliqua Amilcar, que i'ay raiſon de dire que le mieux eſt de douter preſque de tout, puis que les plus grands hommes ſe peuuent tromper en quelque choſe. Pour moy, dit Herminius, ie ne puis conceuoir que cét excellent homme ait poſitiuement creu ce que ſes Diſciples enſeignent, car ſa Morale eſt ſi belle, qu'il eſt malaiſé de penſer que ſa doctrine puiſſe auoir eſté auſſi fole. En mon particulier, dit Bereliſe, ie vous aduouë que ie ne puis pas encore trop bien croire que celuy qui a creu ſe ſouuenir qu'il auoit eſté coq & Euphorbe à la guerre de Troye, puiſſe auoir eu du bon ſens. Il eſt pourtant certain, reprit Herminius, que Pythagore a eſté vn des plus ſages hommes du monde. Mais encore, repliqua Plotine, qu'a-

t'il enſeigné de ſi beau? Mille choſes, Madame, reprit Herminius, & pour vous en dire quelques-vnes, il a commandé à ſes Diſciples de loüer les Dieux, & de ne leur demander iamais rien en particulier; ſouſtenant qu'il n'y a point d'homme qui ſçache preciſément ce qui luy eſt propre, & qu'il y a bien plus de reſpect à ſe ſoumettre aueuglement à l'ordre du Ciel, que de vouloir changer les arreſts du deſtin ſelon ſon caprice. Ce que vous dites a ſans doute quelque choſe de fort beau, repliqua Valerie, car ie croy en effet que tous les hommes ne ſçauent pas ce qui leur eſt propre, & que ce qui fait le deſordre du monde, la diuiſion & les guerres, c'eſt qu'en general tous les hommes deſirent le bien, & ne le connoiſſent pas. Mais pour en reuenir à l'excellent homme dont vous par-

lez, ie me ſouuiens d'auoir auſſi autrefois entendu dire à l'illuſtre Brutus qui auoit eſté Amy particulier de la ſage Damo, fille de Pythagore, que ce grand homme auoit donné mille beaux preceptes de l'amitié heroïque. Vous auez raiſon, reprit Herminius, & c'eſt pour cela qu'il auoit eſtably la communauté entre ſes Diſciples, car il diſoit hardiment qu'il ne deuoit point y auoir d'intereſt ſeparé entre les vrays Amis; que dés qu'il y en auoit ce n'eſtoit plus amitié, mais ſimple ſocieté; & l'on peut aſſurer que iamais nul autre auant luy, n'auoit ſi bien connu tous les deuoirs de la veritable amitié. Mais ce qui me le fait encore plus aimer, c'eſt qu'il eſtoit ennemy declaré du menſonge, que ie hais plus qu'on ne peut s'imaginer. Le menſonge eſt ſans doute vne mauuaiſe choſe,

reprit Amilcar, mais à n'en mentir pas il eſt aſſez difficile de s'en paſſer abſolument, & ſi l'on y vouloit bien prendre garde, on verroit que ceux meſme qui le haïſſent le plus, s'en ſeruent quelquefois malgré qu'ils en ayent. Du moins ſçay-ie bien que ie m'en ſuis ſeruy en quelques occaſions, & que ie m'en ſeruiray encore pluſieurs fois en ma vie. Ce n'eſt pas que i'aime à mentir, mais il y a de certains petits accommodemens fort neceſſaires. Par exemple, eſt-il poſſible de faire vn recit agreablement ſans mentir, & ſans y adiouſter quelque circonſtãce qui le rend plus plaiſant? Peut-on loüer vne femme ſans en dire vn peu plus de bien qu'il n'y en a? Peut-on dire mal de ſon ennemy ſans exagerer ſes defauts? Peut-on ſe pleindre en amour ſans faire ſon mal vn peu plus grand qu'il n'eſt?

Et pour pouſſer la ſincerité iuſques au bout, euſſay-ie pû faire le Dialogue de Damon malade, ſi ie n'euſſe voulu dire que la verité? Toute la compagnie rit de ce que diſoit Amilcar, & comme Plotine alloit luy repondre, Emile entra, qui demanda ſi on auoit oüy parler d'vne grande nouuelle qu'il venoit d'apprendre. Ie vous aſſure, reprit Plotine, que de tout le iour nous n'auons rien apris. Ie vous apprens donc, reprit-il, qu'on vient de m'aſſurer qu'il y a vne grande diuiſion entre Tarquin & Porſenna, & que cela pourroit bien faire leuer le ſiege, & deliurer Rome. Comme on croit aiſément les choſes que l'on deſire, on écouta cette nouuelle auec plaiſir, & quoy qu'Herminius euſt peine à croire que Tarquin ſe broüillaſt auec vn Prince de la protection duquel il ne ſe pouuoit paſ-

ſer, il ceda à la fin, & raiſonna comme le reſte de la compagnie ſur cette ſurprenante nouuelle. Vn moment aprés Flauie entra, qui aprés auoir pris ſa place, demanda ſi on n'auoit point oüy parler de l'apparition du Dieu du Tibre, qu'on diſoit auoir menacé le Camp de Porſenna, faiſant en ſuite la deſcription de ce Dieu, rediſant les propres paroles qu'on luy attribuoit, & parlant enfin comme vné perſonne bien perſuadée que ce qu'elle diſoit eſtoit vray. Pour moy, dit Amilcar en ſouriant, ie me ſuis promené ſur les bords des plus beaux fleuues du monde, & meſme ſur ceux du fleuue Alphée, ſi celebre par ſon amour pour la belle Arethuſe, mais pas vne des Diuinitez qui y preſident, ne m'a encore voulu faire l'honneur de m'apparoiſtre, c'eſt pourquoy, Madame, adiou-

ſta-t'il en regardant Flauie, vous me permettrez d'attendre que la nouuelle que vous dites ſoit bien confirmée pour la croire. Flauie alloit répondre, mais Merigene eſtant entré, l'en empeſcha, car voyant Amilcar dans la compagnie, il en parut ſi ſurpris, que dés que la premiere ciuilité fut paſſée, il ne put s'empeſcher de teſmoigner ſon eſtonnement. Ie penſois, dit-il à Amilcar, que vous eſtiez allé déguiſé dans le Camp ennemy, pour entretenir la diuiſion qu'on dit qui eſt entre Tarquin & Porſenna, car ie viens de voir vn homme qui m'a aſſuré hardiment vous auoir veu partir. Et bien, dit alors Emile, vous apprenez par Merigsne que ie ne ſuis pas le ſeul qui ay entendu dire qu'il y a de la diuiſion entre les ennemis. Mais s'il n'eſt pas plus vray qu'ils ſoient diuiſez, repliqua

Herminius, qu'il eſt vray qu'Amilcar eſt allé déguiſé au Camp de Porſenna, il n'y a pas grand ſuiet de ſe reioüyr de cette grande nouuelle. Mais encore, dit Plotine, de qui l'auez vous appriſe? Ie l'ay ſceuë, repliqua Emile, d'vn homme que ie ne voy guere qu'aux places publiques, où l'on s'entretient des affaires generales. Il paroiſt auoir de l'eſprit, il parle beaucoup, & bien; il ne cherche point ce qu'il veut dire, & aſſure les choſes ſi affirmatiuement, qu'on n'oſeroit douter de ce qu'il dit. C'eſt aſſurement le meſme, dit Merigene, qui m'a dit que vous eſtiez allé déguiſé au Camp des ennemis. Ne ſeroit-ce point auſſi ce meſme homme, adiouſta Plotine en riant, qui auroit apris à Flauie, cette merueilleuſe apparition dont elle nous a parlé. A n'en mentir pas, répondit Fla-

uie, ie croy que toutes nos nouuelles viennent d'vn meſme lieu, car Mutius qui m'a apris ce que ie vous ay dit, m'a aſſuré l'auoir entendu dire à vn homme d'eſprit, dans la grande place d'Hoſtilius. C'eſt la où l'on m'a dit la diuiſion des ennemis, reprit Emile; & c'eſt la que l'on m'a aſſuré, adiouſta Merigene, qu'Amilcar eſtoit ſorty de Rome déguiſé, mais auec des circonſtances ſi preciſes, que tout autre que moy y auroit eſté auſſi trompé que ie l'ay eſté. Eſt-ce vn Romain, dit alors Bereliſe en ſouriant, qui vous a dit toutes ces nouuelles? Nullement, répondit Emile, & ie luy trouue l'accent aſſez eſtranger. Aſſurement, dit alors Clidamire à Bereliſe, c'eſt vn homme que nous connoiſſons, & qui fit le traiet de Sicile à Oſtie auec nous. Ie n'en doute non plus que vous, adiouſta Anacreon,

& en effet ſe mettant à décrire cét homme à Merigene & à Emile, ils connurent que c'eſtoit celuy dont il parloit. Mais qui eſt cét impoſteur vniuerſel, dit Plotine? C'eſt vn homme d'aſſez honneſte naiſſance, reprit Bereliſe, qui eſt de Lylibée, il a paſſé ſa ieuneſſe en Afrique, & il y a ſi bien apris à mentir, qu'il luy eſt impoſſible de s'en empeſcher. En effet ie croy pouuoir aſſurer ſans menſonge, qu'il n'a iamais dit nulle verité, ſi ce n'eſt qu'il ait creu mentir. Cependant comme on vous l'a dit, il a de l'eſprit, il parle facilement, & diuertit aſſez ceux qui ne le connoiſſent pas pour menteur; car il dit touſiours choſes nouuelles, ſon eſprit ne s'épuiſe iamais, & ſe faiſant touſiours vne matiere de parler, il parle toute ſa vie, & a meſme l'art de ſe contredire moins que tous

les autres grands menteurs. Mais comme i'aime la verité, & que ie hais fort le menſonge, ie ne le puis ſouffrir, & il ne me vient plus voir. Pour vne heure ou deux, reprit Anacreon, on s'en diuertit, mais i'aduouë qu'à continuer, ſa conuerſation eſt inſupportable, car quelque ſoin qu'on y prenne, & quelque reſolution qu'on ait faite de ne le croire point, on y eſt toûjour attrapé, & il dit les choſes d'vn air ſi franc, & ſi ingenieux, qu'il peut tromper toute ſa vie. Ce qu'il y a de rare, dit Clidamire, c'eſt qu'on luy a fait vne guerre ſi horrible de ſon menſonge à Lylibée, qu'il n'oſe plus y demeurer, & comme il eſt perſuadé qu'il eſt impoſſible de dire touſiours la verité, il eſt venu icy auec l'intention d'aller à Preneſte, demander s'il eſt poſſible qu'il y ait vn homme qui ſoit

veritable. S'il veut, reprit Amilcar, i'accourciray ſon voyage, car ie luy aſſureray ſans menſonge que tous les hommes ne diſent pas toûjours la verité, & que meſme il y en a bien autant de grands menteurs, que de fort veritables. Pour moy, dit Herminius, qui fais vne profeſſion particuliere d'aimer la verité, & de haïr le menſonge, ie voudrois bien qu'on déterminaſt abſolument qu'il ne faut iamais mentir. Ha! pour iamais, s'eſcria Plotine, ie ne le croy pas poſſible. Car enfin il y a de petits menſonges de ciuilité, qu'on ne peut s'empeſcher de faire, & dont la bienſeance ne veut pas meſme qu'on s'empeſche. Il y a auſſi des menſonges de generoſité, adiouſta Amilcar, dont il eſt quelquefois fort à propos de ſe pouuoir ſeruir. Pour les menſonges plaiſans, reprit Anacreon,

creon, ie demande grace pour eux. Pour moy, adiouſta Clidamire, ie conſents qu'on mente pour s'excuſer. Comme ie crains fort la mort, reprit Flauie, ie me contente qu'on mente quand ie ſuis bien malade, & qu'on me die touſiours que ie gueriray, quoy qu'on ne le croye pas. Pour ce qui me regarde, dit Valerie, ie ne veux iamais de menſonge, ſi ce n'eſt qu'il ſerue à ſauuer la vie à quelqu'vn. Pour mon intereſt, reprit Merigene, i'aurois bien de la peine à dire le plus petit menſonge du monde, mais par le commandement d'vne Maiſtreſſe, i'aduouë que ie pourrois peut-eſtre mentir. Tout de bon, dit Bereliſe, il y a plus de menteurs que ie ne croyois. Il y en a meſme, reprit Emile, qui le ſont ſans le penſer eſtre: mais puis que nous ſommes en humeur de dire la verité,

reprit Plotine, de grace eſtabliſſons des loix qui puiſſent bien nous inſtruire iuſques où il eſt permis de mentir. Ie vous aduouë, dit Herminius, que ie croy qu'il faut toûjours auoir vn deſſein general de ne mentir iamais, & qu'il ne faut point ſe faire vne habitude de ces petits menſonges qui ne font peur à perſonne, & où l'on s'accouſtume inſenſiblement. Car enfin comme il n'y a point de crime ſi facile à commettre que le menſonge, ni qui puiſſe eſtre plus ſouuent tres-commode, il faut s'en empeſcher le plus qu'on peut, & il faut toûjours regarder le menſonge comme vne choſe laſche, baſſe, foible & infame, qui fait voir qu'on craind moins les Dieux que les hommes. Mais il faut au contraire regarder la verité comme l'ame de la probité s'il faut ainſi dire. Et comme il

n'y a presque que la parole qui distingue les hommes d'auec les animaux, puis que c'est l'image de leur raison, si on la falsifie on se rend indigne d'estre homme. Les bestes à la reserue de ces redoutables animaux qui naissent sur les bords du Nil, n'ont point de cris trompeurs, il n'y a que l'homme dont la malignité peruertisse l'vsage de sa voix. Cependant la verité est le lien vniuersel qui maintient l'ordre dans le monde, c'est sur elle que se fondent la foy publique, le droit des gens, & la iustice. Elle preside à l'amour, à l'amitié, sans elle le monde ne seroit que confusion, tous les hommes seroient des fourbes, des lasches & des imposteurs, & il n'y auroit ni honneur ni plaisir au monde, si la verité en estoit bannie. Y a-t'il rien plus incommode qu'vn esclaue menteur, qui

vous assure qu'il a fait ce que vous luy auez dit, lors qu'il n'y a pas pensé. Pour moy ie le confesse à la honte de ma raison, ie dois en partie la haine que i'ay pour le mensonge à vn esclaue menteur que i'ay eu, qui m'a cent fois pensé faire perdre patience, & troublé l'ordre de mes affaires par ses mensonges continuels. Car il portoit la chose si loin, qu'il aimoit quelquefois autant s'accuser en mentant, que de se iustifier en disant la verité. Mais pour en reuenir où i'en estois, y a-t'il rien de plus insupportable qu'vn Artisan, qui vous promet ce que vous luy auez commandé, & qui vous trompe continuellement? Y a-t'il rien de plus fascheux que ces grands, qui par des paroles fauorables font esperer mille graces qu'ils ont resolu de ne faire point? Y a-t'il rien plus

cruel, que de découurir qu'vn Amy que vous aimez, ne vous a pas dit la verité, lors qu'il vous a dit qu'il vous aimoit plus que tout le reſte du monde? Et y a-t'il quelque choſe de plus inſupportable, que d'auoir vne Maiſtreſſe qui vous iure de n'aimer que vous, & qui cependant en aime pluſieurs, ou pour mieux dire n'en aime aucun, car vne amour partagée n'eſt point amour. Le menſoge ſert à la diſſimulation, à la fourbe, à la perfidie, à la laſcheté, & preſque à tous les crimes; il y a meſme de la foibleſſe, ou de l'imprudence à s'en ſeruir. En effet on s'expoſe à commettre continuellement vn crime, qu'on ne peut iamais commettre qu'en public, & qu'en s'expoſant à en pouuoir eſtre conuaincu. Enfin mentir pour rien, eſt vne follie, & mentir par intereſt, eſt vn grand

crime, puis qu'il n'y a assurement rien de si opposé aux Dieux que le mensonge. Eux, dis-je, qui sont si veritables dans les Oracles qu'ils rendent. Et puis ne voit-on pas que la recherche de la verité est l'obiet vniuersel de tous les hommes, & particulierement des sages. Ce que ie trouue encore de plus dangereux au mensonge, reprit Merigene, c'est que c'est vn poison qui se communique promptement, & dont on ne peut presque plus arrester l'effet. Car lors que l'on a dit vn mensonge en vne compagnie, tous ceux qui l'ont entendu, mentent aprés de bonne foy, & font mentir tous les autres à qui ils disent ce qu'ils ont entendu dire; de sorte que ie trouue qu'Herminius a raison de condamner le mensonge autant qu'il fait. Pour tous les grands mensonges, reprit Amilcar, ie croy

qu'il n'y a perſonne qui puiſſe ſouſtenir qu'il en faille iamais faire. Ie condamne meſme les mediocres, adiouſta Plotine, mais pour ces petits qui ſont en vſage par le monde, ie penſe qu'il eſt bien difficile de s'en pouuoir paſſer. Pour moy, dit Herminius, ie les condamne tous; i'en puis pourtant peut-eſtre pardonner quelques-vns, mais ſi i'eſtois creu on n'en permettroit point. Encore faut-il, dit Plotine, que ie m'inſtruiſe pleinement ſur cét article là, & que ie faſſe des queſtions à la compagnie, qui m'enſeignent & me corrigent pour l'auenir; premierement, dit Herminius, il ne faut aſſurement iamais faire ni grand ni petit menſonge, qui puiſſe nuire à qui que ce ſoit, car puis que la iuſtice & la generoſité ne veulent pas que l'on puiſſe dire les veritez nuiſibles, el-

les n'ont garde de permettre les menſonges deſauantageux. Ce que vous dites me ſemble ſi équitable & ſi genereux, que ie ne le veux pas contredire, repliqua Plotine, mais du moins permettrez vous ces menſonges officieux qui vont à l'vtilité de nos Amis, ou qui ſeruent à cacher leurs deffauts. I'aime fort mes Amis, reprit Herminius, & i'ay beaucoup de ioye lors que ie leur puis rendre office, mais ſi ie ne les pouuois ſeruir qu'en mentant, ie ſerois fort embarraſſé. Vous me laiſſeriez donc mourir pour vn menſonge, reprit Valerie en ſouriant, ie ſents bien que ie ne le pourrois pas, reprit Herminius, mais i'aduouë que i'aurois beaucoup de deſpit de vous ſauuer la vie par vne voye ſi peu glorieuſe, car enfin tout menſonge eſt vn mal, & tout ce que ie puis faire en

faueur des menſonges officieux, eſt de les trouuer excuſables en de certaines occaſions. Mais quand le menſonge ne nuit à perſonne, & ſert à quelqu'vn, reprit Amilcar, n'eſt-il pas innocent? Le menſonge, repliqua Herminius, ne peut iamais manquer de nuire à celuy qui ment, quand meſme il ne nuiroit à nul autre, & qu'il ſeroit ſeul à ſçauoir ſon menſonge, puis qu'il le rend moins vertueux; & tout ce qu'on peut dire, eſt que pour empeſcher vn Amy de tomber en vn grand malheur, l'amitié pourroit l'emporter ſur la verité. Mais pour ce qui me regarde, ie vous aduouë que i'aurois peine à me garantir d'vn fort grand mal par vn menſonge. A n'en mentir pas, reprit Plotine, ma generoſité ne va pas ſi loin que la voſtre, car ſi ie mentois pour autruy, ie mentirois auſſi

pour moy-meſme. I'en dis autant que vous, reprit Amilcar; ce qu'-Herminius dit eſt pourtant fort beau & fort genereux, repliqua Merigene, car ie trouue qu'il eſt honteux de mentir pour ſoy-meſme en vne ſemblable occaſion, & qu'il vaudroit mieux ſouffrir le mal dont on ſeroit menacé, que de l'éuiter par vne ſemblable voye; ainſi ie conclus qu'on pourroit mentir pour ſauuer la vie, ou la liberté à vn Amy, mais qu'il ne faut iamais mentir pour ſes propres intereſts. Ie ſouſtiens meſme, reprit Herminius, que le menſonge eſt touſiours vn mal, & que lors meſme qu'on mentiroit pour ſauuer la vie à ſon Amy, il faudroit mentir auec repugnance, & auec douleur, parce qu'enfin tout menſonge eſt indigne d'vn homme d'honneur. Au reſte il ne faut pas qu'on s'imagine qu'il n'y

ait que d'vne eſpece de menteurs, puis qu'il y en a de cent eſpeces differentes. En effet c'eſt ſouuent faire vn menſonge que de taire vne verité qu'il ſeroit à propos de dire, & la diſſimulation eſt vne ſuite ſi dangereuſe du menſonge, qu'on les peut confondre l'vn auec l'autre. I'aduouë, dit Plotine, que quelquesfois i'euſſe pû iuſtifier certaines perſonnes ſi i'euſſe voulu dire ce que ie ſçauois, mais le moyen de s'aller oppoſer directement à ce que des gens diſent affirmatiuement, principalement quand ce qu'ils diſent ne regarde que des perſonnes indifferentes, & qu'on ne les accuſe pas de grands crimes. Mais pourquoy voulez vous par voſtre ſilence, repliqua Valerie, vous charger du menſonge qve vous ne dites pas? Cependant ſi vous le pouuez deſtruire, vous en eſtes coupable, &

ie conçoy fort bien qu'Herminius a raiſon lors qu'il dit qu'il y a de pluſieurs eſpeces de menteries, car il y a des menſonges d'action, auſſi bien que de paroles, des regards menteurs, des ſignes trompeurs, des ſouris diſſimulez, & vn ſilence menſonger. Valerie a raiſon, dit Anacreon, & ie penſe meſme qu'il y a des ciuilitez menſongeres, & meſme de bons offices menteurs; car on ſert quelquefois des perſonnes que l'on hait, parce que l'on en a beſoin en quelque choſe, on en ſert par crainte & par foibleſſe, & l'on fait quelquefois ſemblant d'eſtre bien aiſe de voir des gens qui importunent eſtrangement. Ie vous aſſure, reprit Bereliſe, que Clidamire eſt la perſonne du monde qui a le plus de cette ciuilité menſongere dont vous parlez, car il n'y a pas trois iours qu'vne ieu-

ne eſclaue luy vint dire qu'il y auoit vn homme qui demandoit à la voir; à peine l'eut-elle nommé, que Clidamire rougit de colere, de ce qu'elle ne luy auoit pas dit qu'elle n'y eſtoit point. Elle chercha alors toutes les voyes poſſibles pour faire qu'il ne fiſt pas ſa viſite longue; elle donna ordre qu'vn quart d'heure aprés qu'il ſeroit entré, on luy vint dire qu'on l'attendoit; aprés quoy changeant de viſage, d'action & de diſcours, on peut dire qu'elle mentit de toutes les manieres dont on peut mentir en receuant cét homme, car elle le receut auec vn ſouris obligeant, elle le fit aſſoir auec toute la ciuilité imaginable, & elle commença de l'entretenir d'vn certain air, que ie ſuis aſſurée que ce pauure homme creut qu'il paſſeroit toute l'apreſdinée auprés d'elle, & qu'il luy

faiſoit le plus grand plaiſir du monde de la voir. Cependant il eſt certain qu'il l'importunoit extrememment. Ie l'aduouë, dit Clidamire, mais comment pourroit-on dire aux importuns qu'ils importunent? Il y auroit de l'inhumanité à le leur dire, repliqua Bereliſe, mais il ne faudroit pas du moins leur faire vne mine ſi menteuſe, & il faudroit ſe contenter d'auoir d'vne certaine ciuilité froide qui n'offence point, qui ne trahit pas, & qui n'attire pas les gens qui incommodent. Mais tout le monde n'en vſe-t'il pas ainſi, répondit Clidamire? En mon particulier, dit Valerie, ie ne le pourrois pas: Pour moy, dit Plotine, ie confeſſe ingenument que ie puis quelquefois mentir de cette ſorte, mais non pas tout à fait tant que Clidamite, car ceux qui connoiſſent bien mes regards,

& mes ſouris, voyent bien quand ils ſont menteurs ou ſinceres. Tout de bon, dit Amilcar, vous ne m'y tromperiez pas; mais encore voudrois-ie bien ſçauoir, dit Plotine, ſi Herminius qui aime tant la verité, ne fait pas des complimens comme vn autre. Cependant à parler ſincerement, tous les complimens ſont des menſonges. I'en tombe d'accord, reprit Herminius, mais comme ils ſont connus pour tels, & qu'il n'y a perſonne qui faſſe nul fondement ſolide ſur des complimens, ce ſont des menſonges ſans malignité. On ſçait bien qu'on ne ſera point creu poſitiuement, on les rend comme on les reçoit, & ie m'accommode à l'vſage ſans ſcrupule, auec cette moderation toutefois, que i'en fais le moins que ie puis. Mais pour les menſonges plaiſants, reprit Anacreon, vous

ne les condamnez pas non plus, & quand ie voudray faire vn conte agreable, vous me permettrez d'adiouſter quelque choſe à l'hiſtoire, car pour l'ordinaire la verité a touſiours ie ne ſçey quoy de ſerieux, qui ne diuertit pas tant que le menſonge. Ha pour cela! dit Herminius, ie croy qu'il peut eſtre permis, car comme on ne croit non plus les contes que les complimens, ie laiſſe la liberté à voſtre imagination d'inuenter ce qu'il luy plaira, auſſi bien eſt ce proprement à vous à ioüyr du priuilege de mentir innocemment. En effet à parler auec ſincerité il n'y a point de menſonges innocens, que ceux que l'on donne pour menſonges, c'eſt à dire toutes ces ingenieuſes fables des Poëtes, encore faut-il qu'elles ayent l'apparence de la verité, tant il eſt vray que le menſonge eſt laid

laid de luy meſme. Il y a pourtant d'vne eſpece de menterie, reprit Amilcar, qui eſt compagne inſeparable de la vanité, dont ie ſerois bien marri qu'il n'y euſt point par le monde, car les menteurs qui s'en ſeruent me diuertiſſent quelquefois aſſez. Et de quels menteurs voulez vous parler, reprit Plotine? ce ſont de ceux, repliqua Amilcar, qui ſe loüent eux-meſme, chacun ſelon ſon inclination, car il y a des gens qui ont la foibleſſe de vouloir qu'on croye qu'ils ont plus de credit qu'ils n'en ont, & qui diſent cent menſonges pour le faire croire. Il y a de faux braues, qui font de longs recits d'occaſions dangereuſes où ils ne ſe ſont iámais trouuez; il y a de ces galants qui font les gens à bonne fortune, qui paſſent les nuits à inuenter des auantures amoureuſes, & les iournées entieres à les racon-

ter comme leur eſtant arriuées. Ie connois de ces gens là auſſi bien que vous, reprit Plotine, & i'en connois encore d'autres auſſi fous, car ie connois vn homme qui a l'audace de dire qu'il vient en droite ligne de Danaé, & cependant on ſçait qu'il eſt de tres-baſſe naiſſance. Il a pourtant fait vne longue Genealogie dont il importune ceux qui le veulent eſcouter. Ha! pour les menteurs de genealogie, reprit Anacreon, ils m'incommodent aſſez, auſſi bien que ces gens qui veulent faire les riches, & qui croyent s'empeſcher d'eſtre pauures en mentant. Ie vous aſſure, reprit Emile, que ie connois des gens fort riches qui mentent auſſi ridiculement que ceux là; qui ont dans la fantaiſie de faire croire que tout ce qui eſt à eux eſt plus cher qu'il n'eſt, & qui font cent men-

ſonges extrauagants pour publier leur fauſſe magnificence. Il y a auſſi, dit Merigene, des gens qui ont la hardieſſe de dire qu'ils ont donné des choſes qu'il ne ſeroit pas bien ſouuent en leur puiſſance de donner. Ie connois encore d'autres menteurs qui ſont aſſez bizarres, adiouſta Anacreon, ce ſont de ces gens qui aprés auoir eſté pouſſez par quelqu'vn ſans trouuer rien à leur dire, font les plus belles réponces du monde quand ils ſont chez eux; & ce qu'il y a de rare, c'eſt qu'ils les rediſent aprés comme les ayant faites ſur le champ. Il y en a auſſi adiouſta Clidamire, qui ont la folie de dire que des gens de qualité leur eſcriuent, & les vont voir, quoy qu'ils n'y ayent point penſé. Cela veut dire enfin, reprit Herminius, qu'il y a bien des fous & des menteurs par le monde, & que

i'ay raiſon de haïr fort le menſonge. Ceux qui mentent pour nuire à autruy, adiouſta Anacreon, ſont plus méchants que ceux qui diſent des menſonges pour ſe loüer; mais ie trouue ſi ridicule de dire des menteries de vanité, que ie ſens bien que mon inclination me porteroit pluſtoſt à dire quelque menſonge vn̄ peu malicieux, qu'à me loüer moy meſme, comme ceux dont on vient de parler. Il y a pourtant des gens qui mentent en ſe loüant, reprit Amilcar, qui me font quelque pitié, parce qu'ils le font de bonne foy, & que croyant plus de bien d'eux qu'il n'y en a, ils mentent innocemment; mais le mal eſt pour eux qu'encore qu'on die que pour bien tromper les autres, il faut eſtre trompé ſoy-meſme, ils ne perſuadent pas leur opinion. Mais de grace, dit Plotine,

dites moy encore ce que vous pensez de ceux qui escriuent des billets doux & menteurs tout ensemble. I'en pense, reprit Herminius, la mesme chose que de ceux qui disent des ciuilitez mensongeres. Tout de bon, reprit-elle aprés auoir resué vn moment, si on establissoit bien la verité dans le monde, on ne diroit presque rien de ce que l'on y dit. Cela veut dire, reprit Amilcar, que l'on ne doit pas trop se fier en vos paroles. Pour l'aduenir, reprit-elle, ie vous promets d'estre la plus veritable personne du monde, car à parler sincerement, tout ce qu'Herminius a dit pour la verité, & contre le mensonge, m'a si fort touchée, que ie ne veux plus du tout mentir. Et pour vous montrer que i'ay bien profité de ce qu'il a dit, ie conclus aussi bien que luy, que tout mensonge est vn mal, que

s'il eſtoit poſſible il faudroit ne mentir iamais, qu'il ſeroit bon de n'employer iamais le menſonge à faire vn bien, qu'il eſt moins criminel de mentir pour ſauuer la vie de ſon Amy, que la ſienne propre. Que les bons offices menteurs ont de la foibleſſe, que la diſſimulation eſt vne laſcheté, que les ciuilitez menſongeres ſont blaſmables, que mentir pour ſe loüer eſt vne choſe ridicule, & que les complimens ſont des menſonges ſi connus qu'ils ne font mal à perſonne. Qu'il y a vn ſilence menteur qu'il faut éuiter, que l'habitude des plus petits menſonges eſt vn grand deffaut, & que les Poëtes ſont les ſeuls menteurs qui meritent d'eſtre loüez Vous auez ſans doute bien profité de la conuerſation, dit Valerie, mais il me ſemble que l'on pourroit encore demander ſi le menſonge n'eſt

point plus criminel en escritures qu'en paroles. N'en doutez nullement, dit Herminius, & ie m'estonne que toute la compagnie ait laissé cela à remarquer à Valerie. En effet, adiousta Anacreon, ie trouue que de toutes les manieres dont le mensonge peut paroistre, il n'y en a point de plus criminelle, ni de plus lasche que celle de certains esprits mediocres, qui n'ayant pour toute force & pour tout genie, que leur propre malignité, ne s'occupent qu'à inuenter, ou qu'à ramasser des fausſetez pour en composer des satires. On peut sans doute faire des satires innocentes, poursuiuit Herminius, mais il faut que ce soit contre les vices en general; & celles là ne seruent point dumensonge, & n'employét que la verité. Maispour celles qu'on fait contre des personnes particulieres, le mésonge & la calomnie

en ſont inſeparables, elles ſont toutes filles de la haine ou de l'enuie, & ceux qui les font ne pouuant iamais s'empeſcher de mentir, ſont les plus criminels de tous les menteurs. Car enfin ils entreprennent de fixer le menſonge, s'il eſt permis de parler ainſi, de le rendre immortel s'ils pouuoient, d'impoſer à la poſterité, & d'accuſer des gens lors meſme qu'ils ne ſeront plus en eſtat de ſe deffendre. Mais comme les Dieux ſont iuſtes, ceux qui ont le cœur aſſez mal fait pour aimer à faire des ſatires, ſont touſiours haïs & mépriſez, meſme de ceux qui rient le plus de leurs menſonges mediſans. Ils ſont parmy les hommes, ce que ſont les Tigres & les Pantheres, on les veut voir par curioſité, mais on ne les veut point auoir chez ſoy. On les craint meſme lors qu'ils ſe ioüent, & on ne peut iamais ſe fier à eux. Et à n'en mentir pas on a raiſon de ne vou-

loir point d'Amis, qui ſoient ennemis declarez de la iuſtice, de l'humanité, de la vertu, & de la verité. Ie voy bien, dit Valerie, que toute la compagnie approuue ce que vient de dire Herminius, mais ie ne ſçay ſi le menſonge ne peut pas eſtre excuſable en guerre, & en amour, & ſi les réponces equiuoques & ambiguës, qui ſemblent tenir le milieu entre la verité & le menſonge peuuent eſtre permiſes. Pour les réponces équiuoques, reprit Herminius, comme elles ſont filles de l'artifice & de la fineſſe, i'ay grande inclination à les condamner toutes abſolument, ſi ce n'eſt en certaines occaſions, où par bonté l'on veut s'empeſcher de dire des veritez deſauantageuſes à quelqu'vn. Encore n'aimerois-ie pas à me trouuer contrainr de m'en ſeruir, & à parler ſincerement, il faut touſiours reſpondre à l'inten-

tion de celuy à qui on parle, & non pas ſonger à le tromper. Pour les menſonges qu'on faït à la guerre, dit Anacreon, ie ne les trouue pas criminels, parce que dés que la guerre eſt ouuerte, la defiance eſt dans les deux partis. Ie l'aduouë, dit Herminius, mais ie ſuis pourtant aſſuré qu'il n'y a point de Heros qui vouluſt faire le perſonnage d'eſpion, & qui par vn diſcours menteur vouluſt faire vaincre ſon party ſans y prendre autre part que celle du menſonge. Ainſi ſans me meſler de iuger, ſi en general le menſonge eſt permis à la guerre, ie dis touſiours hardiment, que ie ne prendrois iamais la commiſſion d'y mentir;& que i'aimerois touſiours mieux combattre les ennemis, que les tromper. Mais pour les Amants, dit Amilcar, ſi vous leur oſtez abſolument le menſonge, vous leur oſtez toute leur force. Pour les vrays

Amanss, reprit Herminius, ie croy que tout au plus ie leur permettray de mentir en vers, pourueu qu'ils disent tousiours vray en prose. Il n'en est pas de mesme des Amants coquets, car ie leur permets de dire tout ce| qu'il leur plaira, car comme ils ne sont pas trop exposez à estre creus, si ce n'est par des coquetes qui meritent d'estre trompées, il ne faut pas leur oster des soupirs trompeurs, des larmes trompeuses, des mensonges flateurs, des desespoirs menteurs, & mille autres semblables bagatelles mensongeres. Quand vous auriez esté toute vostre vie aussi coquet que moy, reprit Amilcar, vous ne sçauriez pas mieux ce que font les Amants coquets. S'il ne l'a esté, reprit Valerie en riant, il le pourroit estre, & ie ne sçay s'il suiuoit son inclination s'il ne le feroit point

vn peu. Ie hais tant le menſonge, reprit Herminius, qu'il me ſemble que ie ne deurois pas eſtre ſoupçonné de pouuoir eſtre Amant coquet, principalement par l'aimable Valerie, qui eſt la perſonne du monde la plus propre à guerir ceux qui l'honnorent particulierement, d'vne ſemblable maladie. A peine Herminius eut-il acheué ces paroles, qu'on vint l'aduertir que Publicola le demandoit, ſi bien que s'en allant à l'heure meſme, la conuerſation changea, & la compagnie ſe ſepara bien toſt aprés. Plotine fit pourtant vne remarque qui luy fit iuger qu'il eſtoit plus difficile de dire touſiours vray qu'il ne ſembloit, car toutes les ciuilitez que ſe firent toutes ces diuerſes perſonnes furent pour la plus part plus flateuſes que ſinceres. Cependant Herminius ne fut pas pluſtoſt

arriué chez Publicola qu'il ſceut qu'il falloit precipiter le deſſein d'attaquer les deux forts des ennemis, parce qu'on auoit ſceu qu'ils y faiſoient faire de nouueaux retranchemens, qui en rendroient la priſe impoſſible, ſi on en differoit dauantage l'attaque. Vne heure aprés vn conſeil ſecret ayant eſté tenu, où le ſecond Conſul eſtoit, & où ſe trouua Clelius, Horace, Artemidore, Themiſte, Mutius, Octaue, Herminius, Emile, & quelques autres. Il fut reſolu qu'on n'entreprendroit pas de prendre tous les deux forts à la fois, parce que les troupes Romaines ſeroient trop foibles, ſi elles eſtoient partagées. Qu'ainſi il faudroit ſeulement faire vne fauſſe attaque du coſté du fort le plus difficile à emporter, & que cependant toutes les troupes iroient droit à l'autre fort. Pour cét effet

on prepara des gabions, des mantelets, des faſcines, des plates-formes, des beliers, & autres machines neceſſaires en ſemblables occaſions; & comme les Romains ne vouloient eſtre commandez que par vn Romain, Horace eut le commandement general, & ſous luy Artemidore, Themiſte, Octaue, Herminius, Emile, Mutius, & Spurius eurent les premiers employs. Merigene, Amilcar, Meleagene, Acriſe, Damon, Sicinius, & tous les autres braues ſe meſlerent dans les bandes, ou ſe rangerent auprés d'Horace. Pour les Conſuls ils demeurerent dans Rome pour la ſeureté de la Ville, & pour enuoyer du ſecours à Horace s'il en auoit beſoin, ou pour le ſouſtenir & le receuoir s'il eſtoit repouſſé. Mais comme le ſecret eſt la choſe du monde la plus difficile à garder,

lors qu'il s'agit de quelque entre-
prise de cette nature, Porsenna &
Tarquin sçachant les preparatifs se-
crets qu'on faisoit à Rome, ne dou-
tetent pas que ce ne fust pour at-
taquer quelqu'vn des deux forts;
de sorte que comme leur armée
estoit fort nombreuse, ils se pre-
parerent esgalement à soustenir ces
deux attaques Aronce commanda
d'vn costé & Titus de l'autre; le
Prince de Messene quoy qu'il fust
encore vn peu incommodé de la
legere blessure qu'il auoit receuë à
l'attaque du pont, ne laissa pas de
se tenir auprés d'Aronce. Le braue
Lucilius frere de la genereuse Me-
linthe, se trouua aussi de ce costé
là, aussi bien que Mamilius gen-
dre de Tarquin, Telane, Emilius,
Theanor & plusieurs autres. Sex-
tus n'osant prendre nul comman-
dement par politique, de peur d'ir-

riter trop les Romains, & de les rendre encore plus vaillants, par la haine qu'ils auoient pour luy, demeura auprés de Tarquin, qui commandoit le gros de reserue, pour pouuoir secourir ceux qui en auroient besoin. Mais enfin le iour destiné à cette grande action estant arriué, les vns se preparerent à bien attaquer, & les autres à bien soustenir l'effort des attaquants. Ce fut alors que Clelie eut vne agitation d'esprit tout à fait grande, car elle ne douta point que cette occasion ne fust tres-dangereuse, & qu'Aronce ne s'exposast aux plus grands perils de cette iournée. En effet ce vaillant Prince pour se consoler de n'auoir pas combattu au lieu le plus dangereux le iour de l'attaque du pont, se resolut de signaler son courage ce iour là ; principalement ayant sceu qu'Horace

auoit

auoit le commandement des trou-
pes Romaines, pour l'execution de
cette entrepriſe. Ce n'eſt pas que
lors qu'il penſoit qu'il ſeruoit Tar-
quin qui eſtoit vn Tiran, qui auoit
mal-traité Clelie, & qui eſtoit en-
core amoureux d'elle; & qu'il penſoit
encore qu'il combattoit pour Sextus,
qui eſtoit cauſe de la mort de Lu-
crece, & enſuite de celle de l'illuſtre
Brutus, il n'euſt vne douleur eſtran-
ge, & qu'il ne trouuaſt qu'il auoit vne
cruauté inſupportable d'empeſcher
les viures d'entrer dans vne Ville
où ſa Maiſtreſſe eſtoit enfermée. Il
luy eſtoit meſme fort dur de ſe
voir l'eſpée à la main contre ſes plus
chers Amis; mais aprés tout l'hon-
neur & la nature l'attachant dans
le party du Roy ſon pere, & la hai-
ne qu'il auoit pour Horace, l'ani-
mant à vn nouueau deſir de gloi-
re, il ſe diſpoſa à combattre auec

ie ne ſçay quelle audace qui luy mettant de la fierté dans les yeux, fit qu'il parut auoir encore la mine plus haute, lors qu'il fut à la teſte des troupes. L'aduis de Tarquin auoit eſté de ſe contenter de ſouſtenir l'effort des Romains dans le fort, mais celuy d'Aronce fut d'aller au deuant d'eux, & de leur preſenter la bataille; de ſorte que ſon opinion eſtant ſuiuie, il s'alla poſter entre Rome & le fort qu'on deuoit attaquer, & diſpoſa ſi bien les troupes qu'il auoit, qu'on euſt dit que toute l'armée de Porſenna eſtoit en cét endroit. De ſorte que lors que l'armée Romaine qui marchoit en ordre parut, ces deux armées ſe trouuerent en eſtat d'en venir aux mains. Horace voyant Aronce à la teſte des troupes, eut vne extreme ioye de voir qu'il pouuoit ſans ingratitude tirer l'eſpée

contre luy, & Aronce le reconnoissant, sentit tout ce que la haine, l'amour, & la gloire peuuent inspirer en vne pareille rencontre. Comme les Romains estoient les attaquants, Horace marcha le premier aux ennemis, aprés auoir encouragé ceux qui le deuoient suiure, & par sa voix, & par son action. Presques en mesme temps, Aronce s'auança suiuy de tous les siens, & soustint de telle sorte l'effort des ennemis, qu'au lieu d'en estre rompu, il les rompit. C'est auiourd'huy, s'escria Aronce en parlant à Horace, qu'il faut terminer tous nos differens. A ces mots ce vaillant Prince redoublant sa valeur ordinaire, s'eslança sur son Riual auec vne impetuosité qui ne luy permit pas de deliberer sur ce qu'il auoit à faire, parce qu'il se vit contraint de se deffendre. Il ne

ſe dementit pourtant pas en cette rencontre, & prenant la parole en parant les premiers coups d'Aronce, puis que mon liberateur, répondit-il, veut m'oſter la vie qu'il m'a conſeruée plus d'vne fois, il faut luy monſtrer du moins que ie la ſçay bien deffendre. Aprés cela il ſe fit vn combat furieux entre ces deux redoutables Riuaux, & Horace ſe trouua plus en danger d'auoir à ſouſtenir la ſeule valeur d'Aronce, qu'il ne l'auoit eſté lors qu'il auoit ſouſtenu tout ſeul tout l'effort des ennemis en deffendant le pont Sublicien. En effet Aronce aprés l'auoir bleſſé legerement en deux endroits, luy arracha ſon eſpée, le prit, & le donna en garde à quelques-vns des ſiens, pendant qu'il pourſuiuit ſon auantage; mais comme les Romains s'apperceurent de la priſe d'Horace, ils firent vn

ſi grand effort pour le deſgager, qu'ils le deſgagerent en effet, durant qu'Aronce combattoit contre pluſieurs, qui aprés s'eſtre raliez l'auoient enuironné. A l'autre pointe, le Prince de Meſſene, qui commandoit la Caualerie, voyant qu'il auoit en teſte Themiſte ſon Riual, & ſon plus fier ennemy, ſe preparant à le bien receuoir, pouſſa ſon cheual dans le meſme temps que Themiſte pouſſa le ſien; ſi bien que ſe rencontrant auec vne égale impetuoſité, le Prince de Meſſene fut dangereuſement bleſſé à la poitrine, & Themiſte eut le bras droit percé. Le premier chancelant du coup qu'il auoit receu, fut ſecouru par les ſiens qui le mirent en lieu de ſeureté; & Themiſte ne pouuant plus ſouſtenir ſon eſpée du bras qu'il auoit bleſſé, la prit de la main gauche, & paſſant au ſecond

rang, ne laiſſa pas de donner ſes ordres iuſques à la fin du combat. Cependant Aronce voyant qu'on luy diſputoit trop long-temps la victoire, fit auancer Titus qui combattant auec diuers intereſts, qui redoubloient ſon courage, ſeconda ſi bien Aronce, que malgré la valeur des Romains, ils commencerent de reculer de ce coſté là. Artemidore voyant ce deſordre, & remarquant Titus à la teſte des Romains qui eſtoient du party de Tarquin, fut droit à luy l'eſpée à la main; mais comme celle de Titus ſe rompit en parant le coup qu'il luy porta, il ſe retira parmy les ſiens. Mais par malheur Artemidore s'eſtant laiſſé emporter à ſa valeur, en pouſſant les ennemis, il receut vn coup de fleche à trauers le flanc, qui luy fut tiré par vn ſimple Soldat, caché derriere vn buiſ-

ſon; ſi bien que tombant du coup qu'il auoit receu, les ennemis l'euſſent pris priſonnier, ſi Mutius ſuiuy du braue Merigene, ne fuſt arriué en cét endroit pour le ſauuer. Ce fut alors que le vaillant Aronce eut beſoin de ſon courage, & de ſa prudence, car il vit que malgré tous ſes efforts, les Romains ayant repris cœur tout d'vn coup, auoient remis l'ordre dans leurs troupes; qu'Octaue, Mutius & Herminius s'auançoient, & que ſes gens eſtoient preſts à tourner le dos aux ennemis. Ce Prince prenant alors vne hardie, & genereuſe reſolution, commanda à ſes gardes qui le ſuiuoient, de paſſer au fil de l'eſpée tous ceux de ſon party qui voudroient laſcher le pied, & refuſer de le ſuiure. Ainſi ioignant vn grand exemple de valeur à ce commandement, le combat re-

commença auec plus de chaleur qu'auparauant. Horace de ſon coſté ayant repris ſa place malgré ſes bleſſures, fit ce qu'il put pour vaincre ou pour mourir. De ſorte qu'en cét inſtant, toutes les troupes ſe meſlant, tout ce qu'il y auoit de gens conſiderables combattirent de leur main & ſe ſignalerent. Mutius fit des choſes admirables, Octaue n'en fit pas moins, Lucilius dans le party d'Aronce, ſe ſignala hautement ; Emile combattit comme vn Amant braue & malheureux, qui n'eſperoit rien, & qui ne craignoit point la mort ; & tous firent enfin leur deuoir dans l'vn & dans l'autre party. Mais comme Aronce auoit trop peu d'Infanterie, & que pour aller vers vn bataillon des ennemis qui luy tiroit en flanc, il y auoit vn petit rideau à paſſer où la Caualerie eſtoit inutile ; & que

d'ailleurs ſon Infanterie eſtoit eſtrã-
gement fatiguée, il ſe tourna vers
vne partie de ſes gens de cheual, &
leur propoſant de quitter leurs che-
uaux, & de le ſuiure, ils luy obeï-
rent, & furent teſte baiſſée vers
ceux qu'il falloit combattre. l'In-
fanterie d'Aronce reprenant alors
courage, & voyant que les gens de
la premiere qualité luy deuenoient
égaux au peril qu'il falloit eſſuyer,
fit des choſes incroyables. En effet
malgré toute la valeur d'Horace, &
de tant de braues qui l'accompa-
gnoient, Aronce les défit, & les
força de ſonger à la retraite. De
ſorte que cette Caualerie, qui eſtoit
deuenuë Infanterie en vn moment,
reprenant alors ſes cheuaux, pour-
ſuiuit les Romains iuſques aſſez
prés de leur Ville. Cette retraite ſe
fit pourtant auec quelque ordre,
mais elle ne laiſſa pas de mettre l'é-

pouuente & la confuſion dans Ro-
me ; & ſi les Conſuls n'euſſent agy auec prudence, & auec authorité, ce peuple effrayé euſt fermé les portes aux troupes Romaines, de peur que les vainqueurs n'entraſſent auec les vaincus. Le grand nombre de bleſſez qu'on rapportoit tout ſanglants, redoubloit encore la crainte parmy le peuple ; & ſi l'amour de la liberté n'euſt pas eſté fortement imprimée dans ſon cœur, il euſt aſſurement parlé de ſe rendre. Cependant au milieu de ce grand tumulte, on n'entendit aucun Romain propoſer de receuoir Tarquin pour auoir la paix. Au contraire leur premiere crainte ſe changeant en fureur, on n'entendit qu'imprecations contre Tarquin & contre la fiere Tullie ; & les plus deſeſperez d'entr'eux diſoient tout haut qu'il falloit ſe reſoudre à met-

tre bien toſt le feu dans leur Ville, pluſtoſt que de ſe rendre; qu'il valoit mieux perir promptement & genereuſement par la flame, que lentement & honteuſement par la faim. Enfin le deſordre eſtoit ſi grand qu'on n'a iamais rien veu de ſemblable. Il y auoit vne oyſiueté vniuerſelle dans toute la Ville, qui faiſoit que tout le peuple eſtoit dans les ruës, & dans les places publiques à ſe pleindre & à murmurer. Artemidore eſtant rapporté comme les autres bleſſez, excita encore plus de rumeur, parce qu'il eſtoit d'vn rang tres-conſiderable, & d'vne valeur extraordinaire. La bleſſure qu'il auoit receuë eſtoit ſi dangereuſe, que les Chirurgiens ne voulurent pas répondre de ſa vie. Si bien que tous ſes Amis en furent en peine, & Bereliſe & Clidamire, ſans ſonger

à rien qu'à la conſeruation de ce Prince, ne penſerent qu'à luy rendre tous les ſeruices dont il pouuoit auoir beſoin en cét eſtat là. Pour Themiſte, & pour Horace leurs bleſſures furent ſi peu dangereuſes, qu'ils n'eurent pas beſoin de garder la chambre. Clelie dans vn ſi grand deſordre, auoit des ſentimens bien differens, car elle aimoit ſa Patrie, elle auoit pitié de tous ſes malheurs, elle haïſſoit Tarquin; mais comme elle n'aimoit pas Horace, & qu'elle aimoit Aronce, elle auoit quelque peine à ne ſe réjoüir pas que ce dernier euſt vaincu l'autre. Ainſi trouuant cette ſecrete ioye criminelle, elle ſe changeoit bien toſt en vne douleur legitime. Iuſtes Dieux! diſoit-elle en elle meſme en ſoupirant, pourquoy ne me permettez vous pas l'vſage de la haine, & de l'amitié? En effet ma fortune eſt

diſpoſée de telle ſorte, que ie ne puis ni aimer, ni haïr ſans crime, ni m'affliger, ni me réjoüir innocemment. Si ie hais Horace ie ſuis indigne d'eſtre Romaine, puis que c'eſt vn Romain qui a ſauué Rome, qui hazarde tous les iours ſa vie pour la deffendre, & qui vient de répandre ſon ſang pour le ſalut de ma Patrie. D'autre part ſi i'aime Aronce, i'aime vn Prince qui aſſiege Rome, dont la valeur la va aſſuiettir au Tiran, ou la reduire à perir. Mais d'ailleurs ſi i'aime Horace, ie ſuis vne perfide, & vne infidele, indigne de voir le iour; & ſi ie hais Aronce, ie ſuis pariure, & la plus ingrate perſonne qui fut iamais. Que feray-ie donc malheureuſe que ie ſuis, reprenoit-elle? Ie me ſoumettray à la volonté des Dieux, adiouſtoit cette admirable fille, & ſans raiſonner tant ſur les

choſes, & ſans vouloir preuoir l'auenir, i'auray du reſpect pour mon pere, de la pitié pour ma Patrie, de l'eſtime pour Horace, de la tendreſſe & de la fidelité pour Aronce, & de l'innocence en toutes mes actions. Cependant les Conſuls & le Senat eſtoient dans vn fort grand embarras, car quelque ordre qu'ils y puſſent apporter, toutes les choſes neceſſaires à la ſubſiſtence du peuple deuenoient ſi cheres, que cela augmentoit encore les murmures de la multitude. Les ennemis qui eſtoient auertis de ce deſordre, voulant en profiter preſſerent la Ville plus qu'auparauant; ſi bien qu'il n'y entroit plus rien du tout. On n'oſoit meſme plus mener paiſtre le peu de troupeaux qui eſtoient encore dans Rome hors des murailles de la Ville; & Rome eſtoit en vne conſterna-

tion estrange. Toutes sortes de diuertissemens en estoient bannis, les Amants mesme ne parloient presque plus d'amour à leurs Maistresses, la conuersation estoit égale par tout, & Amilcar & Anacreon qui ne pouuoient viure sans ioye, disoient qu'ils estoient plus exposez à mourir d'ennuy que de faim, si les choses ne changeoient bien tost de face. On ne voyoit tous les iours que des funerailles, ou de ceux qui auoient esté blessez au combat, ou de ceux que la necessité faisoit mourir. Il y auoit vne pasleur mortelle sur la pluspart des visages, & la crainte de la faim en preuenant les funestes effets, faisoit que le peuple croyoit desia souffrir le mal qu'il ne faisoit encore qu'aprehender. Les choses estant en cét estat, ce qui aigrit encore l'esprit du peuple, fut qu'il aprit que la fiere &

cruelle Tullie, estoit arriuée au Camp de Porsenna, & qu'elle demandoit à demeurer à vn Chasteau qui estoit proche de celuy où estoit Galerite, iusques à la fin du siege. Cependant Mutius qui depuis long-temps cherchoit à se signaler, afin de seruir sa Patrie, & de forcer Valerie à l'estimer plus que ses Riuaux, fut la trouuer vn matin, & l'abordant auec le visage d'vn homme qui a vn grand dessein dans l'esprit; souffrez, Madame, luy dit-il, que ie prenne congé de vous seule, & que ie vous reuele vn secret qui est de la derniere importance. Ie sçay bien il y a long-temps, que la passion que i'ay pour vous, vous importune, & que des quatre Amants qui vous seruent presentement, Herminius est le seul aimé, Emile vous donne de la pitié, vous auez de la haine pour Spurius, & de l'indifference

ference pour moy ; Mais enfin, Madame, malgré mon malheur, ie me ſuis mis dans la fantaiſie d'auoir part à voſtre compaſſion, puis que ie n'en puis auoir à voſtre tendreſſe. Preparez vous donc, Madame, à me donner quelques larmes, quand vous apprendrez ma mort, car enfin i'ay à vous aſſurer que vous auez plus de part que ma Patrie au deſſein que i'ay de la deliurer. Ie ne puis vous parler plus clairement, le temps vous en apprendra dauantage, & vous fera ſçauoir qu'en vous diſant adieu auiourd'huy, ie croy vous le dire pour la derniere fois, mais de peur que voſtre réponce ne m'abatte le cœur, adiouſta-t'il, i'aime mieux partir ſans l'attendre. Et en effet, Mutius ſans donner loiſir à Valerie de luy repliquer vne parole, s'en alla droit au Senat, aprés auoir fait auertir

les Conſuls qu'il auoit quelque choſe d'important à dire. Dés qu'il fut deuant l'aſſemblée, prenant la parole auec vne fermeté heroïque, Seigneurs, dit-il d'vne voix aſſurée, ie viens vous demander deux graces, l'vne de pouuoir ſortir de la Ville déguiſé en Thoſcan, & l'autre de ne m'obliger point à vous dire par quelle voye ie pretends entreprendre de deliurer Rome. Le ſecret eſt ſi abſolument neceſſaire à l'execution de mon deſſein, que ie ne dois pas le confier à vne grande aſſemblée, & cependant i'ay vne ſi haute eſtime de voſtre vertu en general, que ie croyrois vous faire tort ſi i'entreprenois de choiſir quelqu'vn de la compagnie en particulier pour luy confier mon deſſein. Qu'il vous ſuffiſe que ie vous aſſure qu'il eſt grand, & qu'il peut-eſtre heureux, & que ie vous

assure en suite que si ie meurs ie tiendray ma vie tres-glorieusement employée, puis que ie l'auray perduë pour redonner la liberté à ma Patrie. Mutius ayant cessé de parler, on delibera sur ce qu'il auoit dit, mais quoy qu'il y eust peu d'apparence de penser qu'vn homme seul pust faire leuer le siege, neantmoins les choses estoient en si mauuais termes, que connoissant Mutius pour vn homme de haute naissance, de grand cœur, fort zelé pour la liberté, & d'vn esprit ferme & fort touché d'vn puissant desir de gloire, le Senat luy accorda ce qu'il demandoit. Aprés quoy sans perdre temps dés le soir mesme, il se déguisa en simple Soldat Thoscan, & se seruant de l'obscurité des tenebres, pour passer de la Ville dans le Camp ennemy, il sortit de Rome auec vn poignard ca-

ché, ſans que nul autre que luy ſceuſt ce grand deſſein que l'amour de la Patrie, & l'amour qu'il auoit pour la vertueuſe fille de Publicola, luy auoient également inſpiré. Comme la Nourrice de Mutius eſtoit de Thoſcane, il parloit aſſez bien Thoſcan pour ne craindre pas d'eſtre reconnu au langage. Il paſſa donc le Tibre pendant la nuit, & fut aſſez heureux pour arriuer au quartier de Porſenna ſans eſtre arreſté. Lors qu'il y fut il ſe meſla parmy vn grand nombre de Soldats qu'il vit aſſemblez deuant vne Tribune releuée de deux marches ſeulement, ſur laquelle eſtoit vn homme de bonne mine, qui donnoit les ordres neceſſaires pour la paye des Soldats, & qui paroiſſoit auoir toutes les marques de la Royauté; car il auoit vne robe de Pourpre, & des gardes auprés de luy.

Mutius en approcha auſſi prés qu'il voulut, car comme il ne paroiſſoit pas auoir d'armes, & qu'il auoit l'habillement d'vn Thoſcan, on ne ſe defioit pas de luy. Il s'approcha donc de cette Tribune, & s'eſtant perſuadé que celuy qui l'occupoit eſtoit Porſenna, n'oſant s'en informer de peur de ſe découurir, & craignant de ne pouuoir retrouuer vne occaſion auſſi fauorable pour ſon deſſein, tout d'vn coup regardant cét homme comme l'ennemy de Rome, le Protecteur de Tarquin, & comme vn Prince enfin de qui la mort eſtoit neceſſaire pour deliurer ſa Patrie, en vn moment il fend la preſſe, tire le poignard qu'il auoit, s'eſlance ſur luy, & luy enfonce ce poignard dans le cœur auec tant de promptitude, qu'on ne le vit que lors qu'il l'eut retiré tout ſanglant du corps de celuy

que Mutius auoit pris pour Porſenna. Cette hardie action ſurprit de telle ſorte tous ceux qui la virent, que celuy qui l'auoit faite euſt peut-eſtre pû ſe ſauuer malgré ceux qui l'enuironnoient, ſi le Roy d'Etrurie ſortant alors de ſa Tente qui eſtoit fort proche, & apprenant la choſe, n'euſt commandé à ſes gardes de luy amener cét homme vif ou mort. Et en effet Mutius aprés s'eſtre aſſez facilement demeſlé le poignard à la main de cette foule de Soldats épouuentez qui auoient veu ſon action, fut contraint de ſe laiſſer conduire deuant Porſenna, par les gardes qu'il auoit enuoyez pour le prendre. Ce Prince eſtoit alors deuant ſa Tente, où l'on voyoit les apreſts d'vn Sacrifice qu'il faiſoit offrir aux Dieux tous les matins, & auoit alors à l'entour de luy Aronce, Telane,

Lucilius, Teanor, Emilius, & plusieurs autres perſonnes de qualité. Comme on auoit arraché à Mutius le poignard dont il auoit fait cette hardie action, il parut ſans armes deuant Porſenna, auec vn viſage plein de fierté, où on voyoit du chagrin d'auoir manqué ſon entrepriſe, mais nulle frayeur de la mort qu'il deuoit croire qui luy eſtoit preparée. Dés qu'il fut deuant le Roy, ce Prince irrité prenant la parole, qui es tu? luy dit il, d'où viens tu? dis moy qui t'enuoye, qui te fait agir, qui ſont tes complices; & ſi tu n'en voulois qu'à celuy que tu as tué, ou ſi tu pretendois m'oſter la vie. Ie ſuis Citoyen Romain, repliqua t'il fierement, ma naiſſance eſt noble, on m'appelle Mutius, & l'action que ie viens de faire, doit te prouuer que ie ne manque pas de cœur. De ſorte que

te regardant comme le plus dangereux ennemy de Rome, i'ay voulu la deliurer en t'oſtant la vie, mais afin que tu ne croyes pas eſtre en ſeureté, quand tu m'auras fait mourir, ſçache que ie ne ſuis pas ſeul qui ay formé ce deſſein, & que nous ſommes trois cens qui auons iuré ta perte, dont ie ſuis le moindre en grandeur de courage. Le ſort eſt tombé ſur moy le premier, mais i'eſpere que quelqu'vn des autres ſera plus heureux que ie ne l'ay eſté, & que ta mort vangera tous les Romains du tort que tu as de proteger vn infame Tiran. Mais pourquoy, reprit Porſenna, les trois cens coniurez dont tu parle n'ont-ils pas pluſtoſt ſongé à attaquer Tarquin que moy. C'eſt, répondit Mutius, parce que ſi le Tiran eſtoit mort, ton party au lieu d'en eſtre plus foible, en ſeroit plus

puiſſant, & que ſi tu auois perdu la vie, le party de Tarquin ſeroit deſtruit. Porſenna eſtant alors encore dauantage irrité contre Mutius, & voulant ſçauoir les noms de ceux qu'il diſoit auoir coniuré contre ſa vie, commanda à ſes gardes de luy faire dire par force ce qu'il vouloit ſçauoir. Mais Mutius pour les empeſcher d'executer ſes ordres, s'auança promptement vers le feu qui eſtoit preparé pour le Sacrifice, & mettant ſa main au milieu des flames, voy, luy dit-il, ſans changer de viſage, par la fermeté que i'ay à ſouffrir la rigueur du feu, combien peu craignent la douleur ceux qui aiment ardemment la gloire; & iuge par ce que ie fais, ſi ie ſuis capable de dire par la force des tourmens ce que tu veux ſçauoir de moy. Mutius dit cela d'vn air ſi ferme & ſi hardy, & il regar-

da bruler ſa main d'vn viſage ſi tranquille, que Porſenna & tous ceux qui l'enuironnoient furent ſi épouuentez de cette action, qu'ils en ietterent des cris d'eſtonnement qu'ils ne purent retenir. Porſenna luy meſme s'auança vers Mutius, & commanda à ſes gardes de retirer ſa main du feu. Ce que tu fais contre toy-meſme, luy dit alors ce Prince en le regardant auec admiration, eſt bien plus grand que ce que tu as voulu faire contre moy, & ſi i'auois vn ſuiet qui en euſt fait autant pour mon ſeruice, il n'y a point de recompenſe ſi grande que la grandeur de ſon courage ne duſt attendre de moy. Il ſeroit encore plus beau, Seigneur, reprit Aronce, d'eſtimer la grandeur de courage en la perſonne d'vn ennemy, qu'en celle d'vn ſuiet. I'en tombe d'accord, reprit Porſenna, &

pour vous teſmoigner que i'en ſuis perſuadé, ie donne la vie à Mutius. Ie vous en remercie pour luy, Seigneur, repliqua genereuſement Aronce, car il eſt à mon auis aſſez fier, pour ne ſe ſoucier pas qu'on luy rende vn bien qu'il a voulu perdre, & ie vous remercie pour moy meſme, de m'auoir donné vn ſi grand exemple à ſuiure. Il eſt vray, Seigneur, reprit Mutius, que la vie m'eſt fort indifferente; mais comme il ſuffit pour m'obliger que le Roy ait deſſein de me rendre vne choſe, qu'il croit qui me doit eſtre agreable, ie veux bien luy teſmoigner ma reconnoiſſance, en luy diſant encore vne fois que ſa vie ne peut plus eſtre en ſeureté, s'il ne donne la paix à Rome, & s'il n'abandonne le party de Tarquin, qui eſt trop iniuſte pour proſperer long-temps. Car enfin ie ſuis le

moins braue des trois cens qui ont coniuré ſa perte. Ha! Mutius, s'eſcria Porſenna, ſi ie ſuis aſſez haï de trois cens hommes auſſi braues que toy, pour me vouloir donner la mort, vne armée de cent mille hommes ne pourroit conſeruer ma vie, & pour te teſmoigner combien i'eſtime ton courage, ie veux adiouſter la liberté à la vie que ie t'ay deſia accordée. Comme ce bien là m'eſt mille fois plus cher que la vie, repliqua-t'il, ie vous en rends graces, Seigneur, mais ie ne puis diſſimuler mes ſentimens, ſçachez que tout grand qu'eſt ce bien là, ie ne puis l'accepter ſi c'eſt à condition de ceſſer d'eſtre voſtre ennemy, ſi vous continuez d'eſtre ennemy de Rome. Car comme ie ne puis iamais ceſſer d'eſtre Romain, ie ne puis auſſi iamais eſtre diſpenſé de haïr ceux qui voudront

assuiettir ma Patrie ; c'est pourquoy ne m'accordez pas la liberté, si vous pretendez m'engager par là dans vos interests. Car enfin, adiousta-t'il fierement, ie ne puis iamais estre dispensé du serment que i'ay fait auec ces trois cens Romains qui ont iuré vostre perte. Porsenna tousiours plus surpris de la hardiesse de Mutius, commanda qu'on le menast dans vne Tente, qu'on fist pencer sa main, qu'on le traitast fort bien, & qu'on le gardast iusques à nouuel ordre. Aprés quoy Tarquin estant arriué, tesmoigna à Porsenna auoir beaucoup d'animosité contre Mutius, & luy demanda à quels suplices il l'auoit destiné. Vous deuriez plustost demander, reprit Porsenna, par quelle voye ie puis me garantir de ces trois cens déterminez, qui pour vos interests en veulent à ma vie seule-

ment. Ce que ie vous dis, Seigneur, repliqua Tarquin, conuient à ce que vous dites, car enfin il n'y a point d'autre moyen pour éuiter l'effet de cette coniuration, que de faire trembler tous les coniurateurs, par les effroyables ſuplices que vous ferez ſouffrir à Mutius. Mais que peut-on faire ſouffrir à vn homme, repliqua Porſenna, qui vient preſque chercher vne mort aſſurée, qui vient auec vn poignard ſeulement, au milieu d'vne armée ennemie pour me tuer; qui ſouffre le feu ſans changer de viſage, & qui ne veut point de la vie, ni de la liberté, à condition de ceſſer d'eſtre mon ennemy. Les ſuplices volontaires, reprit Tarquin, ne ſont pas ſuplices, mais ſi vous forcez Mutius à ſouffrir, vous luy verrez changer de langage; principalement ſi les tourmens qu'on luy fe-

ra endurer ſont longs, & redoublez. Car aprés tout, adiouſta le cruel Tarquin, la crainte eſt la plus ſeure garde des Roys en de pareilles rencontres. Pour moy (interrompit Aronce, qui ne pouuoit ſouffrir que Porſenna écoutaſt les conſeils du Tiran) ie trouue qu'au lieu de chercher par quelle voye le Roy peut ſe garder de tant de genereux ennemis, il ſeroit bien plus beau, & bien plus ſeur de chercher les moyens de n'auoir nul ſuiet de ſe garder d'eux. Mais comment cela pourroit-il eſtre, reprit bruſquement Tarquin, la choſe ſeroit fort aiſée, répondit genereuſement Aronce, ſi le Roy faiſoit ſes Amis de ſes ennemis. Il faut encore porter le conſeil plus loin, répondit fierement le Tiran, & adiouſter qu'il faut meſme que le Roy d'Etrurie faſſe ſes ennemis de

ſes Amis. Le conſeil d'Aronce (reprit Porſenna, ſans permettre à Tarquin de continuer ſon diſcours) eſt digne de luy & digne de moy, & quand mes Amis ſe mettront en eſtat de ne conſiderer que leurs intereſts, ſans conſiderer les miens, il m'importera peu qu'ils deuiennent mes ennemis; & ie ſeray alors plus fort d'auoir attaché de genereux ennemis à mes intereſts, que de perdre des Amis preocupez, qui ne conſiderent que les leurs. Aronce, Lucilius, Telane, Emilius, Teanor, & tous les autres Chefs qui eſtoient preſents, ayans teſmoigné par vn murmure confus qu'ils loüoient ce que Porſenna diſoit, Tarquin ſe trouua ſurpris & embarraſſé. Mais comme c'eſtoit vn Prince que la politique auoit rendu capable de s'accommoder promptement aux euenemens les plus

inopinez, il ne hesita pas vn moment, & prenant la parole, Seigneur, dit-il à Porsenna, pour vous tesmoigner que ie n'ay regardé que la seule conseruation de vostre vie, ie veux bien receuoir sans aigreur ce que vous venez de dire, & vous conseiller mesme la clemence, quoy que selon mon sens cette vertu ne doiue estre employée que rarement lors qu'on veut se faire craindre & respecter. Pardonnez donc à Mutius puis que vous en auez enuie, mais n'allez pas laisser eschapper l'occasion de prendre Rome, qui ne peut manquer d'estre prise pour peu que vous veüilliez attendre. Il n'en coustera pas la vie à vn de vos Soldats, la faim va destruire trois cens mille hommes tout d'vn coup, & les forcer de se rendre sans conditions, ou de faire vn grand bucher de leur Ville, pour éuiter de

tomber ſous voſtre puiſſance. Chacun a ſes maximes & ſes raiſons, reprit Porſenna, & la choſe eſt d'aſſez grande importance pour la conſiderer auec plus de loiſir. Cependant, adiouſta ce Prince, il ſera bon de faire offrir aux Dieux le Sacrifice qui eſt preparé, pour les remercier du peril que i'ay éuité, & pour leur demander vn conſeil qu'eux ſeuls me peuuent donner. Tarquin n'oſa contredire Porſenna, mais au lieu d'aſſiſter au Sacrifice, il ſe retira, & fut conſulter auec la cruelle Tullie, ſur ce qu'il auoit à faire. Dés qu'il fut party Aronce faiſant agir tous ſes Amis, entretint le Roy ſon pere dans les ſentimens genereux qu'il luy auoit inſpirez, mais comme ce Prince auoit de la peine à ſe déterminer abſolument, il demanda deux iours à ſe reſoudre. Cepen-

dant à cauſe de ces trois cens Romains dont Mutius auoit parlé, on redoubla la garde du Roy, on ne laiſſa plus approcher perſonne de luy, ſans ſçauoir qui c'eſtoit, on viſita tous ceux qui en approcherent, de peur qu'ils n'euſſent des poignards cachez comme Mutius, & l'on prit tant de ſoin de garder ce Prince, qu'il comprit que cette inquietude eſtoit pire que la mort. Le ſoir il fut au Chaſteau où eſtoient Galerite & la Princeſſe des Leontins, qui ayant ſceu ce qui eſtoit arriué, & voulant le porter à la paix, le loüerent fort d'auoir donné la vie à Mutius, & luy firent conſeiller par ſes principaux Miniſtres, d'enuoyer offrir la paix à Rome. D'abord il y reſiſta, diſant que l'honneur ne vouloit pas qu'il abandonnaſt Tarquin aprés l'auoir protegé; adiouſtant qu'on pour-

roit penſer que la peur d'eſtre aſſaſſiné l'auroit porté à prendre cette reſolution, quoy que ce fuſt principalement parce que l'action de Mutius, rappellant dans ſa memoire toutes les grandes choſes qu'auoient faites depuis la guerre, Brutus, Publicola, Horace, Herminius, & tous les autres Romains, il commençoit de connoiſtre que Rome deuoit eſtre protegée des Dieux, & que Tarquin en deuoit eſtre abandonné. Si bien qu'ayant quelques remords de proteger vn Prince ſi iniuſte contre des gens ſi pleins de vertu, il euſt volontiers voulu donner la paix à Rome, s'il euſt creu le pouuoir faire auec honneur. Son eſprit eſtant en cét eſtat, il aprit que l'action de Mutius rendoit la valeur des Romains ſi redoutable à ſes Soldats, qu'oubliant le dernier auantage qu'ils auoient rem-

porté, vne terreur panique s'emparoit de telle ſorte de leur eſprit, qu'au moindre bruit qu'entendoient les ſentinelles, ils croyoient voir les trois cens compagnons de Mutius venir fondre ſur eux: Porſenna ſceut en meſme temps que Tarquin auoit rappellé tous les ſiens en ſon quartier, qui eſtoit de l'autre coſté du fleuue, qu'il auoit tenu conſeil auec la fiere Tullie, qu'il auoit enuoyé ſecretement à Ceres, à Cumes, & à Tarquinie; & que Tullie alloit arriuer à ce Chaſteau. De ſorte que le procedé de Tarquin l'irritant encore, le porta plus facilement dans les ſentimens où Aronce deſiroit qu'il fuſt. Mais comme Galerite craignit l'adreſſe de Tullie, elle ſe chargea de la receuoir, pendant que le Roy s'en allant par vn autre coſté, s'en retourneroit au Camp. Et en effet

cette cruelle Reine estant arriuée, fut receuë par Galerite auec la ciuilité qui estoit deuë à sa condition. Elle parut surprise de n'y trouuer plus le Roy, à qui elle vouloit parler; mais comme elle auoit vn esprit hardy, qui ne s'estonnoit pas aisément, elle parla à Galerite comme vne personne qui eust esté dans ses interests luy eust pû parler. Elle la coniura d'empescher Porsenna d'abandonner le siege de Rome, car enfin, luy disoit-elle, quand Porsenna voudroit garder sa conqueste i'y consentirois, & ie m'engagerois mesme à faire que Tarquin y consentist, n'y ayant rien que ie ne choisisse plustost que de voir Rome en liberté. Mais comme il pourroit estre, adioustoit-elle, que le Roy d'Etrurie ne voudroit pas vsurper l'Estat d'vn Prince dont il s'est declaré protecteur; quand

on aura pris Rome, i'offre d'oſter ma fille à Mamilius pour la donner à Aronce, & de porter en ſuite Sextus à ſe contenter de regner à Tarquinie. Pour moy, Madame, repliqua Galerite, ie n'ay rien à répondre aux propoſitions que vous me faites, ſi ce n'eſt qu'il vous eſt aiſé de iuger que iamais les Romains ne ſouffriront que Tarquin ſoit Roy de Rome, qu'il eſt abſolument impoſſible de le pouuoir reſtablir à cauſe de l'effroyable haine qu'on a contre luy ; & qu'ainſi Porſenna ne pouuant faire la guerre vtilement pour Tarquin, peut faire la paix glorieuſement pour luy. Ie ſçay bien pourtant, adiouſta cette ſage Princeſſe, que le Roy fera autant d'inſtance qu'il pourra pour vos intereſts ; mais aprés tout ie ſuis perſuadée qu'il n'eſt pas iuſte de faire perir vne grande Ville, &

vne grande armée, pour vne chose qu'on ſçait bien qui ne peut iamais eſtre, principalement, pourſuiuit cette Princeſſe, quand on agit pour vn Prince qui ne conſidere que ſa propre grandeur, & qui ne ſonge point aux intereſts de ceux qui hazardent tout pour les ſiens. Tullie eut vne peine extreme à s'empeſcher de répondre fierement à Galerite, mais comme elle ne vouloit point rompre entierement afin d'auoir plus d'occaſion de nuire à Aronce & à Clelie, elle diſſimula ſon reſſentiment, & dit à Galerite qu'il falloit qu'elle allaſt dire au Roy d'Etrurie qu'il ne trouuaſt point eſtrange ſi Tarquin demeuroit à ſon quartier, iuſques à ce qu'il euſt pris ſes reſolutions, de peur que ſes ennemis ne vouluſſent le porter auſſi bien à le liurer aux Romains, qu'à abandonner le ſiege

de Rome. Et en effet quittant Galerite, elle fut vn moment chez la Princeſſe des Leontins, à qui elle dit adroitement que ſi elle pouuoit faire en ſorte que Porſenna priſt Rome, & reſtablit Tarquin, elle luy feroit épouſer le Prince Titus, aprés quoy elle remonta dans ſon chariot. Mais à peine y fut-elle, qu'elle aprit que les Soldats qui l'auoient veuë paſſer, murmuroient tout haut dans le Camp, de ce qu'on employoit leur courage à remettre ſur le Throſne vne femme qui auoit paſſé ſur le corps de ſon pere, & qui deuoit pluſtoſt ſonger à aller rendre conte aux Dieux de tous ſes crimes, qu'à regner dans vne Ville où il y auoit tant de braues gens. Cét auis ſincere qu'elle receut par le Capitaine de ſes gardes, luy fit changer de reſolution. Si bien qu'au lieu d'aller trouuer

Porſenna, elle retourna au quartier de Tarquin, à qui elle voulut perſuader de ſurprendre la nuit le Camp du Roy d'Etrurie ou bien puis qu'il ne pouuoit prendre Rome, d'employer quelque intelligence qu'elle auoit dans la Ville à y mettre le feu. Cependant le procedé de Tarquin ayant irrité Porſenna, le ſiege ne pouuant plus bien aller entre deux Camps diuiſez, & le courage de Mutius, & le conſeil d'Aronce, ayant touché le cœur du Roy d'Etrurie, il renuoya Mutius à Rome par Lucilius, qui eut ordre d'offrir la paix aux Romains, à des conditions raiſonnables. Telane accompagna auſſi Lucilius pour negocier cette grande affaire. Leurs inſtructions portoient qu'ils demandaſſent encore vne fois le reſtabliſſement de Tarquin, ſans inſiſter pourtant fort ſur vn article

qu'on ſçauoit bien qui ne pouuoit iamais eſtre accordé. Qu'ils obtinſſent du moins qu'on luy rendiſt tout ce qu'il auoit eu de la ſucceſſion du premier Tarquin, & tout ce qu'il auoit acquis depuis, & qu'on rendiſt à Porſenna vn petit pays du coſté des Veientins, que les Romains auoient vſurpé ſur luy à la derniere guerre ; offrant moyennant cela de rendre le Ianicule, & de retirer ſon armée des terres de Rome. Et afin que tous actes d'hoſtilité puſſent pluſtoſt ceſſer, il voulut que ces Ambaſſadeurs demandaſſent vingt filles de qualité pour oſtages, & vingt ieunes enfans de condition, iuſques à l'entiere concluſion de la paix ; ne voulant point abſolument ni rendre le Ianicule, ni retirer ſon armée ſans cette condition là. Lucilius & Telane eſtant bien inſtruits de ce qu'ils auoient

à faire, partirent auec Mutius, qui dans ſon cœur auoit vne ioye tout à fait grande de voir que ſon deſſein auoit ſi heureuſement reuſſi, & de ce que ſon menſonge auoit autant ſeruy à deliurer Rome, que ſa valeur; car il n'eſtoit pas vray qu'il y euſt trois cens Romains qui euſſent iuré la perte de Porſenna, & il n'auoit parlé de cette ſorte que pour obliger ce Prince à leuer le ſiege. Pour Aronce il auoit tant de ioye de pouuoir eſperer de voir la paix, qu'il ne pouuoit s'empeſcher de s'en aller entretenir auec la Princeſſe des Leontins, & la genereuſe Melinthe. Il eut meſme la ſatisfaction de pouuoir renuoyer à Rome ce vieillard que Galerite luy auoit promis de faire deliurer, & que Plotine ſouhaitoit ſi ardemment de voir, afin d'apprendre ſa naiſſance, qu'elle ignoroit alors.

De ſorte qu'Aronce afin de ſe ſeruir de cette fauorable occaſion pour donner de ſes nouuelles à Clelie, luy eſcriuit par Telane, & à Artemidore, à Herminius, à Octaue, & à pluſieurs de ſes Amis, pour les obliger à trauailler à la paix. Lors que Lucilius & Telane s'approcherent des murailles, & que le peuple vit qu'ils venoient auec des palmes à la main, pour teſmoigner qu'ils apportoient des propoſitions de paix, il ietta des cris de ioye, il fut à la porte par où ils deuoient entrer auec precipitation, & témoigna tant d'empreſſement de ſçauoir ce qu'ils auoient à dire, qu'il fut aiſé de iuger qu'ils ſeroient fauorablement écoutez. Auſſi furent-ils conduits à l'inſtant meſme deuant le Senat à qui Lucilius preſenta Mutius, en ſuite de quoy racontant en peu de paroles ce qui s'eſtoit

passé, & exagerant auec adresse la generosité de Porsenna, qui estoit capable non seulement de donner la vie & la liberté à vn homme qui auoit voulu luy donner la mort, mais encore d'enuoyer offrir la paix lors qu'il pouuoit esperer vn heureux succez de la guerre, il disposa adroitement l'esprit des Senateurs à écouter les propositions qu'il auoit à faire. Il fut pourtant arresté dés le premier article, qui parloit du restablissement de Tarquin, & le Senat tout d'vne voix dit que la mort estant preferable à la seruitude, il n'y auoit point de paix à esperer si elle ne se pouuoit faire sans cela. Comme Lucilius auoit vn ordre de n'insister pas sur cét article, il dit suiuant ses instructions, que du moins il falloit rendre aux Tarquins ce qui leur appartenoit, comme à de simples ci-

toyens; de ſorte que cette modification leur ayant adoucy l'eſprit, ils accorderent qu'on leur rendroit ce qui ſe pourroit encore trouuer qui leur euſt appartenu, non pas comme la iuſtice le voulant ainſi, mais ſeulement en conſideration de ce que Porſenna leur rendoit Mutius. En ſuite Lucilius demanda qu'on reſtituaſt à Porſenna vne petite eſtenduë de Pays qu'on auoit vſurpée ſur ſon Eſtat, qu'on luy donnaſt vingt filles de qualité en oſtage, & vingt ieunes garçons de condition, & qu'auſſi toſt il retireroit ſes troupes du Ianicule, ouuriroit les paſſages, rendroit le fleuue libre, & feroit ceſſer tous actes d'hoſtilité, ſans ſe meſler plus des affaires de Tarquin. A peine Lucilius ſe fut-il retiré, aprés auoir acheué d'expliquer les pretentions de ſon Maiſtre, que tous ceux

qui compoſoient le Senat n'ayant qu'vn auis, dirent qu'ils ne trouuoient point de difficulté à accorder à Porſenna ce qu'il demandoit. Il y en eut pourtant quelques-vns qui voulurent inſiſter ſur l'article des oſtages, mais comme Publicola voyoit de quelle importance eſtoit la paix, & qu'il connoiſſoit bien que ceux qui parloient ainſi, deuoient auoir quelque inclination ſecrete pour Tarquin, parce que n'ayant point d'enfans, ils n'auoient nul intereſt à cét article, il s'oppoſa à leur ſentiment; de ſorte que prenant la parole, non, non, dit-il auec precipitation, il ne faut pas inſiſter ſur vne choſe iuſte, car enfin il eſt equitable que Porſenna rendant le Ianicule deuant l'entiere execution du traité qu'on doit faire, ait des oſtages pour ſa ſeureté; & il ne faut pas craindre qu'vn

Prince

Prince qui renuoye vn ennemy qu'il pouuoit garder auec iuſtice, retienne des oſtages qu'il ne pourroit garder ſans violer la foy publique. Mais comment pretend-on, reprit bruſquement vn de ces Senateurs qui eſtoient de contraire aduis, qu'on choiſiſſe ces vingt filles de qualité? Pour teſmoigner au public, reprit Publicola, que ie ne pretens pas excepter ma fille de la regle generale, & que tout ce qui eſt à moy eſt à la Republique, mon auis eſt qu'on faſſe ce choix par l'ordre du ſort ſans aucun artifice, & que generalement tous les noms des ieunes garçons de qualité ſoient dans vn vaſe, & ceux de toutes les filles de condition dans vn autre; & qu'au milieu du Temple de Ianus, qui doit eſtre fermé dés que ces oſtages auront eſté liurez, vn ieune enfant tire vingt de ces bil-

lets, que l'on aura bien meſlez auparauant, & qu'aprés cela ſans conteſtation aucune, celles dont les noms ſe trouueront dans ces vingt billets, ſoient enuoyées à Porſenna. L'auis de Publicola ayant eſté trouué iuſte, & genereux tout enſemble, ceux qui auoient voulu apporter quelque obſtacle à la paix, n'oſerent plus reſiſter. Mais auant que de ſe ſeparer, le Senat reſolut de donner à Mutius, la meſme Prairie dans laquelle il auoit fait cette grande action de ſouffrir le feu auec tant de conſtance. Et en effet on nomma depuis ce coin de terre les prez Mutiens, & on l'appella Mutius Sceuola, à cauſe de ſa main brulée. Aprés que cette deliberation eut eſté priſe, on la fit ſçauoir à Lucilius & à Telane, qui ne purent pourtant s'en retourner que le iour ſuiuant, parce que

le Senat ne voulut pas absolument conclure la chose sans les suffrages du peuple. Il est vray qu'il estoit aisé de iuger qu'il approuueroit la deliberation qu'on auoit faite, car il souffroit encore beaucoup dauantage que les gens de qualité. Au sortir du Senat Telane rendit les lettres d'Aronce à Clelie, & à tous ceux à qui il escriuoit; il voulut aussi mener ce vieillard qui l'auoit accompagné à Plotine, mais il le pria de le laisser chez Clelius. Cependant Telane voulut du moins faire sçauoir à cette belle fille, dont il estoit tousiours amoureux, qu'Aronce auoit tenu la parole qu'il auoit donnée; c'est pourquoy il fut chez elle, où il trouua bonne compagnie, car Valerie, Berelise, Clidamire, Anacreon, Amilcar, Herminius, Acrise, & Spurius y estoient. Octaue & Horace y estoient aussi,

& comme l'action de Mutius & la paix estoient deux choses fort nouuelles, & fort importantes, on ne parloit que de cela dans toutes les compagnies, chacun exagerant ou affoibliſſant, le merite de l'action de Mutius selon son sens, ou selon son inclination. Comme Telane estoit estimé de tout le monde, on le receut auec ioye, on luy demanda des nouuelles d'Aronce, on le remercia de la paix comme s'il l'euſt faite, & on luy fit mille careſſes. Pour moy, dit agreablement Plotine, ie croy que Berelise, Clidamire & moy, voyons encore Telane auec plus de ioye que Valerie, car comme elles ne ſont pas de Rome, & que ie ne croy pas estre Romaine, quoy que ie ne ſçache pas encore preciſément qui ie ſuis, nous n'apprehendons pas comme elle d'aller en oſtage au Camp de Por-

ſenna. Ce que vous ne craignez pas, reprit Telane, eſt ce qui m'afflige, car i'aurois aſſez de ioye que vous puſſiez eſtre en vn lieu où ie pourrois vous rendre quelque ſeruice. Il eſt vray, dit Valerie, d'vn air aſſez melancolique, que la ioye que i'ay de la paix n'eſt pas tout à fait pure, & que la crainte que le ſort ne tombe ſur moy m'inquiete aſſez. Aduoüez le vray, luy dit Bereliſe tout bas, ce n'eſt pas cela ſeulement qui cauſe la triſteſſe qui paroiſt dans vos yeux, & confeſſez moy que la peur que vous auez que l'action de Mutius, qui donne la paix à Rome, ne faſſe changer de ſentimens à Publicola, & ne nuiſe à Herminius, vous donne de l'inquietude. Il eſt vray, repliqua Valerie en rougiſſant, que mon pere eſt ſi accouſtumé de ſacrifier toutes choſes au bien public, que ie ne puis m'em-

peſcher de craindre d'eſtre vne des victimes de la paix. Cependant que Bereliſe & Valerie parloient bas, Plotine ne pouuant s'empeſcher de parler en raillant, des choſes les plus ſerieuſes; pour moy, diſoit-elle, ie vous aduoüe que i'ay preſentement la plus grande inquietude du monde de ſçauoir qui eſtoit de ces trois cens qu'on dit que Mutius a aſſuré qui auoient coniuré de tuer Porſenna. Ie ſçay bien du moins que ie n'en ſuis pas, reprit Herminius, ie ſerois meſme bien marry d'en eſtre ſoupçonné, adiouſta Horace. Ie ſuis de voſtre ſentiment, pourſuiuit Octaue. Comme Anacreon & moy, dit alors Amilcar, ne ſommes pas nez à Rome, nous n'auons nulle part à cela, puis que Mutius a dit qu'il y auoit trois cens ieunes Romains qui auoient conſpiré contre la vie de Porſenna.

Pour ce qui me regarde, dit Spurius, comme Mutius & moy ne sommes plus dans la mesme confidence que nous auons esté autrefois, on ne peut pas croire qu'il m'ait communiqué son dessein, & pour moy, adiousta Acrise, i'ay plusieurs raisons qui font qu'on ne m'en peut accuser, car premierement ie ne suis pas né dans Rome, secondement.... Eh de grace! (interrompit Plotine en riant, sçachant cõbien Acrise aimoit à parler) arrestez vous là, car ie ne hais rien dauantage que ces gens qui dans vne grande compagnie, où tout le monde a droit de dire quelque chose, commencent de parler par premierement, & qui continuent par secondement & troisiesmement, & ie meurs tousiours de peur qu'ils n'aillent iusques à pouuoir dire centiesmement. Toute la compagnie ayant

ry de la maniere dont Plotine auoit interrompu Acrise, il en fut vn peu interdit, & fut pourtant contraint d'entendre raillerie malgré luy, de peur de facher Plotine, dont il estoit tousiours amoureux. Cependant cette belle fille pour ne luy donner pas loisir de se facher, changea de discours, & regardant tous ceux qui auoient parlé; mais de la façon dont vous parlez tous, reprit-elle, on diroit qu'on vous feroit vne iniure de vous accuser d'estre de ces trois cens coniurateurs. Pour vous épargner la peine d'en chercher vn si grand nombre, dit alors Telane, ie vous assureray que ie croy que Mutius estoit seul, & qu'il s'est seruy de ce mensonge pour porter Porsenna à ce qu'il desiroit. car en venant icy il a dit certaines choses qui ne me permettent point du tout d'en douter. Si cela est ainsi,

reprit Plotine, ie croy que cette heureuſe auanture doit reconcilier le menſonge auec Herminius. Au contraire, repliqua-t'il, ie le haïray encore dauantage; car bien que ie ſois fort zelé pour ma Patrie, ie vous confeſſe que ie n'aimerois pas à la deliurer par vn menſonge, ni par vn aſſaſſinat, & ſi i'auois à choiſir de l'action d'Horace ou de celle de Mutius, ie ne heſiterois pas vn moment, quoy que le ſuccez de la derniere ſoit encore plus conſiderable que celuy de l'autre. Mais afin qu'on ne penſe pas que ie parle comme vn Riual ou comme vn enuieux, ie loüeray Mutius de la conſtance auec laquelle il a ſuporté l'ardeur de ce braſier qui luy a brulé la main, & du courage qu'il a eu d'entreprendre vne choſe où vray-ſemblablement il deuoit perir, mais pour le menſonge, & pour l'aſſaſſinat, ie

vous confeſſe ingenument, que ie ne puis y trouuer rien qui ne choque mon inclination. Car ſelon moy pour faire qu'vne action ſoit toute heroïque, il faut non ſeulement que le motif en ſoit iuſte, mais encore que les moyens en ſoient nobles & innocens. En effet, adiouſta Valerie, donnez à l'action de Mutius vne cauſe indifferente, il ſera le plus criminel de tous les hommes, & le plus inconſideré; & on ne pourra le loüer que d'vne temerité heureuſe. Si vous parliez preſentement comme cela dans la place du Capitole, reprit Plotine, le peuple vous regarderoit comme vne ennemie de Rome. Valerie a pourtant raiſon, reprit Octaue, mais aprés tout, dit Amilcar, il eſt bon qu'il y ait des Heros de toutes ſortes, c'eſt à dire de peu ſcrupuleux, de temeraires, & de

menteurs ; car enfin ſans Mutius vous n'auriez point la paix ; ainſi ie conclus qu'on mette le menſonge dont il s'eſt ſeruy, au rang de ces menſonges innocens dont nous auons tant parlé icy vn iour. Ce ſera bien aſſez de le mettre au rang des menſonges heureux, repliqua Herminius En verité, dit alors Plotine, ie n'apperçoy bien qu'il n'y a preſque point de plaiſirs quelques grands qu'ils ſoient, qui ne ſoient meſlez de quelque douleur. En effet la paix qui eſt vn ſi grand bien, me va peut-eſtre cauſer pluſieurs deplaiſirs, car à mon aduis Bereliſe, Clidamire, & Anacreon, s'en iront bien toſt, & puis à n'en mentir pas, ie crains eſtrangement que le ſort qui doit choiſir ces vingt filles de qualité qui doiuent eſtre données en oſtage, ne m'aille oſter cruellement toutes celles que i'aime

le mieux. Comme Plotine acheuoit de parler, Clelie entra, qui alloit chercher Valerie chez Plotine. Vn moment aprés Cesonie amena Clelius dans la chambre de Plotine, auec ce mesme vieillard qu'elle auoit desia veu vne fois, & qui luy deuoit apprendre sa veritable naissance. Dés qu'elle le vit elle changea de couleur, par la crainte qu'elle eut d'estre moins qu'elle n'auoit pensé. Il est vray qu'elle ne fut pas long-temps dans cette incertitude, car Clelius au milieu de cette compagnie l'embrassa fort tendrement, & prenant la parole, en la presentant à Horace. Vous sçauez genereux Horace, luy dit-il, que ie vous ay parlé comme vn homme qui a resolu de vour donner sa fille à la fin de la guerre, mais en attendant que ie vous tienne ma parole, il faut que ie vous donne vne sœur,

qui assurement est digne de cette qualité. Receuez donc Plotine comme vn frere genereux la doit receuoir ; mais aprés cela, adiousta-t'il en se tournant vers Clélie, il faut que ie donne encore vne sœur à ma fille aussi bien qu'à Horace, c'est pourquoy, poursuiuit il en adressant la parole à Clelie, embrassez Plotine comme vne personne qui vous est vnie par le sang ; & vous Octaue, adiousta-t'il, faites la mesme chose que Clelie. Le discours de Clelius surprit d'vne telle sorte toute la compagnie, & principalement Clelie, Horace, Octaue, & Plotine, qu'ils se regardoient sans se pouuoir parler, & sans mesme se faire l'vn à l'autre les ciuilitez que cette reconnoissance demandoit d'eux. Mais à la fin Plotine prenant la parole, en parlant à Clelius, il vous est si peu

auantageux, Seigneur, luy dit-elle, de donner vne ſœur à Clelie telle que moy, que ie ne doute point que vous ne ſoyez mon pere puis que vous le dites; mais ie vous adoüe que ie ne comprenr pas comment ie puis eſtre ſœur d'Horace & de Clelie tout enſemble. Puis que c'eſt vne choſe qui doit eſtre publique, reprit Clelius, il vaut autant commencer de la publier deuant vne compagnie comme celle cy. Pour moy, dit Horace, i'ay vne ſi grande impatience de ſçauoir de quelle façon i'ay l'auantage d'eſtre frere de Plotine, & frere d'vne fille de Clelius, & d'vne ſœur de Clelie, que vous ne pouuez m'obliger plus ſenſiblement qu'en me diſant ce que ie meurs d'enuie d'apprendre. Sçachez donc, reprit Clelius, que vous eſtes fils d'vne femme d'vn tres-grand eſprit, & d'vne

tres-grande vertu, pour qui i'ay eu preſque dés l'enfance, la plus reſpectueuſe affection qui fut iamais, & de qui ie conſerue la memoire auec beaucoup de tendreſſe. Vous ſçauez qu'elle perdit ſon mary pendant ſon exil, qne i'eſtois exilé auſſi bien qu'elle, car ie l'ay eſté trois fois en ma vie par le cruel Tarquin. Pendant cét exil ie fus encore plus charmé de ſa conſtance, que ie ne l'auois eſté de ſa beauté; & comme la melancolie auoit rendu ſa ſanté aſſez foible, elle auoit peur de vous laiſſer ſans appuy. De ſorte que cette conſideration pluſtoſt que celle de l'affection que i'auois pour elle, l'obligea de m'épouſer ſecretement, comme vous le pouuez ſçauoir d'vn vieux Sacrificateur qui vit encore, qui eſt preſentement icy parmy les Saliens, car vous n'eſtiez pas alors aupres d'elle. Ce qui nous obligea à ca-

cher noſtre mariage, fut que ſi Tarquin l'euſt ſceu, il nous euſt eſté impoſſible d'eſperer iamais de reuenir à Rome, parce que nous haïſſant ſeparement, il nous euſt encore hais dauantage s'il euſt ſceu que nos intereſts eſtoient vnis. Pendant ce mariage ſecret, & pendant que nous eſtions à Ardée; Plotine vint au monde, & nous cachaſmes ſa naiſſance. Cependant ſa mere & la voſtre mourut huit iours aprés, & ce ſage vieillard que vous voyez eſtant noſtre Amy particulier, prit ſoin de Plotine, qu'il fit quelque temps aprés paſſer pour ſa fille, auec aſſez de facilité, parce qu'en ayant vne à peu prés de meſme âge, qui mourut aux champs, il en cacha la mort, & ſuppoſa Plotine à ſa place, ſans que i'en ſceuſſe rien, parce que ie n'eſtois plus en ce lieu là. Voſtre mere en mourrant eſcri-

uit

uit de ſa main qu'elle laiſſoit vne fille, & m'obligea de donner cét eſcrit à la grande Veſtale, qui mourut il y a qnelques iours, dont elle eſtoit Amie particuliere, afin qu'il demeuraſt entre ſes mains vne preuue indubitable de la naiſſance de Plotine. Auſſi toſt aprés ie fus obligé de partir d'Ardée, ie reuins à Rome, où pour l'intereſt de mes affaires i'eſpouſay Sulpicie; depuis cela vous ſçauez que ie fus obligé de m'enfuir, & d'aller chercher vn azile à Carthage. En partant i'eſcriuis à cét Amy que i'auois à Ardée, mais ie n'en eus point de réponce, à mon retour ie m'informay de luy, & l'on m'apprit que l'on ne ſçauoit ce qu'il eſtoit deuenu depuis la guerre que Tarquin auoit euë contre les Thoſcans. Ie ſceus bien qu'il auoit laiſſé vne fille, mais comme ç'auoit eſté deſpuis mon dé

part que la ſienne eſtoit morte, ie ne penſay pas que ce fuſt la mienne. Cependant les Dieux ont voulu que ce ſage vieillard que vous voyez, aprés auoir eſté d'abord priſonnier de guerre, ait eſté depuis priſonnier d'eſtat, durant vn tres-grand nombre d'années, ſans qu'on ſceuſt où il eſtoit, & ces meſmes Dieux ont auſſi permis que par le moyen d'Aronce il ait ſceu de mes nouuelles, qu'il ſoit venu icy la premiere fois auec ce Prince, & qu'il ait à la fin eſté deliuré par luy, pour venir obliger la ſage Octauie qui eſt auiourd'huy la premiere des Veſtales, de faire chercher cét eſcrit qui auoit eſté confié à celle qui l'a precedée, & qui en mourant vouloit aſſurement parler de Plotine, lors qu'elle commença de dire vne choſe qu'elle n'acheua point, comme tout le monde l'a ſceu. Ainſi il eſt hors de doute que Plotine

eſt voſtre ſœur ; vous connoiſſez l'eſcriture de voſtre mere, car vous deuez auoir beaucoup de choſes eſcrites de ſa main. Perſonne n'ignore la condition & la vertu de celuy qui a eſleué Plotine, & vous eſtes à mon auis aſſez perſuadé de ma probité, pour ne douter pas de ce que ie dis. Cependant ie vous declare que ie ne pretens pas que Plotine diminuë voſtre bien, ie me charge de ſon eſtabliſſement, & ce ſage vieillard que vous voyez, ne voulant pas abſolument ceſſer d'eſtre ſon pere, m'a dit qu'il luy donne tout ce qu'il a. Clelius dit cela d'vn air qui ne permit à perſonne de douter de ce qu'il diſoit, & puis Horace eſtoit ſi ſatisfait de voir qu'il auoit vne ſœur qui pouuoit le ſeruir auprés de Clelie, qu'il eſtoit tout diſpoſé à croire qu'il eſtoit ſon frere. Plotine eſtoit auſſi

fort aiſe de voir qu'elle eſtoit Romaine, fille de Clelius, & ſœur d'Octaue & de Clelie. Ce n'eſt pas dit-elle en ſouriant, que ie n'euſſe bien voulu ne ſçauoir cela que dans quatre iours, afin que mon nom n'euſt pas eſté mis parmy ceux qu'on doit tirer au ſort, pour donner des oſtages à Porſenna. La choſe n'eſt plus en cét eſtat, ma fille, reprit Clelius, & il vous importe au contraire qu'il y ſoit; mais i'eſpere que les Dieux vous exempteront de cette peine, auſſi bien que Clelie, que ie ſouhaite fort qui ne ſoit pas du nombre des oſtages. Aprés cela Octaue fit vn compliment à Plotine, Clelie fit la meſme choſe, & toute la compagnie enfin ſe réjoüit auec elle de ſa reconnoiſſance. Amilcar en particulier luy dit mille choſes agreables, pendant que Clelius & ce vieillard d'Ardée

tirant Horace à part, luy firent voir la lettre de sa mere à la grande Vestale, & luy éclaircirent si bien la chose, qu'il ne pouuoit pas douter d'vne verité qui luy estoit si auantageuse. En effet il ne douta plus du tout alors qu'il n'eust sujet de redoubler ses esperances. La fin de la guerre estoit proche, il sçauoit bien que Porsenna n'auoit pas changé de sentimens pour l'amour d'Aronce; il apprenoit que Clelius estoit desia son beau-pere, qu'il auoit vne sœur qui estoit Amie particuliere de Clelie, & qui deuenoit sœur de cette belle fille aussi bien que de luy. Horace abandonnant donc son cœur à la ioye, la témoigna & par ses actions, & par ses paroles Pour Clelie quoy qu'elle aimast fort Plotine, elle eut vne secrete douleur de cette auanture; parce qu'elle vit Horace auoir encore

plus de puiſſance dans l'eſprit de Clelius, & qu'elle apprehenda que ſçachant qu'elle eſtoit ſœur d'Horace, elle ne ſe rangeaſt de ſon party. Cette aimable fille n'en vſa pourtant pas ainſi, au contraire ayant remarqué dans les yeux de Clelie, vne partie de ſes ſentimens, elle la ſepara adroitement du reſte de la compagnie, & l'embraſſant auec tendreſſe, de grace ma chere ſœur, luy dit-elle tout bas, n'allez pas me regarder froidement comme vne ſœur d'Horace, qui voudroit prendre ſes intereſts contre vous, car ie vous declare qu'en deuenant ſa ſœur, ie ne ceſſe pas d'eſtre Amie d'Aronce, & que ie ne me ſeruiray du droit que la nature me donne de luy parler librement, que pour luy dire que puis qu'il ne peut eſtre aimé de vous, il ne doit pas chercher ſon bonheur au preiudice du

voſtre; & ie m'engage meſme à dire à mon pere tout ce que vous n'oſeriez luy dire. Mais aprés cela aimez moy comme auparauant, & meſme s'il ſe peut vn peu dauantage. I'auois deſia tant d'amitié pour vous, repliqua Clelie, qu'il me ſeroit difficile de l'augmenter, mais aprés ce que vous venez de me dire, ie vous aſſure ma chere ſœur, que ſi ie ne puis augmenter mon affection, i'augmenteray mon eſtime, & que ie vous ſeruiray auprés de Sulpicie, auſſi ardemment que vous me ſeruirez auprés d'Horace. Comme Clelie acheuoit ſes paroles, Horace s'approcha de ces deux belles filles; & prenant la parole, en regardant Plotine, & bien ma chere ſœur, luy dit-il, ne m'aiderez vous pas à vaincre l'opiniaſtre fermeté de Clelie; non mon frere, luy dit-elle, mais pour vous donner vn

conſeil d'vne bonne ſœur, ie vous conſeilleray d'eſſayer de vous vaincre vous meſme. Elle en euſt dit dauantage, mais Amilcar s'imaginant bien qu'il feroit plaiſir à Clelie, & à Plotine, de ſe meſler à la conuerſation d'Horace, s'approcha, & Anacreon auſſi, pendant que Clelius acheuoit d'éclaircir à Ceſonie, à Bereliſe, & à Clidamire, l'auanture qu'il venoit de dire. De ſorte que Plotine n'ayant pas changé d'humeur, en changeant de condition, ſourit aprés auoir reſué vn moment, & prenant la parole, en regardant Clelie ; ie uous aſſure, luy dit-elle, que i'aquiers auiourd'huy vn auantage ſur vous, que ie crains fort qui ne me ſoit deſauantageux auprés d'Amilcar ; car enfin dans le meſme temps que ie ſçay que ie ſuis voſtre ſœur aiſnée, puis que ie ſuis d'vn premier maria-

ge, i'apprens auſſi que i'ay pour le moins quatre ou cinq ans plus que ie ne penſois auoir. En effet mon miroir m'aſſuroit, & il ne s'en falloit guerre que ie ne le creuſſe, que ie n'auois pas plus de dix-neuf ans, cependant ie conçois par ce que vient de dire Clelius, que i'en ay vingt quatre. Ha aimable Plotine! reprit Amilcar, vous n'en aurez iamais pour moy que dix-ſept, car tant qu'vne femme me plaiſt ie la trouue ieune. Et au contraire, ie connois des filles de quinze ans, qui ſelon mes ſentimens, ont plus d'vn ſiecle, parce qu'elles ne me plaiſent pas. Et puis à dire les choſes comme elles ſont, vingt quatre ans eſt bien ſouuent l'âge de la beauté parfaite, & où l'on peut le plus ordinairement trouuer la beauté & la raiſon enſemble, car pour l'ordinaire quand la raiſon vient,

la beauté s'en va. Cependant il eſt certain que ces deux choſes là ſont tout à fait bien enſemble. Mais aprés tout, il n'y a point de regle generale, car il y a des femmes qui ſont plus belles au milieu de leur vie, qu'en leur premiere ieuneſſe; il y en a auſſi qui ſont plus folles à la fin de leurs iours, qu'au commencement de leur vie; & il y en a d'autres en qui la raiſon ſe trouue dés l'enfance. Pour moy, dit Plotine en riant, ie ſuis de celles là, & ie ne me ſouuiens point de m'eſtre veuë ſans raiſon; car dés ma plus tendre ieuneſſe i'ay connu que quelque iour ie ne ſerois plus ieune. Ie connois plus de cent femmes, dit Amilcar, qui n'en font pas autant que vous. Vous auez raiſon, reprit-elle, mais ie m'eſtonne que toutes les belles ne preuoyent pas la fin de leur beauté. Cependant i'en con-

nois auſſi bien que vous qui croyent qu'elles n'auront toute leur vie que dix-huit ans; il eſt neantmoins aſſez aiſe de iuger que le temps paſſe bien viſte. En effet il me ſemble qu'il n'y a qu'vn moment que i'eſtois enfant; de ſorte que ſi ie veux regarder l'auenir de la meſme maniere que ie regarde le paſſé, ie verray que dans peu de temps ie ne ſeray plus ieune. Croyez moy, aimable Plotine, dit Amilcar, le paſſé & l'auenir ne ſe regardent pas également. Mais comment ce que vous dites ſe peut-il faire, repliqua Plotine? Cela vient, reprit Amilcar, de ce que l'on voit clairement les choſes paſſées, & qu'il y a vne ſi grande obſcurité dans l'auenir, que l'imagination ne pouuant la percer, ſe trompe, & croit que ce qu'elle ne voit pas eſt fort éloigné, ſi bien que comme on aime touſiours à ſe

tromper à ſon auantage, on voit la vieilleſſe ſi loin, & on ſe flatte ſi doucement, qu'on ne craint pas meſme les choſes qui doiuent indubitablement arriuer. Ce qui m'a encore perſuadée, reprit Plotine, que i'ay eu de la raiſon de bonne heure, c'eſt que dés ma premiere ieuneſſe ie haïſſois fort la douleur, & i'aimois fort tout ce qui me pouuoit plaire. Ce ſentiment là eſt ſi naturel, reprit Clelie, que ie ne croy pas que vous en deuiez tirer vanité, & ie penſe au contraire que l'vſage de la raiſon eſt bien ſouuent de s'accouſtumer à la douleur, & de refuſer les choſes agreables. Si ce que vous dites eſt vray, repliqua Plotine, ie ne ſeray de ma vie ſage, car ie ne puis guere refuſer ce qui me plaiſt, ni m'accouſtumer à ce qui me fache. Aprés cela Clelius appellant Clelie, il luy dit qu'elle

allaſt diſpoſer Sulpicie à receuoir ſa ſœur, l'aſſurant qu'il luy auoit dit la choſe deuant que de venir. Aprés quoy il pria Ceſonie de vouloir mener Plotine chez luy; & en effet cette aimable femme, accompagnée de Bereliſe, de Clidamire, & de Plotine, & conduite par Clelius, fut chez Sulpicie, auprés de qui Clelie eſtoit deſia arriuée. Mais quoy que Sulpicie reſpectaſt fort ſon mary, qu'elle eſtimaſt infiniment Plotine, & que Clelie luy euſt dit la generoſité de cette belle fille, il eſtoit aiſé de connoiſtre que dans le fonds de ſon cœur, elle auoit vn ſecret dépit de voir que Clelius auoit autrefois épouſé vne perſonne qu'elle auoit haïe, & qu'il en auoit vne fille. Elle receut pourtant fort ciuilement tout ce que Plotine luy dit en arriuant chez elle, & cette entreueuë ſe paſſa comme elle ſe

deuoit paſſer, entre des perſonnes d'eſprit raiſonnable. Cependant celuy qui auoit ſeruy à la reconnoiſſance de Plotine demeura auſſi chez Clelius, qui pour témoigner plus d'amitié à Horace, prit Plotine par la main, & regardant Clelie, auec vn air d'authorité, c'eſt à vous preſentement, dit-il à Plotine, à trauailler au bonheur de voſtre frere, & à faire que voſtre ſœur m'obeïſſe de bonne grace, dés que la paix ſera concluë. Aprés quoy il laiſſa ces deux belles filles ſans leur donner loiſir de répondre. Le lendemain le peuple ayant eſté aſſemblé, il confirma auec mille acclamations la deliberation du Senat. De ſorte que Lucilius & Telane, eurent toute la ſatisfaction qu'ils pouuoient deſirer ; le peuple ne voulut pas meſme conſentir qu'ils retournaſſent tous deux vers Porſenna. Ainſi

il fut resolu que Lucilius iroit au Camp, & que Telane demeureroit à Rome, pour assister au choix que le sort feroit des ostages. En effet le peuple qui souffroit, ayant impatience de voir selon l'execution du traité les passages ouuerts, & le Ianicule remis en la puissance des Romains, on fut contraint de se haster, de peur de quelque sedition. Les Consuls firent auertir tout ce qu'il y auoit de femmes de qualité de conduire leurs filles dans le Temple de Ianus. Les choses estant en cét estat, Horace emporté par sa passion, oubliant tout ce qu'il auoit dit vn iour à Clelie, fut trouuer Clelius, & prenant la parole, Seigneur, luy dit-il, ie viens vous faire vne proposition que ie connois bien qui a quelque chose qui pourra vous déplaire, mais s'agissant de vostre interest, & de celuy

du repos de toute ma vie, vous me deuez pardonner. Vous ſçauez, adiouſta-t'il, que vous m'auez promis Clelie à la fin de la guerre, & que l'on doit tirer au ſort pour auoir les oſtages que Porſenna demande. Cependant s'il plaiſt à la fortune de choiſir Clelie, elle ne ſera de long-temps en voſtre puiſſance, puis qu'on ne reſtituera pas ſi toſt ce petit pays qu'on doit rendre au Roy d'Etrurie; car outre que ſemblablables articles ne s'executent iamais promptement, la politique ne veut pas qu'on fortifie le party de Porſenna, que Tarquin ne ſoit entierement détaché de luy, c'eſt pourquoy, Seigneur, pour empeſcher Clelie d'aller en vn lieu où vous ſeriez bien marry qu'elle allaſt, faites qu'elle change de condition, car ſi ie l'épouſois auiourd'huy, elle ne ſeroit plus demain

expoſée à la rigueur du ſort, puis qu'il ne doit y auoir que des filles, & que les femmes n'y ſeront pas expoſées. Ie voudrois de tout mon cœur pouuoir faire ce que vous voulez, reprit Clelius, mais ie ne le puis auec honneur, car il paroiſtroit clairement que ie precipiterois la choſe pour n'expoſer pas ma fille à pouuoir eſtre donnée pour oſtage, ce qui ſeroit indigne d'vn veritable Romain. Mais comme i'eſpere que ie ne ſeray pas aſſez malheureux pour me voir obligé de la laiſſer aller entre les mains de Porſenna, ie vous promets de vous la faire eſpouſer dés que le traité de paix ſera executé. Mais du reſte n'en parlons plus, car ie ne veux pas qu'on puiſſe me reprocher d'auoir voulu me faire vn priuilege particulier, pour exépter ma fille d'vne facheuſe auanture où toutes cel-

les de ſa condition ſont expoſées. En effet la choſe s'executa exactement le lendemain, & quelques Dames Romaines voulant par generoſité teſmoigner qu'elles vouloient tout ſacrifier pour leur Patrie, menerent meſme leurs filles à demy malades au Temple de Ianus, de peur d'eſtre ſoupçonnées de les vouloir diſpenſer de cette ceremonie. La genereuſe Racilia y mena meſme la belle Hermilie ſa niece, qui portoit ſur le viſage toute la douleur qu'elle auoit de la mort de ſon illuſtre frere, & de ſon Amãt, & ſa douleur ſe renouuellant encore en cette occaſion, parut en ce lieu là d'vne maniere ſi touchante, qu'elle attendrit le cœur de tous ceux qui la virent. Il eſt vray qu'elle ne fut pas ſeule qui parut triſte, car comme il n'y en auoit pas vne ſur qui le ſort ne puſt tomber, il n'y en auoit auſſi pas vne qui n'appre-

hendaſt d'en eſtre, & qui ne trouuaſt quelque choſe de dur d'aller dans vn Camp. Clelie en ſon particulier apprehendoit aſſez d'eſtre ſous le pouuoir de Porſenna, Valerie craignoit de s'eſloigner d'Herminius, Plotine de quitter Rome & ſes Amies, & toutes en general d'aller ſeules entre les mains d'vn Prince ennemy. Mais enfin toutes ces belles victimes eſtant rangées au milieu du Temple de Ianus, qui eſtoit éclairé de cent lampes magnifiques, la grande Veſtale ſuiuie de trois de ſes compagnes, vint pour rendre la ceremonie plus celebre, & vint auec tant de maieſté, & de ſi bonne grace, qu'elle attira les yeux de toute l'aſſemblée. Les Conſuls ſe mirent au deſſous d'elle en ce lieu là. Cependant Clelie entre tant de belles perſonnes emporta l'auantage de la beauté; Valerie

quoy que moins belle, ne parut pourtant guere moins aimable; Hermilie malgré ſon chagrin acheua de gagner le cœur d'Octaue; Colatine parut auſſi tres-belle à tous ceux qui la virent, & Plotine auec ſon air libre, naturel & agreable, & cette aimable fraicheur qu'elle auoit ſur le viſage, augmenta l'amour d'Amilcar, de Telane, d'Acriſe, de Sicinius, & meſme de Damon qui commençoit de ſortir. Valerie augmenta auſſi la paſſion d'Herminius, d'Emile, de Spurius, & de Mutius, mais enfin le Sacrificateur ayant pris tous les noms de toutes ces filles de qualité, dont le nombre eſtoit fort grand, il les mit dans vne grande Vrne, & aprés les auoir meſlez, il poſa cette Vrne au pied de l'Autel; aprés quoy offrant vn Sacrifice d'encens, & de fleurs ſeulement, la grande Veſtale

au nom de toutes ces belles filles, offrit leur bonne volonté aux Dieux, afin que se soumettant toutes aux ordres du sort, toutes eussent part au merite de cette action, & à la liberté de Rome. Octauie fit cela d'vn air si noble qu'elle attira l'admiration de tout le monde. En suite vn ieune enfant s'estant approché de cette Vrne, où tous ces noms estoient meslez confusement, il en tira vingt l'vn aprés l'autre; le premier fut celuy de Plotine, qui sembla n'estre reconnuë pour Romaine que pour estre donnée en ostage à l'heure mesme. Le second fut celuy d'vne sœur de Flauie, le troisiesme d'vne niece de Spurius qui estoit fort belle; le quatriesme d'Hermilie, qui ne put s'entendre nommer sans auoir les larmes aux yeux; le cinquiesme de Valerie, qui rougit lors qu'elle entendit son

nom; le ſixieſme d'vne fille du ſecond Conſul; le ſeptieſme de Colatine; le huitieſme d'vne parente de Salonine, & le neufuieſme d'vne niece de Clelius. Aprés quoy on en tira encore dix. De ſorte que n'y en ayant plus qu'vn, on croyoit que Clelie n'en ſeroit pas. Mais enfin le vingtieſme billet ayant eſté tiré & ouuert, le nom de Clelie s'y trouua. Clelius en fut tres-faché, mais il cacha pourtant ſon déplaiſir; Horace n'en put pas faire autant, & il parut aſſez dans ſes yeux qu'il eſtoit au deſeſpoir que Clelie allaſt au Camp de Porſenna, parce qu'il craignit que ſa vertu ne flechiſt le cœur de ce Roy, ou que ſi elle ne le flechiſſoit pas, elle ne fuſt pas bien traitée. Octaue eut le cœur touché de voir Hermilie auſſi affligée qu'elle eſtoit, aller dans vne armée victorieuſe, qui luy remet-

troit touſiours dans la memoire la mort de ſon frere & celle de ſon Amant. Pour Mutius il ne fut pas trop marry que Valerie allaſt auprés de Porſenna, de qui il eſpera d'eſtre protegé, quoy qu'il euſt voulu attenter à ſa vie, mais Herminius & Emile en furent ſi affligez, que leur affliction conſola Spurius de la douleur qu'il en euſt euë, s'il euſt pû ignorer qu'ils en eſtoient bien marris. Pour Amilcar ne voyant pas dans les yeux de Plotine vne douleur bien forte, & pouuant la voir dans le Camp de Porſenna, auſſi bien qu'à Rome, il luy ſembla que ce changement de vie luy donneroit vne nouuelle amour, ſans eſtre obligé à changer de Maiſtreſſe. Telane fut fort aiſe de cette auanture, mais pour Acriſe, Sicinius & Damon, ils en furent tres-affligez. Pour Clelie elle ne ſçauoit

au vray quels ſentimens elle deuoit auoir, ſa modeſtie naturelle faiſoit touſiours qu'elle ne pouuoit pas n'auoir point de douleur d'aller au Camp de Porſenna, mais d'ailleurs ſes intereſts eſtoient ſi meſlez qu'elle ne pouuoit les bien demeſler. Elle n'eſtoit pas marrie de s'éloigner d'Horace, & elle eſtoit bien aiſe de penſer qu'elle verroit Aronce; mais elle quittoit Sulpicie, & elle alloit ſous la puiſſance de Porſenna, auec qui elle iugeoit bien que Tarquin ni Sextus n'eſtoient pas en eſtat de pouuoir rompre entierement, & qu'elle ſçauoit bien n'aprouuer pas l'amour qu'Aronce auoit pour elle. Ce luy eſtoit pourtant vne conſolation d'auoir pour compagnes, Valerie, Plotine, Herminie, & Colatine, mais aprés tout elle eſtoit fort triſte auſſi bien que ſes Amies; & l'intereſt public ne put

obtenir autre choſe de ces belles filles, que de ſe contraindre autant qu'elles purent, pour ne paroiſtre pas fort affligées d'vne choſe qui ſeruoit à confirmer la paix. Dés que leurs noms furent tirez, on leur mit vne couronne de fleurs ſur la teſte, & on les obligea de remercier les Dieux de les auoir choiſies pour affermir la liberté de Rome. On tira auſſi au ſort les noms de ces vingt ieunes enfans de qualité; en ſuite de quoy chacun s'en retourna chez ſoy, aprés qu'on eut reſolu d'enuoyer les oſtages dés que Lucilius ſeroit reuenu, & que Porſenna auroit confirmé les articles de paix qu'on luy auoit portez. Cependant toutes ces belles filles ſe preparerent à partir, & receurent les adieux de leurs Amans, de leurs Amis, ou de leurs Amies. Horace dit à Clelie tout ce que l'amour la

plus forte peut inſpirer, & tout ce que la ialouſie la plus delicate peut faire penſer. Mutius parla à Valerie auec plus de fierté qu'à l'ordinaire, & comme vn homme qui croyoit qu'on ne luy pourroit rien refuſer, aprés auoir donné la paix à Rome. Ie ſçay bien cruelle Valerie, luy dit-il, que vous regardez ce que i'ay fait pour Rome, comme ſi ie l'auois fait contre vous, mais peut-eſtre changerez vous de ſentimens durant voſtre abſence; & cependant vous me permettrez d'eſperer que Publicola qui prend plus d'intereſt que vous au bien de la Republique, me ſçaura gré de ce que i'ay fait pour elle, & ne voudra pas que vous me rendiez mal-heureux. Si mon pere vous pouuoit rendre heureux, repliqua-t'elle, ſans manquer à ſa parole, & ſans forcer ma volonté, il le feroit

ſans doute, & ſi ie pouuois moy-meſme vous empeſcher d'eſtre malheureux ſans me rendre malheureuſe, ie le ferois auſſi par reconnoiſſance. Mais Mutius vous demandez vne choſe abſolument impoſſible; ne conſeruez donc point d'eſperance mal fondée dans voſtre cœur; Herminius eſt le ſeul homme du monde que ie puis aimer, & ſi ie pouuois n'eſtre pas à luy, il faudroit encore que ie fuſſe à Emile, & non pas à vous. Ha cruelle Valerie! s'eſcria Mutius, voyez de quoy eſt capable l'Amant que vous mépriſez, & apprehendez qu'il ne faſſe contre ſes propres ennemis, ce qu'il a fait contre les ennemis de Rome. Comme vous pretendez auoir fait vne belle action, reprit-elle, il y a lieu de croire que vous ne voudrez pas la ternir par vne mauuaiſe, & puis à n'en mentir

pas, les menaces ne me font iamais de peur. Vous pretendez donc, adiousta-t'il, que ie meure desesperé, & que ie brusle eternellement sans esperer vn moment de relasche dans mes tourmens. Vous sçauez supporter le feu si constamment, repliqua-t'elle auec vne raillerie vn peu trop piquante, que vous estes moins à pleindre qu'vn autre. Mais enfin, Mutius, adiousta-t'elle, contentez vous de la gloire que vous auez acquise, ne la terniſſez pas par des menaces iniustes, songez plustost à l'ambition qu'à l'amour, & me laissez en repos. Ie vous obeïray, Madame, luy dit il, & si ie ne puis vous laisser en repos comme vous le desirez, i'employeray contre moy la mesme main qui vient de donner la paix à Rome. Comme ie suis tousiours également équitable, reprit Valerie, ie m'oppose à ce

que vous voulez faire contre vous, comme ie m'oppoſerois à ce que vous voudriez entreprendre contre vn autre. Non, non, Madame, luy dit-il, ie n'ay que faire de voſtre equité, & quand la fantaiſie m'en prendra, ie ſçauray bien me faire rendre iuſtice. Voila de quelle ſorte Mutius ſe ſepara de Valerie. Emile luy dit adieu comme vn Amant malheureux, qui n'oſoit rien eſperer, & Spurius comme vn homme qui ne deſeſperoit iamais de rien, & qui croyoit touſiours que ce qu'on ne pouuoit obtenir par merite, ou par force, on pouuoit l'auoir par artifice. Pour Octaue ſon adieu auec Hermilie fut vne declaration d'amour ſi reſpectueuſe, que cette belle fille toute triſte qu'elle eſtoit ne put s'en offencer. Sicinius ſuiuant ſon humeur dit adieu à Plotine en deux mots ; Acri-

ſe au contraire employa mille paroles pour ne luy dire preſque rien; Damon qui auoit ſceu le Dialogue qu'Amilcar auoit fait pendant qu'il eſtoit malade, luy parla plus contre ſon Riual, qu'il ne luy parla de ſa paſſion, & pour Amilcar il luy dit qu'il la conduiroit au Camp, & qu'il aideroit à Telane à l'eſcorter. Colatine n'auoit point d'Amant à Rome qu'elle regretaſt; ainſi elle n'eut peine à dire adieu qu'à ſes Amis, & à ſes Amies. Bereliſe & Clidamire furent bien affligées de voir partir toutes ces belles perſonnes, & Anacreon le fut autant qu'elles. Il eſt vray que le mal d'Artemidore les occupoit fort, elles l'alloient voir tres-ſouuent, tantoſt auec Sulpicie, Racilia, ou Ceſonie, mais auec cét auantage pour Bereliſe, qu'Artemidore malgré ſon mal, remarquoit bien que

cette belle fille auoit plus d'inquietude de ſes bleſſures, que Clidamire. Il la voyoit plus triſte & plus negligée, & voyoit en l'autre plus d'artifice que de veritable douleur. Cependant Lucilius eſtant reuenu, & ayant rapporté la confirmation de la paix, malgré tout ce que Tarquin & Tullie auoient negocié pour la rompre, on ſe prepara à enuoyer les oſtages. En effet le lendemain au matin tous ces ieunes enfans qui deuoient eſtre donnez en oſtages, furent conduits au pied du Ianicule, & ces vingt belles filles conduites par leurs parents, furent remiſes entre les mains des Conſuls, qui leur ayant fait preparer des chariots magnifiques, les firent eſcorter par Horace, Octaue, & Herminius, auec des troupes qui les accompagnerent iuſques au pied du Ianicule. Mais en y al-

lant tout le peuple fit mille vœux pour leur conſeruation. En ce lieu là Lucilius & Telane enuoyerent les ordres de Porſenna pour faire ouurir les paſſages, & firent la meſme choſe à ceux qui gardoiét le Ianicule. Aprés quoy les troupes qui gardoient ce poſte commencerent de filer vers le Camp du Roy d'Etrurie, dans le meſme temps que celles qui ſuiuoient Horace, Octaue, & Herminius, s'emparoient du poſte que les autres abandonnoient. Ce fut alors que ces vingt ieunes enfans, & ces vingt belles filles, eſtant miſes ſous la puiſſance de Lucilius & de Telane, commencerent de marcher iuſques à vn endroit où les troupes de Porſenna qui ſortoient du Ianicule faiſoient ferme, iuſques à ce que ces oſtages fuſſent arriuez. En ſe ſeparant des Troupes Romaines, Horace s'approcha du chariot où eſtoit

Clelie;

Clelie ; Herminius du meſme où eſtoit Valerie ; Octaue de celuy où eſtoit Hermilie, & les autres Amants qui auoient ſuiuy, de ceux où eſtoient celles qu'ils aimoient. Mais pour Amilcar il ſuiuit Lucilius & Telane, & fut touſiours auprés du chariot de Clelie où eſtoit Plotine. Cependant comme il falloit aſſez de temps deuant que les troupes de Porſenna euſſent decampé, & que celles de Rome ſe fuſſent emparées du poſte que les autres quitoient, tous ces chariots où eſtoient ces filles, eſtoient arreſtez dans vne grande prairie, à la teſte de ces troupes, qui ſe mettoient en bataille à meſure qu'elles deſcendoient. Ainſi ces belles filles s'entretenoient entr'elles, ou parloient auec Amilcar, qui alloit tantoſt vers l'vne, & tantoſt vers l'autre. Elles auoient eu deſſein d'eſtre

assez negligées, mais on leur auoit ordonné au contraire de se parer, afin d'attirer plus de respect, & d'estre plus dignes d'estre presentées au Roy d'Etrurie, auprés de qui on ne doutoit pas que Galerite & la Princesse des Leontins ne fussent quand on les luy presenteroit; de sorte qu'elles n'auoient iamais paru plus belles. Clelie, Valerie, & Plotine estoient dans vn mesme chariot, Hermilie & Colatine dans vn autre, chacune ayant suiuy son inclination. Amilcar estant donc auprés de Clelie, de Valerie, & de Plotine, leur disoit qu'il auoit vn grand auantage d'estre Africain en cette occasion, car enfin leur disoit-il, ie puis vous accompagner par tout, au lieu que si i'estois Romain ie n'oserois vous suiure auiourd'huy, parce que la grauité Romaine ne voudroit pas que i'allasse

dans le Camp ennemy, que les choſes ne fuſſent tout à fait pacifiées. Mais comme ie me fais des priuileges particuliers par tout où ie ſuis, ie vay hardiment trouuer Porſenna, comme ſi i'eſtois oſtage. Tout de bon, reprit Plotine, vous l'eſtes plus que vous ne croyez, car à parler ſincerement, toutes les fois que vous donnez voſtre cœur à quelque belle, c'eſt touſiours à condition qu'elle vous le rendra. Ha malicieuſe Plotine, s'eſcria-t'il, ſi vous eſtiez auſſi long-temps entre les mains de Porſenna, que mon cœur ſera entre les voſtres, vous ne rentreriez iamais dans Rome. Ie vous aſſure, luy dit-elle, que quoy que i'eſpere bien qu'on rendra bien toſt à Porſenna ce petit coin de terre qu'on a autrefois vſurpé ſur luy, & que par conſequent le Traité eſtant accomply, il nous renuoyera bien

toſt à Rome, ie ne voudrois pas iurer que voſtre cœur ne ſortiſt de mon pouuoir, deuans que ie ſorte de celuy de Porſenna. Mais quoy qu'il en ſoit, dit-elle, ce n'eſt pas preſentement dequoy il s'agit, & dites moy ſeulement ſi vous connoiſſez vn homme à cheual que ie voy qui vient icy, qui a ce me ſemble l'air fort eſtourdy, & qui eſt ſuiuy de cinq ou ſix autres qui ne paroiſſent guere plus ſages. Clelie & Valerie ayant tourné la teſte de ce coſté là, virent que c'eſtoit l'infame Sextus, qui pouſſé par ſon inclination, qui l'attiroit touſiours où il y auoit des femmes, venoit inſolemment de ſon quartier voir qui eſtoient celles que le ſort auoit choiſies. Car encore que Tarquin fuſt fort mécontent de Porſenna, il ne le témoignoit pas, & ne rompoit point tout à fait auec luy, eſ-

perant touſiours qu'il arriueroit quelque choſe qui romproit la paix. Dés que Clelie & Valerie eurent reconnu Sextus, elles firent vn grand cry, & deſtournerent les yeux. Telane qui eſtoit à la teſte des troupes, pendant que Lucilius donnoit les ordres par tout, les raſſura pourtant vn peu, iugeant bien que Sextus n'eſtoit pas en pouuoir de rien entreprendre contre elles. De ſorte qu'elles ſe remirent, & ſe contenterent de le ſalüer d'vn air fier, & froid, qui faiſoit aſſez connoiſtre que s'il n'euſt pas eſté fils de Roy, elles ne luy auroient pas rendu cette ciuilité. Cependant Sextus qui ne conſideroit iamais rien que ſon plaiſir, trouua Clelie ſi belle en ce moment là, que ſon ancienne paſſion ſe reueilla dans ſon cœur, pour cette belle perſonne. Il la regarda auec eſmotion, & s'appro-

chant de ſon chariot auec empreſſement, il adreſſa la parole à Amilcar, auec le meſme enioüement qu'il euſt pû faire du temps qu'il eſtoit dans Rome. Ie le confeſſe, Amilcar, luy dit-il, i'auois tort autrefois de ſouſtenir les beautez brunes, contre les beautez blondes, puis qu'il eſt certain que ie n'ay iamais rien veu, & que ie ne verray iamais rien de ſi beau que Clelie. Le diſcours de Sextus faiſant ſouuenir Clelie & Valerie de la pitoyable mort de Lucrece, parce que ç'auoit eſté pour ſoutenir la beauté de cette vertueuſe femme, qu'il auoit parlé contre les blondes, elles en rougirent de colere, & Clelie prenant la parole, non, non, Seigneur, luy dit-elle, ne vous donnez pas la peine de me loüer, & ſçachez qu'il n'y auroit pas vne voye plus ſeure pour m'obliger à me de-

plaire à moy meſme, que de me faire connoiſtre que ie vous plairois. C'eſt pourquoy ſi vous m'en croyez, eſloignez vous d'icy, auſſi bien, adiouſta-t'elle, ne croy-ie pas que ce ſoit vn fort grand plaiſir pour vous, de voir rendre le Ianicule aux Romains. Quand on vous voit, reprit Sextus, on ne ſonge guere à ſes malheurs. Mais, Seigneur, interrompit Amilcar, ie ne ſçay ſi ce n'eſt point vn nouueau malheur pour vous, que de voir Clelie en l'eſtat où ſont les choſes, c'eſt pourquoy ie penſe qu'il ſeroit bon que vous vouluſſiez bien la contenter. Allez, Seigneur, allez (interrompit Valerie, qui ne put ſe retenir) allez cacher vos crimes en quelque lieu ſi eſloigné de Rome, que vous n'y puiſſiez iamais rencontrer pas vne Amie de Lucrece. Mais en quelque lieu que vous puiſſiez

aller, ſouuenez vous qu'il n'y a point de moment, où cent mille perſonnes ne vous haïſſent. Ie me moquerois bien de leur haine, reprit-il ſans s'emporter, ſi i'eſtois aimé d'vne ſeule. Si vous voulez l'eſtre de quelqu'vn, repliqua Valerie, allez en quelque lieu où l'on ne vous connoiſſe pas, & où vous changiez toutes vos inclinations, car ſi vous ne le faites, vous ſerez chaſſé de par tout, comme vous l'eſtes de Rome, & ſouuenez vous que c'eſt la plus fidele Amie de Lucrece, qui vous predit auiourd'huy que vous ſerez toûjours auſſi malheureux que vous eſtes criminel. Comme il y a des plaiſirs par tout, reprit-il, ie conte l'exil pour rien. Les plaiſirs, reprit Plotine, ne ſont pas trop pour les exilez. Non pas pour les auares, & les ambitieux, repliqua-t'il, mais

il y en a par tout pour ceux qui les cherchent, & qui les preferent à toutes choſes. Pendant que Sextus parloit ainſi, Amilcar fit ſigne à Telane de l'inquietude que donnoit la preſence de ce Prince à ces belles filles; de ſorte que pour les en deliurer, il commanda qu'on fiſt auancer les chariots; car auſſi bien preciſement dans ce temps là, toutes les troupes du Ianicule eſtoiẽt arriuées. Ainſi Telane faiſant mettre les chariots au milieu d'elles, il fallut que Sextus s'en retournaſt à ſon quartier. Mais deuant que de s'eſloigner du chariot où eſtoit Clelie; ſçachez, luy dit-il auec vne audace ſans égale, que ie ne perds pas l'eſperance d'eſtre heureux, & qu'aprés auoir perdu Rome pour Lucrece, ie ſerois encore tout preſt de perdre cent Royaumes pour vous ſi ie les auois. Aprés cela Lucilius

ayant ioint Telane, tout marcha vers le quartier de Porſenna. Lors que ces belles filles y furent arriuées, Lucilius fut prendre l'ordre de ce Prince, pour les luy preſenter ; mais Porſenna ayant ſceu que Clelie eſtoit parmy elles, il ne les voulut pas voir, & enuoya chercher le Prince ſon fils, afin qu'il ne les puſt entretenir, donnant ordre qu'on les miſt dans des Tentes, qu'on les y ſeruiſt bien, & qu'on les gardaſt ſoigneuſement. Cependant Aronce qui auoit eſté auerty par Telane, que Clelie eſtoit parmy les oſtages, auoit fait agir la Princeſſe des Leontins, pour obliger Galerite de venir ce iour là au Camp ; & il auoit ſi bien fait prendre garde quand ces chariots arriueroient, qu'il ſe trouua iuſtement à l'endroit où ils firent alte, pendant que Lucilius alloit receuoir les ordres de

Porſenna. Il s'eſtoit paré ce iour là plus qu'à l'ordinaire, quoy qu'il fuſt en habillement de guerre. Son cheual eſtoit noir à crins blans, ſes plumes eſtoient blanches, iſabelles, noires & bleuës; il auoit vne écharpe des meſmes couleurs, ratachée ſur l'eſpaule auec vn muſle de Lion d'or, enrichy de grands diamans. La garde de ſon eſpée eſtoit de meſme, & Aronce enfin eſtoit de ſi bonne mine en cét eſtat là, qu'il attiroit les regards de tout le monde. Auſſi fut-il regardé tres-fauorablement de Clelie, qui fit bien voir que la veuë de la perſonne aimée embellit dans le premier inſtant qu'on la voit aprés vne abſence, car dés que Clelie apperceut Aronce ſes yeux en deuinrent plus brillans, ſon teint en parut plus incarnat, la ioye augmenta la grace de ſa bouche, & tous les charmes

de ſon viſage en deuinrent plus inéuitables. Aronce de ſon coſté ne put dans ce moment ſonger à toutes les ſuites que pouuoit auoir cette entreueuë, & s'abandonna de telle ſorte à la ioye que deſcendant de cheual, il fut droit à Clelie, qui deſcendit de ſon chariot auſſi bien que ſes compagnes, car elle eſtoit heureuſement en vn endroit où elle le pouuoit commodement, parce qu'il y auoit vn grand & bel arbre fort touffu à dix pas de ſon chariot. Eh! Madame, luy dit-il, aprés l'auoir ſalüée & celles qui la ſuiuoient, m'eſt-il permis d'auoir de la ioye de vous voir, en vn lieu où ie ne ſuis pas le maiſtre? Cependant en vain me deffendriez vous d'en auoir, car il m'eſt impoſſible de vous regarder ſans ſentir vn plaiſir que ie ne vous ſçaurois exprimer. Celuy que i'ay de

vous reuoir, Seigneur, repliqua Clelie, m'apprend assez qu'on ne dispose pas des premiers sentimens de son cœur, selon que l'estat de sa fortune le voudroit, car bien que ie sois tousiours fort malheureuse, ie suis rauie de vous pouuoir dire que ie suis tousiours la mesme, pourueu que vous ne soyez pas changé. Ha! Madame, ce que vous me dites n'est pas obligeant, s'escria Aronce, & vous ne m'estimez pas assez si vous ne vous en repentez point. Aprés cela Clelie dit à Aronce que Plotine estoit sa sœur, & qu'encore qu'Horace fust son frere, elle estoit tousiours son Amie; de sorte qu'il se fit vne conuersation fort tendre & fort pleine d'esprit entre ces aimables personnes. Comme ils en estoient là, Lucilius vint apporter les ordres de Porsenna; mais si precis,

que par amitié il conſeilla au Prince de ne s'y oppoſer pas, & de n'irriter point le Roy. Cét ordre affligea ſenſiblement Aronce, Clelie, ſes compagnes, & Amilcar qui s'en eſtoit approché ; mais il fallut pourtant obeïr ; ainſi Clelie, Valerie & Plotine, rentrerent dans leur chariot, aprés qu'Aronce accompagné d'Amilcar, eut dit à l'admirable perſonne qu'il aimoit, qu'elle ne craigniſt rien, & qu'il mourroit pluſtoſt que de luy manquer de fidelité. Aronce eſtant monté à cheual, & les chariots commençant de marcher pour conduire ces belles filles aux Tentes qui leur eſtoient deſtinées, elles virent paroiſtre vne troupe de Dames à cheual, qui eſtoit la plus galante du monde, & qui ſuiuoit vn magnifique chariot qui alloit fort lentement, dans lequel eſtoit la Reyne d'Etrurie,

n'ayant auprés d'elle que Melinthe & vne tres-belle & tres-aimable perſonne nommée Herſilie. Celle qui eſtoit à la teſte de ces Dames, eſtoit la Princeſſe des Leontins, ſon cheual eſtoit blanc auec vne eſtoille noire au frond, ſon habillement eſtoit d'vne eſtoffe volante argent & bleu, la forme en eſtoit agreable & auantageuſe, elle portoit pendu à vne belle eſcharpe, qui eſtoit ratachée auec vn nœud de diamans, vn petit arc d'ebene garny d'or, & vn carquois de meſme orné de pierreries. Ses cheueux friſez à boucles negligées, eſtoient nonchalamment eſpars ſur ſes épaules. Si bien qu'ayant ſur la teſte vn grand nombre de plumes, dont les couleurs eſtoient douces & bien aſſorties, & dont l'ordre irregulier, s'il eſt permis de parler ainſi, faiſoit vne agreable confuſion, on

pouuoit dire que iamais cette Princesse n'auoit paru plus belle qu'elle le parut ce iour là. Elle estoit suiuie d'Aurelise, de Terentia, d'Amiclée, & de plusieurs autres Dames bien faites, & galamment habillées. Dés qu'Aronce vit cette belle troupe, aprés auoir quitté Clelie, il fut au deuant de la Reyne d'Etrurie, & de la Princesse des Leontins, pour leur demander leur protection pour cette belle fille. Cependant les chariots de ces vingt belles Romaines, que le sort auoit choisies pour ostages, ayant pris à droit en tirant vers le Tibre, n'estoient pas si esloignez que Clelie ne pust discerner le magnifique habillement de la Princesse des Leontins, & qu'elle ne vist de quel air respectueux Aronce l'auoit abordée, car il estoit vray que dans l'enuie que ce Prince auoit qu'elle

protegeast

protegeaſt Clelie, il s'approcha d'elle auec vn reſpect extraordinaire. De ſorte que Clelie ayant le cœur rempli d'vne nouuelle tendreſſe pour Aronce, qu'elle venoit de voir; & touché de la douleur que l'ordre rigoureux de Porſenna, auoit mis dans ſon ame, eut l'eſprit ſi troublé, qu'elle ne put s'empeſcher de donner des marques de ſon inquietude. Elle changea de couleur pluſieurs fois, elle eut toûjours la teſte tournée du coſté qu'eſtoit la Princeſſe des Leontins, tant qu'elle la put voir; & elle ſoupira meſme fort triſtement. Mais ce qui acheua de l'inquieter, fut qu'en auançant la teſte, elle entendit vn de ceux qui l'eſcortoient, qui parlant à vn autre à demy haut, luy dit en montrant Aronce, voila noſtre Prince bien occupé auec ſa nouuelle Maiſtreſſe. Ces paroles fu-

rent à peine entenduës par Clelie, que malgré qu'elle en euſt, la ialouſie s'empara auſſi ſubitement de ſon cœur, que l'amour s'eſtoit emparé vne heure auparauant de celuy de Sextus. Mais pendant que ce trouble ſecret s'excitoit dans ſon ame, Plotine & Valerie raiſonnoient ſur cét ordre de Porſenna. Elles ne laiſſerent pourtant pas de s'apperceuoir du changement qui eſtoit arriué dans les beaux yeux de Clelie. Si bien que prenant la parole, d'où vient cette nouuelle triſteſſe, dit Valerie à cette belle perſonne, & quel ſentiment peut-il vous auoir paſſé dans l'eſprit? Car enfin bien que l'ordre de Porſenna ait quelque choſe de rude, apres tout nous ſommes deliurées d'vne ceremonie aſſez facheuſe, puis que nous ne ſerons point preſentées à ce Prince. De ſorte que ne croyant

pas qu'il oſe violer le droit des gens, ni nous maltraiter, ie ne voy pas bien la cauſe de cette exceſſiue melancholie qui paroiſt dans vos yeux. Pour moy, adiouſta Plotine, ie ſuis du ſentiment de Valerie, c'eſt pourquoy ſi vous m'en croyez ma chere ſœur, ne vous abandonnez point au chagrin. Quand on abandonne ſon cœur à la ialouſie, reprit-elle en rougiſſant, il n'eſt pas poſſible de ne l'abandonner point à la douleur. Mais comment pourriez vous eſtre deuenuë ialouſe en ſi peu de temps, repliqua Plotine? Clelie ſe voyant preſſée par ſes Amies, leur dit ce qu'elle auoit entendu, & ce qu'elle auoit remarqué. Mais ne ſçauez vous pas, dit Valerie, qu'Aronce laiſſe croire qu'il eſt amoureux de la Princeſſe des Leontins, afin que Porſenna ne luy parle point d'eſpouſer la fille du

Prince de Cere. Ie ſçay ce que vous dites, repliqua Clelie, mais ie ſçay que la Princeſſe des Leontins eſt infiniment charmante, que ie ſuis malheureuſe, & qu'il n'eſt pas impoſſible qu'Aronce croyant qu'il ne peut m'eſpouſer, n'ait laiſſé toucher ſon cœur à la beauté de cette Princeſſe; car pour moy ie ſens bien que ſi i'eſtois homme ie ne pourrois m'empeſcher de l'aimer. Ha! ma chere ſœur, s'eſcria Plotine, vous ne croyez que vous aimeriez cette Princeſſe ſi vous eſtiez homme, que parce que preſentement vous auez vne grande diſpoſition à ne l'aimer pas. Cela veut dire en vn mot, que la ialouſie qui veut vous la faire haïr, vous la fait paroiſtre encore plus aimable qu'elle n'eſt, quoy qu'elle le ſoit beaucoup. Mais enfin vous eſtes iniuſte, car aprés tout ce qu'Aronce a fait

pour vous, vous le ſoupçonnez trop legerement. Non, non, reprit Valerie, ne blaſmez pas tant Clelie, car quand on aime ardemment, & que l'on eſt malheureuſe, il eſt bien aiſé que la ialouſie naiſſe ſans ſujet, & il n'y a aſſurement que ceux qui ne ſçauent point aimer, qui ne ſont pas ialoux legerement. Ces belles filles dirent encore pluſieurs choſes de cette nature, iuſques à ce qu'elles furent arriuées aux Tentes qui leur eſtoient preparées, où on les receut auec magnificence, & auec reſpect. En effet Lucilius & Telane firent ſeruir ces vingt belles filles qui eſtoient données pour oſtages, auec tous les ſoins imaginables, & n'oublierent rien de tout ce qui leur pouuoit témoigner qu'ils eſtoient les plus honneſtes gens du monde. Mais en meſme temps n'oſant pas deſobeïr

à Porſenna, ils les firent garder ſoigneuſement. Cependant ce Prince s'imaginant qu'il y auoit eu de la fourbe au choix des oſtages, & qu'on auoit exprés enuoyé Clelie dans ſon Camp, dans l'eſperance de le flechir, & d'augmenter par ſa preſence l'amour qu'Aronce auoit pour elle, en auoit l'eſprit fort irrité, & contre les Romains, & contre Aronce, qu'il ſoupçonna d'auoir eu part à la choſe. Neantmoins le voyant arriuer auec la Princeſſe des Leontins, il ne ſceut plus qu'en penſer. Comme Galerite & cette Princeſſe auoient l'eſprit diſpoſé à ſeruir Aronce, dés qu'elles furent auprés de Porſenna, elles luy parlerent de la ioye qu'elles auoient de voir la paix ſi auancée, & luy demanderent pourquoy il n'auoit pas veu les oſtages. C'eſt parce, reprit-il, qu'on a enuoyé par-

my elles la perſonne du monde qui me hait ſans doute le plus. Cependant, adiouſta-t'il en regardant Aronce, ie vous deffens abſolument de la voir, ni d'auoir nul commerce auec elle. Seigneur, reprit ce Prince affligé, l'ordre que vous auez donné pour faire garder ces belles Romaines, eſt ſi precis, que ie n'auray nul merite de vous obeïr, mais s'il m'eſt permis de répondre quelque choſe qui ſoit oppoſé à vos ſentimens, ie vous ſupliray de conſiderer qu'il n'y a rien qui doiue eſtre plus ſacré que des oſtages. I'en tombe d'accord, reprit Porſenna, & c'eſt pour cela que ie veux qu'on les garde ſi ſoigneuſement. Aronce iugeant alors que Galerite, & la Princeſſe des Leontins luy rendroient plus d'office s'il n'y eſtoit pas, que s'il eſtoit preſent, ſe retira & leur laiſſa en effet

la liberté de le proteger en protegeant Clelie. Elles n'oserent pourtant parler à Porsenna de cette belle fille en particulier, mais seulement de toutes ses compagnes & d'elle en general. D'abord le Roy d'Etrurie vouloit que personne ne les vist, mais ces Princesses luy representerent si fortement que cela feroit vn mauuais bruit dans Rome, & qu'on les croyroit prisonnieres, qu'il ceda à leur auis, se contentant seulement d'oster au Prince son fils la liberté de les voir; ainsi il leur dõna à elles mesme la permission de les visiter. Cependant le Prince Titus qui aimoit tousiours passionnement Colatine, fut du quartier de Tarquin à celuy de Porsenna, pour tascher d'auoir la liberté de la voir; Sextus qui estoit redeuenu esperdument amoureux de Clelie, y fut aussi auec le mesme dessein;

& la fiere Tullie qui auoit touſiours dans l'eſprit le deſſein de nuire à quelqu'vn, & de faire ſeruir toutes choſes ou à ſa vangeance, ou à ſon ambition, cherchoit dans ſon eſprit ſi fertile en inuentions de mechanceté, ce qu'elle pourroit faire pour empeſcher l'execution de la paix, ou pour tourmenter du moins Clelie. Tarquin en ſon particulier au milieu de ſes malheurs, penſoit encore à Clelie, & aprit auec quelque conſolation, qu'Aronce n'auoit pas la liberté de la viſiter. Le lendemain que ces belles Romaines furent au Camp de Porſenna, la Reyne d'Etrurie & la Princeſſe des Leontins les furent voir, mais comme en y allant elles rencontrerent Sextus, elles ne purent l'empeſcher de les y accompagner, quoy qu'elles luy diſſent tout ce qu'elles purent pour cela. Pour le Prince Ti-

tus, il eſtoit ſi aimé dans tous les deux partis, qu'elles ſouffrirent ſans peine qu'il fuſt de cette viſite, & comme la curioſité eſtoit grande de voir ces vingt belles Romaines, ces Princeſſes furent accompagnées de la genereuſe Melinthe, de l'aimable Herſilie, d'Amiclée, d'Aureliſe, de Terentia, & de beaucoup d'hommes de qualité. Comme ces belles Romaines auoient eſté auerties par Lucilius & par Telane, de la viſite qu'elles deuoient receuoir, elles s'eſtoient parées ce iour là, & Clelie par vn ſentiment ialoux, & pour plaire à la Reyne d'Etrurie, n'auoit rien oublié de tout ce qui la pouuoit faire paroiſtre aimable. Ainſi la ſeule Hermilie auoit vne negligence qui teſmoignoit bien qu'elle n'auoit pas ſongé à plaire. Mais comme elle eſtoit belle, ieune, & propre, elle ne laiſſoit pas

d'eſtre fort bien. Auſſi peut-on dire qu'on n'a iamais rien veu de plus beau que de voir ces vingt belles filles, aller receuoir à l'entrée de leurs Tentes la Reyne d'Etrurie. Car le ſort les auoit ſi heureuſement choiſies, qu'il n'y en auoit pas vne qui ne fuſt du moins tres-agreable. Valerie, Clelie, & Plotine, eſtant à la teſte de cette belle troupe, la premiere comme eſtant fille du premier Conſul, parla au nom de toutes ſes compagnes lors qu'elle ſalüa Galerite. Si mes compagnes & moy auions eu la liberté de faire noſtre deuoir, Madame, luy dit-elle de fort bonne grace, nous aurions eu l'honneur d'aller ſalüer voſtre Majeſté, dés que nous la viſmes arriuer au Camp; mais, Madame, comme nous ne diſpoſons pas de nous, vous eſtes ſans doute aſſez equitable pour ne nous accu-

ſer pas de manquer au reſpect que nous vous deuons. La Reyne d'Etrurie receut fort ciuilement ce que luy dit Valerie, & y répondit de meſme; mais ce fut pourtant preſque ſans y penſer, car la Princeſſe des Leontins luy ayant d'abord fait remarquer Clelie, elle la regarda auec tant d'admiration, qu'elle ne put s'empeſcher de donner des marques auantageuſes de ce qu'elle en pẽſoit. En effet dés qu'elle eut acheué de répondre à Valerie, elle ſe tourna vers la Princeſſe des Leontins, & prenant la parole, on fait tort à la beauté de Clelie, luy dit-elle, car aſſurement elle ſurpaſſe toutes les loüanges qu'on luy donne, & ie ne croy pas qu'on la puiſſe iamais aſſez loüer. A peine Galerite eut-elle dit cela, que tous ceux qui l'accompagnoient voyant qu'il leur eſtoit permis de dire ce qu'ils pen-

ſoient ; loüerent ſi hautement Clelie, qu'elle en rougit, ſi bien que la modeſtie l'embelliſſant encore, elle confirma tout le bien qu'on diſoit d'elle. En ſuite Galerite voulant luy parler, aprés auoir loüé toutes ces belles filles en general, la ſepara des autres, & l'entretint quelque temps, pendant que la Princeſſe des Leontins, Melinthe, Herſilie, & les autres Dames parloient à Valerie, à Plotine, & à ſes compagnes. Pour le Prince Titus il entretenoit Colatine, qu'il n'auoit point veuë depuis qu'il eſtoit ſorty de Rome, & pour Sextus il ne parloit à perſonne, & regardoit Clelie auec tant d'attention, qu'il eſtoit aiſé de voir qu'il n'auoit pas plus aimé la mal-heureuſe Lucrece, qu'il aimoit alors cette belle fille. Amilcar qui auoit ſuiui la Reyne d'Etrurie, ſe meſloit à la conuerſa-

tion de la Princeſſe des Leontins, & de Plotine; Telane faiſoit la meſme choſe; Aureliſe & Terentia admiroient ces belles Romaines, & Valerie & ſes compagnes leur rendant loüanges pour loüanges, cette premiere conuerſation ſe paſſa en ciuilitez reciproques. Cependant Clelie parla ſi à propos à Galerite, qu'elle fut auſſi charmée de ſon eſprit que de ſa beauté; elle ne voulut pourtant pas luy parler d'Aronce, mais elle l'aſſura en general qu'elle la protegeroit en toutes choſes, & qu'elle auroit touſiours ſujet de ſe loüer d'elle. Aprés quoy ſe tournant vers les autres Romaines, la Princeſſe des Leontins s'approcha de Clelie, auec l'intention de l'aſſurer qu'elle la ſeruiroit de tout ſon cœur, & de luy rendre conte des ſentimens qu'Aronce auoit pour elle. Mais dans ce moment là Sex-

tus s'eſtant approché d'elle, il luy fut impoſſible d'executer ſon deſſein; ioint que Clelie luy parut ſi froide, que cela l'embarraſſa aſſez. Elle penſa pourtant vn moment aprés, que la preſence de Sextus cauſoit ſa froideur, de ſorte qu'eſperant bien la voir ſouuent, elle ne s'empreſſa pas dauantage à l'entretenir en particulier. Au contraire croyant qu'elle luy feroit plaiſir d'éloigner Sextus, elle feignit d'auoir quelque choſe à dire à ce Prince, & ſe mit en effet à luy parler bas, & vn moment aprés la Reyne d'Etrurie s'eſtant retirée, elle ne put faire autre choſe que dire à Clelie qu'elle la reuerroit bien toſt. Mais quoy qu'elle diſt cela d'vn air fort obligeant, la ſecrete ialouſie que cette belle fille auoit dans l'ame, fit qu'elle luy répondit auec quelque froideur, mais pourtant auec af-

ſez de ciuilité. Cependant la Reyne d'Etrurie en s'en retournant ne parla que de la beauté de Clelie, & des charmes de ſon eſprit. Sextus en paroiſſoit ſi tranſporté, qu'il ne pouuoit s'empeſcher de dire des choſes qui faiſoient voir qu'il en eſtoit fort amoureux, & tous ceux qui auoient accompagné Galerite en eſtoient ſi ſatisfaits, que tout le monde la loüoit auec empreſſement. On loüa auſſi fort ſes compagnes, & quoy que les belles n'aiment pas trop à loüer celles qui portent cette auantageuſe qualité, Aureliſe, Terentia, & toutes les autres, auoüerent qu'on ne pouuoit rien voir de ſi beau que Clelie, & qu'aprés elle, Valerie, Plotine, Hermilie, & Colatine, eſtoient les plus charmantes perſonnes du monde. Lors que Galerite arriua à ſa Tente, elle aprit que la cruelle Tullie

eſtoit

eſtoit en conference particuliere auec Porſenna, & elle l'aprit par Aronce qui en auoit de l'inquietude. Elle en eut auſſi bien que luy, car elle connoiſſoit aſſez de combien d'artifices dangereux cette perſonne eſtoit capable. Mais pour le conſoler elle luy parla ſi auantageuſement de Clelie, qu'il en fut en effet en quelque ſorte conſolé. Vous auez raiſon Aronce, luy dit Galerite, de preferer Clelie à tout le reſte du monde, car ayant de la naiſſance, de la vertu, de l'eſprit, la plus grande beauté qui fut iamais, & de l'inclination pour vous, ie ne trouue rien à deſirer pour voſtre bonheur, que le conſentement de Porſenna. Ha! Madame, s'eſcria Aronce, que ce conſentement eſt difficile à obtenir! Ie l'aduouë, reprit Galerite, mais ie ſuis pourtant perſuadée que ſi le Roy voyoit

Clelie, il ſeroit plus aiſé de le flechir, & c'eſt pour eſſayer de l'y faire reſoudre, que i'ay deſſein de demeurer durant quelques iours au Camp. Aronce remercia Galerite du deſſein qu'elle auoit, & pria en ſuite la Princeſſe des Leontins de luy aider à taſcher de faire en ſorte que Porſenna viſt Clelie Au ſortir de chez la Reyne, il vit ce Prince qui luy parut aſſez reſueur, il aprit par quelques Officiers du Roy qui luy eſtoient fideles, que lors que Tullie l'auoit quitté, Porſenna luy auoit dit que pourueu qu'elle luy tinſt ſa parole, il luy tiendroit la ſienne, & que cette Princeſſe s'en eſtoit allée auec vn viſage aſſez content. Cependant le malheureux Aronce ne pouuant voir Clelie, luy eſcriuit de la maniere du monde la plus paſſionnée, & obligea Titus, Telane, & Amil-

car, de luy dire tous les iours cent choſes de ſa part. En ce meſme temps, la liberté d'aller de Rome au Camp, eſtant eſtablie, excepté pour les Romains qui auoient ſuiuy Tarquin, la Princeſſe des Leontins fut voir le Prince ſon frere, qui eſtoit vn peu mieux, & Herminius, Horace, Octaue, Emile, Zenocrate, Anacreon, & beaucoup d'autres, ſe firent preſenter à Porſenna, afin d'auoir la liberté de viſiter ces vingt belles filles, qui auoient eſté données en oſtages. De ſorte que la conuerſation fut alors tres agreable, & chez la Reyne d'Etrurie, & chez la Princeſſe des Leontins, & dans les Tentes où eſtoient ces belles Romaines. Pour Mutius, il auoit l'eſprit ſi irrité de la derniere conuerſation qu'il auoit euë auec Valerie, qu'il n'y voulut pas aller, & on le voyoit meſme

fuyr le monde, eſtre inquiet & reſueur, quoy que la gloire qu'il auoit aquiſe, deuſt luy donner beaucoup de ſatisfaction. En ce temps là, le Prince de Meſſene ſe vit reduit à l'extremité, mais en mourant il fit aduertir Themiſte qu'il pouuoit aller receuoir la recompenſe de ſa fidelité, & que quelques iours auparauant il auoit arreſté vn homme qui auoit ordre de luy porter vne lettre du Prince de Syracuſe, & vne de la Princeſſe Lindamire, qui luy apprenoient qu'il pouuoit s'en retourner. Et en effet Themiſte apprenant cette agreable nouuelle, & voyant la guerre finie, ſe diſpoſa à partir dés qu'il ſeroit guery de la bleſſure qu'il auoit receuë au bras. La mort du Prince de Meſſene, & le bonheur de ſon Riual, ſeruant alors à la conuerſation de tout le monde, il arriua que Clelie & Plo-

tine voyant Zenocrate assez chagrin, la derniere luy demanda s'il prenoit quelque interest particulier à cette auanture. Helas ! Madame, luy dit-il en soupirant, ie n'en prens qu'à mes propres malheurs, dont la felicité & les infortunes d'autruy, me remettent esgalement le souuenir dans l'esprit. Il faut pourtant, reprit Clelie, qu'il vous soit arriué quelque chose de facheux depuis peu, car le simple souuenir de malheurs esloignez, ne donne pas la melancholie que ie voy dans vos yeux. Quand on en apprehende encore de plus grands à l'aduenir, repliqua Zenocrate, il est aisé de paroistre triste. En suite de cela Valerie ayant interrompu cette conuersation pour dire quelque chose en particulier à Clelie, Plotine la continua, & pressa tant Zenocrate de luy dire ce qu'il auoit,

qu'il luy aduoüa qu'il estoit effroyablement ialoux, sans luy aduoüer pourtant qui estoit la personne qu'il aimoit. En suite de quoy Plotine dit à Clelie ce que Zenocrate luy auoit aduoüé. Vne heure aprés la Princesse des Leontins estant arriuée, Clelie entendit qu'Amiclée dit en passant à Zenocrate, vous auez tort, & plus de tort que vous ne pouuez vous l'imaginer. Elle remarqua mesme que la Princesse des Leontins rougit en regardant Zenocrate, & que la melancholie de Zenocrate augmenta, en voyant la Princesse des Leontins. Si bien que rapportant toutes ces choses, elle deuina que Zenocrate aimoit cette Princesse, & qu'Aronce luy donnoit de la ialousie. Cette pensée augmenta de telle sorte celle qu'elle auoit desia, qu'elle fut contrainte de feindre de se trouuer vn

peu mal, de peur qu'on ne remarquaſt le changement de ſon humeur. Cependant elle eut vne ſi grande curioſité de ſçauoir au vray les auantures de la Princeſſe des Leontins, qu'elle pria Plotine & Valerie, de l'engager à les leur dire; & en effet ces deux belles filles agirent auec tant d'adreſſe, aprés que Zenocrate s'en fut allé, qu'elles la porterent à ce que Clelie deſiroit. Ce que vous ſouhaitez de moy, leur dit cette charmante Princeſſe, eſt plus difficile à vous accorder que vous ne penſez, mais le moyen de refuſer vne choſe poſſible à trois perſonnes auſſi aimables que vous; & puis à n'en mentir pas, ie preuoy bien qu'en peu de iours on ſçaura ce que i'ay ſi ſoigneuſement caché. Cependant, adiouſta-t'elle, il faut que ce ſoit Amiclée qui vous ra-

conte ce que vous voulez ſçauoir, car ie vous aduoüe que ie n'aurois pas la force de vous dire beaucoup de choſes dont le ſimple ſouuenir me fait rougir, quoy qu'elles ne ſoient pas criminelles. Clelie, Valerie, & Plotine ayant conſenty à ce qu'elle vouloit, elle s'en alla, & laiſſa Amiclée auec ces trois belles filles, qui eſtant alors ſeules dans leur Tente, la coniurerent de vouloir leur apprendre bien au long, tout ce qui regardoit la Princeſſe des Leontins, & en effet, ſuiuant l'ordre qu'elle en auoit receu, elle commença de parler de cette ſorte.

HISTOIRE
DE LA PRINCESSE LYSIMENE.

SI vous ne connoiſſiez pas la Princeſſe des Leontins, ie commencerois ſans doute ſon hiſtoire par ſon eloge, afin de vous intereſſer dans ſes malheurs, mais comme vous n'ignorez pas qu'elle eſt tres-belle, & tres-aimable, qu'elle a infiniment de l'eſprit & du merite, & que ſa vertu ſurpaſſe encore tous ſes charmes, il ne me reſte qu'à vous apprendre ſes malheurs, afin de luy attirer voſtre compaſ-

sion; & qu'à vous conter ses auantures, pour vous la faire dauantage admirer. Ie ne m'amuseray pas mesme trop à vous descrire quelle estoit la Cour de Leonte quand nous y estions, & ie vous diray seulement en passant, qu'il n'y en auoit point de plus agreable en toute la Sicile, quoy que comme vous le sçauez il y en ait vn grand nombre, & que ce soit auiourd'huy vn des lieux du monde où il y a le plus de politesse. Comme le pays est beau & tres-fertile, que l'air y est agreable, & que la liberté y est assez grande, on y mene assurement vne vie assez douce. Mais il faut auoüer que durant les premieres années de la vie de la Princesse Lysimene, la Cour de Leonte estoit encore plus agreable qu'elle ne le peut estre auiourd'huy. Car enfin lors que les principales personnes d'vne

Cour ont l'esprit bien fait, leur exemple rend tous ceux qui sont au dessous d'eux plus polis & plus honnestes gens. Le feu Prince de Leonte estoit assurement vn Prince fort accomply; & la Princesse de Leonte sa femme, auoit toutes les qualitez qui peuuent faire admirer vne personne de sa qualité. Aussi peut-on assurer que la Princesse Lysimene luy ressemble autant, qu'Artemidore ressemble au feu Prince de Leonte son Pere. Celuy qui regne auiourd'huy a sans doute quelques qualitez qu'on doit loüer, car il a de l'esprit, & du cœur, mais il est naturellement deffiant, ialoux auec excez de son authorité quand il ne le faut pas estre, & a mesme quelque inclination à estre cruel. Mais pour en reuenir à la Princesse Lysimene, vous sçaurez que dés son enfance, elle fut tres-aimable,

& qu'à douze ans elle fut le plus grand ornement de la Cour. On croyoit alors qu'elle n'auoit qu'vn frere, car il faut que vous ſçachiez qu'Artemidore à l'âge de dix ans, auoit eſté pris par des Pirates, comme le Prince de Leonte l'enuoyoit en Grece, ſous la conduite d'vn ſage Gouuerneur appellé Cleanthe, pour y eſtre eſleué iuſques à l'âge de dix-huit ans; & que depuis cela on n'en auoit point entendu parler. De ſorte que lors que le Prince ſon pere mourut, Lyſimene demeura ſous l'authorité du Prince de Leonte ſon frere, qui regne auiourd'huy. Il eſt vray que la Princeſſe ſa mere viuant encore, elle ne fut pas ſans conſolation, ioint que n'ayant alors que ſeize ans, la douleur s'effaça plus facilement de ſon eſprit, & elle ſe trouua capable de toute la ioye que peut trou-

uer dans vne aimable Cour, vne perſonne qui y tient le premier rang en toutes choſes, & qui ſe voit autant au deſſus de tout ce qui l'enuironne par ſa beauté, & par ſon eſprit, que par ſa condition. La Princeſſe Lyſimene a meſme toûjours eu l'auantage de n'auoir pas vn des deffauts qui ſont aſſez ordinaires à celles de ſa qualité, car elle n'a iamais eu de cét orgueil inſupportable, qui perſuade à celles qui en ſont capables, qu'elles font trop d'honneur à ceux qui les ſeruent, de s'apperceuoir ſeulement du reſpect qu'on leur porte; qui meprisent ceux qui ne ſont pas d'vn rang fort conſiderable; qui s'offencent facilement; qui ne s'obligent de quoy que ce ſoit; qui veulent eſtre aimées ſans aimer; qui ſe moquent de la reconnoiſſance; qui veulent qu'on leur cede tout; qui

ne connoiſſent pas la liberalité; & qui n'ont pas ſeulement l'art de bien choiſir leurs plaiſirs. Au contraire ie puis vous aſſurer qu'elle a toujours fort bien ſceu diſcerner la verité de toutes choſes; qu'elle a bien mieux aimé ceux qui aimoient ſa perſonne, que ceux qui reſpectoient ſa condition, & qu'elle a autant ſongé à ſe rendre aimable, que ſi ſa naiſſance & ſa beauté ne luy euſſent donné nul auantage. Mais à dire la verité les ſoins qu'elle en a eus ont admirablement reuſſi. I'auois ſans doute quelques années plus que la Princeſſe, mais comme elle a eu l'eſprit ſage de fort bonne heure, elle aimoit beaucoup mieux parler à celles qui eſtoient vn peu plus âgées qu'elle, qu'à celles qui eſtoient plus ieunes; ſi bien que ma mere eſtant fort aimée de la feu Princeſſe de

Leonte, i'allois tres-ſouuent au Palais, où i'eus le bonheur d'eſtre choiſie entre cent filles plus aimables que moy, pour eſtre fauorite de la Princeſſe. En ce temps là, vn parent fort proche du Prince de Syracuſe, qui demeuroit à Leonte, deuint fort amoureux de Lyſimene; il ſe nomme Meleonte, & a aſſurement du cœur, de l'eſprit, & de la magnificence, mais il eſt naturellement deffiant, & quoy qu'il ſoit tres-braue, il eſt ſi peu maiſtre de luy, quand il eſt en colere, qu'il peut alors eſtre capable de beaucoup de choſes, qu'il voudroit n'auoir pas faites quand ſa colere eſt paſſée. Meleonte eſt meſme tres-bien fait, & a ie ne ſçay quelle noble audace dans l'air du viſage, qui conuient eſgalement à ſa condition & à ſon humeur. Comme il eſtoit ordinairement de tous les

plaiſirs du Prince, il auoit la liberté de voir la Princeſſe Lyſimene tres-ſouuent; de ſorte qu'il ne faut pas s'eſtonner ſi voyant tous les iours vne tres-aimable perſonne, il ne put s'empeſcher de l'aimer. Ioint qu'à n'en mentir pas, c'eſtoit tellement la mode d'aimer Lyſimene, qu'on diſoit à la Cour qu'elle n'auoit meſme pas vn eſclaue qui ne fuſt amoureux d'elle. En effet on deſcouurit qu'il y eut vn Peintre qui en faiſant ſa peinture, deuint ſon Amant; & qu'vn des Iardiniers du Palais à qui elle auoit parlé aſſez ſouuent, parce qu'elle aime fort les fleurs, perdit la raiſon par l'excez de l'amour qu'il eut pour elle. Auſſi fut-ce pour cela qu'on l'appella comme on l'appelle encore auiourd'huy, car quelqu'vn dit vn iour en riant pour la diſtinguer de la Princeſſe ſa mere, qu'on appelloit

loit la Princeſſe de Leonte, qu'il falloit la nommer la Princeſſe des Leontins, puis qu'il eſtoit vray qu'elle regnoit dans le cœur de tous les ſujets du Prince ſon frere. De ſorte qu'inſenſiblement on s'accouſtuma à la nommer ainſi. Cette amour vniuerſelle la fit pourtant haïr & enuier de pluſieurs belles. Clidamire que vous connoiſſez, en eut aſſurement vn peu d'enuie; mais entre les autres il y eut vne femme de qualité, qui croyoit eſtre plus belle que Lyſimene, qui vint à luy vouloir autant de mal, que ſi cette Princeſſe euſt deſtruit toute ſa fortune, quoy qu'elle n'euſt fait autre choſe que d'eſtre auſſi aimable que vous la voyez. Cette femme qui s'appelle Amerinthe, eſt aſſurement tres-belle, & d'vn caractere d'eſprit fort particulier, comme vous le ſçaurez dans la ſui-

te de mon discours. Si bien que Meleonte l'ayant seruie quelque temps, & l'ayant en suite quittée pour seruir Lysimene, elle vint, comme ie l'ay desia dit, à haïr cette Princesse, quoy qu'elle le dissimulast autant qu'elle le pouuoit. Cependant Meleonte n'oublioit rien de tout ce qu'il croyoit pouuoir seruir à faire connoistre sa passion à Lysimene, qui n'auoit nulle inclination pour luy. Mais comme le Prince son frere ne desaprouuoit pas cette affection, elle n'osoit le maltraiter; son inclination mesme l'esloignoit si fort de toute galanterie, qu'elle parloit tousiours contre l'amour à l'auantage de l'amitié; soustenant en toutes rencontres, qu'il n'y auoit rien de plus agreable que d'auoir des Amis, & rien plus incommode que d'auoir des Amants, soit qu'on les aimast,

ou qu'on ne les aimaſt pas. Et en effet elle eſtoit fort ſeuere aux premiers, & fort douce aux ſeconds. Zenocrate en ce temps là eſtoit à Leonte, où aprés auoir eſté fort amoureux d'vne tres-aimable femme qui ſe nomme Andromire, ſon amour eſtoit deuenuë amitié. Encore eſtoit-ce vne de ces amitiez ſans chaleur, qui ne diuertiſſent guere; de ſorte qu'il diſoit quelquefois en riant, qu'il y auoit bien plus de plaiſir d'auoir vne Amie, qui euſt touſiours eſté amie, que d'en auoir vne qu'on auroit regardée comme ſa Maiſtreſſe, & dont on n'eſtoit plus qu'Amy. Comme Andromire eſtoit vn peu ma parente, ie faiſois aſſez ſouuent la guerre à Zenocrate de ſon changement, & cela fourniſſoit aſſez à la conuerſation. Si vous ne le connoiſſiez pas, ie vous parlerois de ſa

bonne mine, de ſon eſprit, & de toutes les bonnes qualitez qu'il a, mais ce ſera aſſez que ie vous die qu'il eſt d'vne naiſſance fort noble, qu'il eſt Grec d'origine, quoy qu'il ſoit né à vne Ville qui s'appelle Herbeſe, qui eſtoit à ſon pere, & qui n'eſt pas fort loin de Leonte; & i'adiouſteray encore qu'il eſtoit alors fort conſideré dans cette Cour. Comme ce qui luy eſtoit arriué auec Andromire, eſtoit ſans doute aſſez particulier, tout le monde en parloit, & Lyſimene en tirant auantage pour les ſentimens qu'elle auoit, diſoit qu'il eſtoit aiſé de voir qu'il en falloit reuenir à l'amitié. Pour moy, luy diſois-je vn iour en preſence de Meleonte, & de Zenocrate, ie ne conçoy point comment on peut eſtre capable d'auoir de l'amitié pour vne perſonne pour qui on a eu de l'amour; car

enfin ſi i'en auois eu pour vn homme, ie ſens bien que ie ne pourrois ceſſer d'en auoir ſans le hair, ou du moins ſans auoir pour luy vne indifference qui ne pourroit iamais deuenir amitié. Ie ſuis du ſentiment d'Amiclée, dit Meleonte, & ie ne conçoy point que ie puiſſe iamais eſtre l'Amy de ma Maiſtreſſe. Pour moy, dit Lyſimene, l'amitié eſt ſi fort à mon vſage, que ie la croy bonne en tout temps. Mais comment eſt-il poſſible, reprit Meleonte, que de l'amour puiſſe deuenir amitié? Que deuiennent les deſirs, les impatiences, les chagrins, les craintes, les tranſports, les petits & les grands plaiſirs, les ſoupçons, l'eſperance, la ialouſie, & toutes les autres choſes qui ſont inſeparables de l'amour? En verité, dit Zenocrate, ie ne puis vous dire ce que tout cela eſt de-

uenu, mais ie ſçay bien que preſentement ie ſuis auec la plus grande tranquilité du monde auprés d'Andromire, & qu'elle ne me peut plus donner ni grande douleur, ni grand plaiſir. Ie la voy ſans deſirs & ſans eſperance, ie la ſeruirois ſi ie le pouuois, ie l'eſtime, ie l'aime, & ie la voy encore aſſez ſouuent; mais pour l'ordinaire noſtre conuerſation eſt aſſez tiede, & noſtre amitié enfin n'a rien qui nous donne ni grande inquietude, ni grande ſatisfaction. Mais auez vous bien aimé cette perſonne, reprit Meleonte? Plus que vous ne pouuez vous l'imaginer, repliqua Zenocrate. Toûjours ſçay-ie bien, repris-ie, qu'il a fait des vers fort galands, & fort amoureux pour elle, & en mon particulier ie l'ay veu inquiet, ie l'ay veu ialoux, & fort empreſſé auprés d'elle. Mais ce que i'admire

le plus, dit Lyſimene, c'eſt qu'Andromire ſe ſoit trouuée capable de reuenir à l'amitié auſſi bien que luy. Ha! Madame, dit Meleonte, qu'il faut que Zenocrate aime foiblement lors qu'il eſt amoureux, puis qu'il peut deuenir Amy aprés auoir eſté Amant, du moins ſuis ie fort aſſuré, luy dit-il en abaiſſant la voix, que ie ſens bien que ie n'auray iamais d'amitié pour l'admirable Lyſimene. Ce que vous me dites eſt ſi deſobligeant, reprit la Princeſſe, que vous meriteriez que ie vous reſpondiſſe fort aigrement. Ce que ie vous dis eſt ſi vray, & ſi paſſionné, Madame, repliqua-t'il, que ie ne puis croire que vous puiſſiez eſtre aſſez iniuſte pour m'en haïr. Aprés cela eſtant arriué des Dames, la conuerſation changea. Cependant depuis ce iour là, Meleonte deuint plus hardy à parler

de ſon amour à Lyſimene, quoy qu'elle le luy deffendiſt touſiours; & Zenocrate deuint ſon Amy ſi particulier, qu'il n'y auoit pas vn homme à la Cour qui fuſt ſi bien dans ſon eſprit, ni qui euſt autant de liberté de la voir. Car Zenocrate s'aquit en ce temps là vne ſi grande reputation d'eſtre inconſtant, que n'apprehendant pas qu'il deuinſt ſon Amant, elle fut bien aiſe qu'il fuſt ſon Amy. Nous luy faiſions alors aſſez ſouuent la guerre qu'il n'auoit que des commencemens d'amour, & il entendoit ſi bien raillerie là deſſus, que cela rendoit la conuerſation plus agreable. Meleonte vint auſſi à l'aimer autant qu'il pouuoit, car à parler veritablement, il eſt plus capable d'amour que d'amitié. Mais enfin ils eſtoient ſouuent enſemble, & paroiſſoient auoir vne confidence aſ-

ſez grande, quoy que dans la verité ils ne ſe diſſent rien d'important, car Zenocrate n'aime pas à dire ſes ſecrets, & Meleonte eſt ſi deffiant, qu'il n'auoit garde de ſe confier à luy, ptincipalement pour ce qui regardoit Lyſimene. Il eſt vray qu'il n'auoit pas grands ſecrets à dire de ce coſté là, car quoy qu'il euſt pour la Princeſſe la plus violente amour qui fut iamais, elle y reſpondoit ſi peu, qu'elle ne luy donnoit nulle matiere de confidence. Il ne ſe rebutoit pourtant point, car encore que la Princeſſe de Leonte n'approuuaſt pas trop, qu'il pretendiſt à la Princeſſe ſa fille, le Prince ſon fils appuyoit ſi hautement ſes pretentions, qu'il ne pouuoit pas perdre l'eſperance. Cependant ce n'eſtoit que feſtes continuelles, dont Zenocrate, comme Amy de Lyſimene, eſtoit touſiours.

Cette qualité luy estoit sans doute tres-auantageuse, & luy donnoit mille occasions de l'entretenir, qu'il n'eust pas euës, s'il n'eust pas esté reconnu pour tel, & si l'inconstance dont on luy faisoit la guerre, ne l'eust pas empesché de pouuoir estre apprehendé par Lysimene, comme vn homme qui eust eu de l'amour pour elle. De sorte qu'insensiblement elle vint à auoir vne amitié fort tendre pour Zenocrate. Pour luy il l'aimoit sans doute autant qu'il pouuoit aimer, & il luy disoit souuent qu'il l'aimoit plus que quatre de ses Maistresses. Ainsi Lysimene trouuant beaucoup de douceur en l'amitié d'vn si agreable Amy, & si i'ose dire en la mienne, se confirmoit tousiours dauantage dans l'opinion qu'elle auoit alors, que l'amour estoit moins douce que l'amitié. Cependant Ze-

nocrate comme ſon Amy eſtoit bien mieux traité, que ne l'eſtoit Meleonte comme ſon Amant. Andromire ſe trouuoit quelquefois dans leurs conuerſations, & meſme vn iour la Princeſſe luy demanda ſi Zenocrate eſtoit plus agreable Amy, qu'agreable Amant. En verité, Madame, reprit Andromire en ſouriant, ie ne puis bien decider ce que vous me demandez, & tout ce que ie vous puis dire, eſt que quand noſtre affection eſtoit vn peu plus tendre que l'amitié, nous auions plus de peine & plus de plaiſir, & qu'auiourd'huy qu'elle a changé de nature, nous ne nous diuertiſſons guere à nous entretenir. Ce qu'Andromire dit alors à Lyſimene, luy ſembla ſi ſingulier, qu'eſtant ſeule le lendemain dans ſon cabinet, elle fit la peinture des ſentimens de cette perſonne; elle la

dépeignit meſme telle qu'elle eſtoit, & me fit la grace de me montrer ce qu'elle auoit eſcrit ſur ce ſuiet là, qui eſtoit tout à fait ioly. Car enfin ſans pinceau, & ſans couleurs, elle auoit fait vn portrait d'Andromire ſi iuſte, qu'il n'y auoit perſonne qui ne la connuſt. D'abord la Princeſſe voulut cacher ce portrait, mais l'ayant dit à Zenocrate, & Zenocrate ne pouuant cacher vne choſe qui faiſoit honneur à l'eſprit de la Princeſſe, le dit au Prince, le Prince à Meleonte, & Meleonte à toute la Cour. De ſorte que comme tout le monde eſt plein d'imitateurs, bons ou mauuais, en peu de iours tous les hommes de la Cour deuinrent Peintres, & toutes les femmes firent leur portrait, ſans conſiderer qu'il eſt tres-difficile de parler biẽ à propos de ſoy meſme; car ſi l'on ſe louë, on ſe rend

insupportable, si l'on se blasme equitablement, on feroit mieux de corriger ses deffauts, que de les publier; & si l'on n'en dit ni bien ni mal, on est assez ennuyeux. Mais enfin vne constellation plus forte que la raison, fit que tout le monde se peignit. Les plus excusables pourtant furent ceux qui se loüerent trop, car enfin ils se dépeignirent tels qu'ils croyoient estre; & les plus criminels furent ceux qui firent des portraits satiriques, contre des personnes dont la bonté & la vertu, les deuoient mettre au dessus de l'enuie. Il est vray que ceux qui les firent se noircirent eux-mesmes, en se décriant parmy tous les honnestes gens, & ne firent aucun tort à ceux à qui ils vouloient nuire. Cependant dans toutes les conuersations on ne parloit que de portraits, tout le monde en

auoit dans ſa poche, & l'on ne faiſoit que s'en donner des copies les vns aux autres. Vn iour donc qu'on eſtoit chez la Princeſſe de Leonte, auprés de qui eſtoit alors Lyſimene, on vint à parler de ces portraits à la mode. Pour moy, diſoit Meleonte, ie n'aime point cét empreſſement qu'on a de vouloir touſiours faire ce que les autres font ; & que parce que quelque perſonne aura bien fait vn portrait, tout le monde en veuille faire de mauuais. En effet, adiouſtay-ie, ie croy qu'il n'y a pas vne perſonne à Leonte qui ait vn miroir, qui n'ait fait ſa peinture, excepté moy, qui n'ay iamais pû me reſoudre à dire ni bien ni mal de moy meſme. Aprés cela Lyſimene demanda s'il y auoit quelque portrait nouueau, & Zenocrate luy dit qu'on en auoit fait deux d'vne meſme perſonne, & d'vne inuen-

tion particuliere; de ſorte que cette Princeſſe les ayant voulu voir, Zenocrate, qui les auoit, les donna à lire à la Princeſſe, aprés luy auoir dit que le premier portrait eſtoit celuy qui ſembloit eſtre fait par quelque Amant, ou par quelque Amy d'Amerinthe. Ie croy aiſement, reprit Lyſimene, qu'il peut eſtre fait par vn Amant, mais par vn Amy i'en doute, car Amerinthe n'aime pas à auoir des Amis, & ie ſuis perſuadée que c'eſt vne choſe dont on n'a guere malgré ſoy. Aprés cela, Lyſimene commença de lire ce qui ſuit.

PORTRAIT D'AMERINTHE.

AMerinthe eſt grande, de belle taille, & de bonne mine, elle a tout l'éclat de la grande beauté; ſes yeux ſont brillans & doux, ils donnent de l'amour, de la crainte, & de l'eſperance tout à la fois. Ils ſont du plus beau bleu du monde, & ſes cheueux du plus beau blond qui fut iamais. Elle a la bouche petite, incarnate, & ſouriante, & milles charmes dans l'air du viſage. Elle a le teint admirablement blanc, & elle a de cét eſprit agreable, où il paroiſt de la douceur & de la hardieſſe tout enſemble, de la modeſtie & de la galanterie, de l'enioüement, & quelquefois de la langueur. Elle eſt careſſante & ciuile, elle parle bien, elle a bonne grace, elle plaiſt à tous ceux qui la voyent, & quiconque n'a point d'amour la premiere fois qu'il la voit,

eſt

eſt incapable d'en auoir iamais. Son cœur eſt aſſez hardy pour entreprendre ſans peine des choſes difficiles, rien ne l'embarraſſe, ni ne l'eſtonne, elle ſe fie touſiours à ſa beauté, ou à ſon adreſſe. Et en effet elle a raiſon de s'y confier, puis que iuſques à cette heure, elle a preſque toûjours fait tout ce qu'elle a voulu faire, ſans que rien luy ait pû reſiſter, & ie croy meſme qu'elle fera touſiours ſa volonté.

Il faut auoüer, dit Lyſimene aprés auoir acheué de lire, qu'Amerinthe a tout ce que ce portrait luy donne. Ie l'aduouë, reprit Meleonte, mais elle a bien des choſes qui n'y ſont pas. Cependant, adiouſtay-ie, il n'y a perſonne qui ne la reconnoiſſe à cette peinture. Si cela eſt, dit Zenocrate, vous ne trouuerez donc pas l'autre portrait qu'on a fait d'elle bien reſſemblant. Il y

a quelquefois des portraits qui ne ſe reſſemblent point, repliqua Lyſimene, qui ne laiſſent pas de reſſembler fort à la perſonne pour qui ils ſont faits; mais pour iuger s'il en eſt de meſme de celuy cy, voyons le, aprés cela elle commença de lire le ſecond portrait.

PORTRAIT D'AMERINTHE.

AMerinthe eſt vne perſonne, vous penſez peut-eſtre, que i'aille dire merueilleuſe, mais il eſt plus iuſte de dire incomprehenſible, & vous en tomberez ſans doute d'accord, dés que ie vous auray fait ſa peiniure. Sa beauté a de l'éclat, elle a le teint paſle, ſes yeux ſont aſſez redoutables, & ſes paroles paſſent par vne des plus belles bouches du monde. Ses cheueux ſont blonds, & l'air de toute ſa perſonne eſt aſſez noble, mais

ſes mains ne ſont point faites pour prendre des cœurs, car elle les a ſi laides qu'elle les cache touſiours dans vn coin d'vn grand voile qu'elle porte, de peur de les montrer à ſes Amants, & de ſe les montrer à elle meſme. Elle n'a pas les bras plus beaux, elle a meſme la gorge aſſez mal taillée, & pour moy ie vous auouë que mon imagination me perſuade que tout ce que ie ne voy point, reſſemble plus à ce qui me déplaiſt, qu'à ce qui me paroiſt agreable. Mais ce qu'il y a d'eſtrange, c'eſt que ce que cette perſonne a de beau, ne luy ſert que pour luy nuire; puis qu'elle n'attire des Amants que pour ſe faire des ennemis, & l'on peut meſme dire qu'elle ne ſe fait iamais aimer que pour ſe mieux faire haïr. En effet ceux qui ne l'aiment point, l'admirent bien plus que ceux qui l'aiment, car dés qu'on s'eſt donné le temps de la bien connoiſtre, on connoiſt qu'elle n'aime rien qu'elle, que ſon cœur eſt diſſimulé, qu'elle n'a vne

certaine fausse bonté que pour pouuoir mieux tromper ceux qu'elle veut perdre; que son esprit ne luy sert qu'à faire des intrigues, & qu'à embarrasser tous ceux qu'elle appelle ses Amis; que sa hardiesse n'est guere employée qu'à faire des actions dignes de repentir, qu'elle ne sert iamais que ceux dont elle sçait qu'elle sera seruie, qu'elle employe la finesse à tout, & qu'elle ne connoist pas la veritable prudence. En effet elle sçait assez bien déguiser la verité, quoy qu'en quelques occasions on l'ait pû conuaincre de mensonge, elle aime la liberalité en autruy, & ne la pratique iamais, elle veut qu'on croye qu'elle sçait aimer, quoy qu'elle n'ait iamais rien aimé. Cependant elle a fait cent choses que l'amour toute seule semble auoir droit de faire faire à ceux qu'elle possede le plus absolument. Mais enfin ce que l'on en peut dire de plus vray, c'est que iamais nulle autre personne n'a tant inspiré d'amour,

& de haine, ni tant attiré de loüanges & d'iniures; mais ce qu'il y a de facheux pour elle, c'eſt que l'on commence touſiours par l'admiration, & que l'on finit touſiours par le meſpris.

Ha Zenocrate! dit Lyſimene, s'il y auoit quelque perſonne eſtrangere icy, ie dirois que cela ne reſſemble point à Amerinthe, mais comme à mon auis il n'y a perſonne qui ſoit capable de redire ce que l'on y dit, i'aduouë que ce ſecond portrait reſſemble autant à Amerinthe que le premier, car enfin quoy que l'vn la louë, & l'autre la blaſme, ils luy reſſemblent tous deux Le premier ſemblera admirablement bien à vn homme qui ne l'aura veuë que huit iours, & le dernier ſemblera merueilleux à ceux qui l'auront aimée long-temps. Celuy qui a fait cette peinture, repris

Zenocrate, appelle ces sortes de portraits là des portraits partagez, parce qu'en l'vn il dit tout le bien, & en l'autre tout le mal. Cette malicieuse inuention a sans doute quelque esprit, reprit Lysimene, mais comme elle pourroit nuire à des gens de vertu, ie ne la veux pas loüer. Ce n'est pas qu'Amerinthe ne merite qu'on fasse son portrait de maniere, qu'il n'y ait personne à qui il puisse plaire; mais aprés tout il vaut tousiours mieux cacher les deffauts d'autruy, que les découurir, quelque esprit qu'on montre en les découurant. Ce que vous dites est fort genereux, Madame, repris-ie, mais sur toutes choses il ne faut iamais reprocher à personne ni le peu de beauté, ni la mauuaise fortune, si on ne veut passer pour lasche, ou pour mauuais plaisant, & s'il est permis de dire des

veritez desauantageuses, ce doit estre contre ceux qui sont mechants, medisants, calomniateurs, fourbes, enuieux de la gloire d'autruy, parce que quelquefois en faisant bien la peinture d'vn mechant homme, on peut faire haïr le vice. Mais aprés tout ces peintures doiuent estre generales, & ne marquer iamais personne en particulier, si ce n'est qu'il soit necessaire de faire connoistre les gens perfides, de peur qu'ils ne trompent ceux qui ne le sont pas. Car comme on fait des marques en certains endroits dans les grands fleuues, pour auertir ceux qui y passent qu'il y a des rochers cachez sous l'eau, où l'on pourroit faire naufrage, on peut aussi quelquefois faire connoistre les gens dangereux, afin que les gens de vertu les éuitent plus facilement. Ce que vous dites est tout

à fait bien dit, repliqua Zenocrate, & puis qu'on se mesle de faire tant de portraits inutiles, ie voudrois que l'on en fist qui pussent seruir. Ie voudrois donc que l'on dépeignist vn enuieux, afin de faire haïr l'enuie; vn medisant, afin de faire detester la medisance; vn fourbe, pour rendre la perfidie odieuse, & ainsi de beaucoup d'autres mauuaises choses; mais pour vn inconstant, interrompit Lysimene en souriant, vous n'en dites rien. Quoy que ie le fois peut-estre moins qu'on ne pense, reprit-il, ie n'entreprens pas presentement de dire que ie ne le suis point; mais seulement que pour l'ordinaire on met plustost les inconstans au rang des euaporez, qu'au rang des mechans, & qu'ainsi ie n'ay pas songé à parler d'eux en cette rencontre. Cependant comme ce portrait

partagé d'Amerinthe auoit eſté fait par vn homme qui n'en vouloit pas faire vn ſecret, toute la Cour le vit, & en ſuite on ne vit que des portraits partagez. La Princeſſe teſmoigna pourtant ſi ouuertement qu'elle eſtoit ennemie declarée de tous ceux qui faiſoient de ces ſortes de choſes, qu'en fort peu de iours on n'oſa plus rien eſcrire de cette nature, & cela fit bien voir qu'il importe extremement que ceux qui tiennent les premiers rangs dans des Cours, n'approuuent iamais ceux qui déchirent la reputation d'autruy. Ils y ont meſme aſſez d'intereſt, car lors qu'ils ne permettent pas qu'on terniſſe la gloire de ceux qui ſont au deſſous de leur condition, ils conſeruent la leur, & mettent des barrieres entre les mediſans & eux. Cependant ce que dit Lyſimene n'empeſcha pas qu'-

Amerinthe ayant ſceu par Andromire, qui le dit ſans y penſer, que ſon portrait auoit eſté leu chez cette Princeſſe, n'en euſt vn dépit eſtrange, & qu'elle ne fiſt deſſein de luy faire quelque malice, quoy que dans la verité elle n'euſt nul ſujet de ſe pleindre de Lyſimene. Mais comme la diſſimulation eſt neceſſaire à tous ceux qui veulent nuire à quelqu'vn, elle ne teſmoigna point eſtre mecontente; au contraire elle vit plus ſouuent Lyſimene, elle chercha mon amitié, & s'aquit abſolument celle d'vne fille qui eſtoit alors à la Princeſſe des Leontins. Cependant Meleonte eſtoit touſiours infiniment amoureux de Lyſimene, & Zenocrate croyant encore eſtre ſon Amy, eſtoit ſon Amant. Il eſt vray qu'il s'apperceut bien toſt qu'il ſe trompoit. Pour la Princeſſe elle n'y

penſoit pas, & eſtoit ſi ſatisfaite de ſon amitié, qu'elle s'en loüoit à tout le monde. Mais comme elle voulut vn iour luy en parler à luy meſme, il ſe trouua aſſez embarraſſé. En effet il faut que vous ſçachiez que Zenocrate ayant abandonné toutes ces Maiſtreſſes depuis quelque temps, paroiſſoit n'auoir plus rien autre choſe à faire que de rendre ſes deuoirs à Lyſimene. Si bien que cette Princeſſe ne voulant pas que ſon amitié le contraigniſt, luy dit vn iour en riant, qu'elle ne pretendoit nullement le contraindre, & qu'encore qu'elle luy euſt fait quelquefois la guerre de ſon inconſtance, elle ne vouloit pas l'empeſcher d'auoir de ces demies Maiſtreſſe, qui ſans poſſeder ſon cœur tout entier, le diuertiſſoient, & luy faiſoient eſcrire de iolis billets, & d'agreables vers. Zeno-

crate rougit du discours de Lysimene, & se trouua bien embarrassé à luy répondre; car dans les sentimens où il estoit alors, il trouuoit la permission que la Princesse luy vouloit donner la plus dure du monde. Il n'osoit pourtant luy donner nulle marque d'vne passion dont il voyoit bien qu'elle n'auoit aucun soupçon; il ne vouloit pas non plus luy dire des choses tout à fait opposées à ses sentimens. Si bien que répondant ambiguëment à ce qu'elle luy auoit dit, il faut assurement que l'amitié dont vous m'honorez, Madame, luy dit il, soit bien foible, puis qu'au lieu de me corriger de mes deffauts, vous me conseillez de m'y abandonner. Car enfin vous m'auez cent fois fait la guerre de mes commencemens d'amour, & ie voy presentement que vous voudriez que i'eusse trois

ou quatre Maiſtreſſes à la fois. Eſt-ce, Madame, adiouſta-t'il, que mon aſſiduité vous importune? Nullement, reprit-elle en ſouriant, mais c'eſt que ie meurs de peur que l'amitié ne vous ennuye. Comme Zenocrate alloit répondre, Meleonte entra, , ſi bien que ne pouuant cacher ſon chagrin, il ſe retira aſſez reſueur. Meleonte auoit ſi peu ſouuent occaſion de parler en particulier à la Princeſſe, qu'il ne la perdit pas cette fois là; de ſorte que dés que Zenocrate fut ſorty, il luy parla de ſa paſſion. Ie ſçay bien, Madame, luy dit-il, que ie vay vous deſplaire, mais ie ſçay bien auſſi que ſi ie ne vous parle point de mon amour, il faut que ie perde ou la vie, ou la raiſon, ce n'eſt pas (adiouſta-t'il ſans luy donner loiſir de l'interrompre) que ie ne ſois perſuadé que vous ſçauez bien

que ie vous aime, autant que ie puis aimer. Tous mes regards, toutes mes paroles, & toutes mes actions vous le disent, le Prince mesme estant mon protecteur, vous parle à mon auantage, & vostre propre merite m'estant fauorable en cette rencontre, ne vous permet pas de douter de ma passion. Oüy, Madame, il n'est pas iusques à vostre miroir, qui ne vous die que ie vous adore, mais aprés tout ie veux vous le dire à vous mesme, au hazard de voir autant de colere dans vos yeux, qu'il y a d'amour dans mon cœur. Ie sçay bien, Meleonte, reprit Lysimene, que le Prince mon frere me parlant pour vous, & approuuant vostre affection pour moy, ie ne dois pas vous répondre aigrement, & que ie ne puis m'offencer de ce que vous me dites, sans l'offencer luy

meſme. Auſſi veux-ie vous répondre comme vne bonne Amie, pluſtoſt que comme vne Maiſtreſſe irritée. Ie vous dis donc auec beaucoup de ſincerité, que ie ne ſens nulle diſpoſition dans mon cœur à auoir iamais de l'amour pour perſonne, & que quand i'en pourrois auoir pour quelqu'vn, ce ne ſeroit pas pour vous. Ce n'eſt pas que ſi le Prince mon frere entreprenoit de me contraindre à vous eſpouſer, ie ne puſſe eſtre capable de luy obeïr, pluſtoſt que de faire vn grand éclat dans le monde; mais Meleonte vous en ſeriez plus malheureux, & i'en ſerois auſſi plus miſerable, car aſſurement l'amour que vous auez pour moy ſe changeroit bien toſt en auerſion, lors que vous verriez que l'indifference que i'ay pour vous ſe changeroit en haine. En effet, ſi aprés ce que

ie vous dis, vous obligiez le Prince mon frere à vouloir forcer ma volonté, ie croyrois auoir sujet de vous haïr. Ha! Madame, s'escria Meleonte, que ce que vous me dites est dur à entendre, & qu'il est capable de me porter au dessein de m'en venger, en vous espousant malgré vous. Car enfin, Madame, quand ie vous deurois haïr aprés vous auoir espousée, ie serois bien plus heureux que ie ne le suis en vous aimant sans estre aimé, & sans esperer de l'estre. La haine a ses plaisirs aussi bien que l'amour; on mépriſe, on se venge, au lieu que quand on aime encore, on ne peut s'empescher quelque mal-traité qu'on soit, d'adorer la personne dont on reçoit le mauuais traitement. Mais, Madame, n'en venons point à de si dures extremitez, rendez iustice à mon amour, laissez

vous toucher à ma conſtance, & ie vous aſſure que dés que vous aurez ſeulement reſolu d'auoir pitié de mon malheur, vous me trouuerez moins haïſſable que vous ne me trouuez, & vous vous trouuerez moins malheureuſe. Lyſimene alloit répondre, lors que le Prince de Leonte entra, qui voyant bien ſur le viſage de Meleonte qu'il n'eſtoit pas content, tira la Princeſſe à part, & luy dit ſi fortement qu'elle le deſobligeroit ſi elle ne regardoit pas Meleonte comme vn homme qui pouuoit pretendre à l'eſpouſer, qu'elle en fut fort affligée. Elle ne s'engagea pourtant à rien, mais auſſi ne dit-elle pas abſolument au Prince, qu'elle eſtoit incapable de luy obeïr. Cependant La belle & dangereuſe Amerinthe, ayant l'eſprit irrité contre Lyſimene, & parce qu'elle luy auoit oſté Meleonte,

& parce qu'elle croyoit qu'elle auoit veu auec plaiſir ce portrait partagé qu'on auoit leu chez elle, ſongea ſoigneuſement à l'obſeruer. De ſorte que comme elle a infiniment de l'eſprit, elle vint à connoiſtre qu'elle auoit vne tres-forte auerſion pour Meleonte, & vne tres-violente inclination pour Zenocrate. Ainſi voulant alors eſgalement employer ces deux choſes à ſa vengeance, elle entreprit de faire eſpouſer Meleonte à Lyſimene, & de ſe faire aimer de Zenocrate, afin ſeulement d'empeſcher cette Princeſſe d'en eſtre aimée. Il eſt vray qu'en ce temps là ſa vengeance deuint plus facile, parce que le Prince deuint amoureux d'elle; ſi bien qu'abandonnant le deſſein d'eſtre aimée de Zenocrate, elle ne ſongea qu'à augmenter la paſſion du Prince, afin de

pouuoir en ſuite arriuer plus facilement à la fin qu'elle s'eſtoit propoſée. Cependant quoy qu'elle haït Meleonte, auſſi bien que Lyſimene, par vn ſentiment plein de malice, elle agit comme voulant le rendre heureux, auec vne ſecrette intention de le rendre miſerable. Car eſtant perſuadée que Lyſimene le haïſſoit, & qu'elle auoit vne affection fort tendre pour Zenocrate, elle voyoit bien qu'elle ne pouuoit rien faire de plus deſauantageux ni pour luy, ni pour elle, que d'obliger le Prince à forcer Lyſimene, d'eſpouſer Meleonte, quoy que la paſſion qu'il auoit dans l'ame, luy perſuadaſt alors qu'il ne pouuoit luy arriuer de plus grand bonheur. Auſſi ſe fit-il vne grande reconciliation entre Meleonte & Amerinthe, qui ſe promirent de ſe ſeruir en toutes choſes. Pendant cela Ze-

nocrate eſtoit fort amoureux de Lyſimene, ſans oſer pourtant luy en donner nulle marque, & aprés auoir éprouué en aimant Andromire, que ſon amour eſtoit deuenuë amitié, il éprouua en aimant Lyſimene, que ſon amitié eſtoit deuenuë amour. Pour la Princeſſe ; elle croyoit touſiours n'auoir que de l'amitié pour Zenocrate ; de ſorte qu'elle luy confioit tous ſes deplaiſirs auſſi bien qu'à moy : ainſi il auoit la ſatisfaction de ſçauoir que Lyſimene auoit de l'auerſion pour ſon Riual ; mais il auoit auſſi la douleur d'apprendre que le Prince le protegeoit hautement, & de remarquer la liaiſon qui s'eſtoit faite entre Meleonte & Amerinthe, que le Prince aimoit alors éperdument. Ccpendant comme Amerinthe ne cherchoit qu'à tourmenter Meleonte, elle luy dit qu'elle croyoit

que Zenocrate eſtoit amoureux de Lyſimene, & que Lyſimene ne s'apperceuoit pas de ſon audace. Mais, adiouſta-t'elle auec beaucoup de malice, toute la Cour en parle, & ie ne doute pas qu'il ne ſoit tres à propos de l'en auertir. Neantmoins comme elle receuroit fort mal cét auis ſi ie luy donnois, ie ne m'en meſleray pas. A peine Amerinthe eut-elle dit cela, que Meleonte s'eſtonna de n'auoir pas ſoupçonné Zenocrate d'aimer Lyſimene; & comme la ialouſie fait toûjours prendre les choſes à l'extremité, il creut en meſme temps que Lyſimene auſſi pouuoit bien aimer Zenocrate. Cette penſée ne s'affermiſſant pas toutefois dans ſon eſprit, il prit la reſolution de s'en eſclaircir, & remercia fort Amerinthe de l'auis qu'elle luy auoit donné, quoy que ce qu'elle luy

auoit dit le rendiſt encore plus mal-heureux. Il fut donc vn iour chez la Princeſſe, qu'il trouua ſeule; ie ne ſçay, Madame, luy dit-il, de quel air vous receurez vne choſe que i'ay à vous dire, mais ie ſçay bien que le ſeul intereſt que ie prens à voſtre gloire, me porte à vous auertir que Zenocrate agit d'vne certaine maniere, qu'on croit qu'il eſt fort amoureux de vous, & que vous ne pouuez pas ne vous en apperceuoir point. Comme vous croyez que la ialouſie eſt vne preuue indubitable d'amour, reprit Lyſimene d'vn air aſſez froid, vous voulez ſans doute vous faire vn Riual exprés, pour auoir vn pretexte d'agir en Amant ialoux. Mais Meleonte ne cherchez point vne ſi bizarre inuention, car enfin ie ne croy que trop que vous m'aimez; mais pour mon malheur la con-

noissance que i'ay de vostre affection ne m'en peut donner vne semblable; puis qu'à vous parler sincerement, adiousta-t'elle, i'ay fait inutilement ce que i'ay pû pour vous aimer. Cependant pour ce qui regarde Zenocrate, ie vous réponds qu'il n'a que de l'amitié pour moy, & que tant qu'il agira comme mon Amy, ie ne m'aduiseray pas de le vouloir mal traiter comme vn Amant. A peine la Princesse eut-elle achevé ces paroles, que Zenocrate entra, dés qu'il parut Lysimene rougit; si bien que Zenocrate ne sçachant à quoy attribuer le changement de son visage, & en ayant de l'inquietude, chãgea de couleur aussi bien qu'elle. Il se remit pourtant vn moment aprés, & aduertit Meleonte que le Prince le demandoit. De sorte que ce fauory fut contraint de laisser son Riual auec sa Mai-

ſtreſſe. Dés qu'il fut party, Zenocrate voyant quelque chagrin dans les beaux yeux de Lyſimene, la coniura de luy vouloir dire ce qu'elle auoit dans l'eſprit. En verité, Zenocrate, luy dit-elle, ie voudrois bien que vous le ſceuſſiez, mais aprés tout ie ne penſe pas que i'aye la force de vous le dire. Il faut donc que ce ſoit vne eſtrange choſe, reprit-il; & ie crains bien, adiouſta cét Amant caché, que ce ne ſoit quelque artifice d'Amerinthe. Ie n'en doute pas, repliqua Lyſimene, mais encore, Madame, reprit Zenocrate, qui eſt naturellement fort curieux, dites moy ſi i'ay intereſt à ce que vous voudriez que ie ſceuſſe. Vous y en auez autant que i'y en ay, répondit Lyſimene. C'eſt donc quelque horrible méchanceté dont on m'accuſe, reprit-il; mais ſi cela eſt, Madame, croyez bien ie vous

en coniure que ie ſuis fort innocent. Ie le croy ainſi, repliqua t'elle, & pour vous le teſmoigner, pourſuiuit Lyſimene en rougiſſant, ie veux bien me determiner tout d'vn coup à vous dire ce que Meleonte m a dit. Eh ! Madame, que ie vous en ſeray obligé, repliqua Zenocrate, parlez donc ie vous en coniure, & dites moy bien preciſement tout ce que Meleonte vous a dit contre moy. Il m'a dit (reprit Lyſimene, ſans croire effectiuement que Zenocrate fuſt amoureux d'elle) que toute la Cour croit que vous auez de l'amour pour moy, & que ie m'en apperçoy ſans que ie le trouue mauuais. Ie vous laiſſe à penſer, adiouſta-t'elle, ſi cela eſt agreable à entendre. Ha ! Madame, s'eſcria-t'il, que ie ſuis malheureux. Non, non, Zenocrate, reprit Lyſimene, ne craignez pas que cette

auanture vous oſte mon amitié, car encore que ie ſois bien fachée de ce bruit là, ie ne veux pas vous punir d'vn crime que vous n'auez pas commis. Helas! Madame, reprit-il, que vous expliquez mal mes paroles, car enfin (adiouſta-t'il par vn tranſport d'amour) ce qui fait que ie me trouue malheureux, c'eſt que toute la Cour connoiſſe que ie meurs d'amour pour vous, & que vous ſeule ne le connoiſſiez pas. Oüy diuine Princeſſe, pourſuiuit Zenocrate, auec des regards les plus paſſionnez du monde, ie ne puis auoir la force de vous dire que ie ne vous aime pas. I'auouë que ſans cette occaſion ie ne vous euſſe peut-eſtre iamais dit que ie vous aime, & i'auois en effet reſolu de mourir ſans vous donner nulles marques de mon amour, mais me voyant dans la neceſſité de

m'expliquer preçisement, ie suis trop sincere, Madame, pour vouloir me iustifier d'vn crime que ie fais gloire de commettre. Car enfin, Madame, ce Zenocrate inconstant en apparence, est le plus fidele Amant qui sera iamais. Aussi auez vous pû remarquer que depuis quelque temps, i'ay changé ma façon d'agir. Mais Zenocrate, reprit Lysimene toute surprise, vous ne pensez pas à ce que vous dites, car si vous me persuadez que vous auez de l'amour pour moy, vous vous exposez à perdre mon amitié. Quand vous m'osteriez vostre amitié, reprit-il, vous ne m'osteriez rien qui me puisse rendre heureux. Non, Madame, cette amitié toute precieuse qu'elle est, ne me peut plus contenter. Ie suis vn temeraire, qui ay bien des desirs plus ambitieux. Cependant ie vous promets de vous

en faire vn ſecret, de peur de vous irriter. Mais eſt-il poſſible, Zenocrate, interrompit Lyſimene, qu'il y ait quelque verité en vos paroles, & que vous veuilliez me forcer de vous bannir. Ie vous permets encore de vous deſdire, adiouſta-t'elle, car enfin i'ay vne amitié ſi tendre pour vous, que ie veux faire toutes choſes pour vous conſeruer. Quand ie ſerois aſſuré de mourir dans vn moment, reprit Zenocrate, ie ne pourrois me reſoudre à me deſdire de la plus conſtante verité du monde. Mais, Madame, au nom de cette amitié dont vous m'auez honoré, ayez pitié d'vn malheureux Amy qui vous a aimée malgré luy; qui a receu l'amour dans ſon cœur, ſous les apparences de l'amitié, & ne le perdez pas legerement, car peut-eſtre le regreteriez vous, ſi vous l'auiez per-

du, adiouſta-t'il en ſoupirant. Mais Zenocrate, reprit Lyſimene, que puis-ie faire pour vous en cette rencontre, ſans agir contre moy. N'eſt-il pas vray, Madame, reprit-il, que ſi vous auiez deſcouuert que ie fuſſe amoureux de la Princeſſe de Syracuſe, ou de quelque autre perſonne qui ne puſt apparemment me rendre heureux, vous me pleindriez, vous me conſoleriez, & que vous me donneriez des conſeils. Ie l'aduouë, reprit Lyſimene; puis que cela eſt ainſi, adiouſta-t'il, pleignez moy, conſolez moy, & conſeillez le malheureux Zenocrate. Il ne vous demande autre choſe, il a veritablement ceſſé d'eſtre voſtre Amy, pour deuenir voſtre Amant, mais puis qu'il en eſt plus malheureux, ne merite-t'il pas voſtre compaſſion. Ie ſçay bien que ie vous ay dit que voſtre ami-

tié ne pouuoit plus me rendre heureux, mais aprés tout dans le pitoyable eſtat où ie ſuis, deuenez du moins mon Amie, quoy que ie ne ſois plus voſtre Amy. Ie vous promets, Madame, de faire poſitiuement tout ce que vous voudrez, vous ſerez maiſtreſſe de toutes mes actions, de tous mes regards, & de toutes mes paroles. Souffrez donc que ie vous aime comme ie puis vous aimer, & aimez moy auſſi comme vous..... Mais que dis-ie, adiouſta-t'il, non, non, Madame, ie ne ſçay ce que ie veux dire, & quand ie l'aurois dit, ie m'en repentirois vn moment aprés. Haïſſez moy donc, & me banniſſez, car enfin ie ne voy que trop que ie ne puis iamais eſtre heureux. Vous meriteriez ſans doute de ne l'eſtre iamais, reprit Lyſimene, mais l'intereſt de ma gloire veut que ie ne faſſe pas vn

éclat dans le monde qui pourroit estre à mon desauantage ; c'est pourquoy Zenocrate, puis que vous voulez bien que i'agisse encore en Amie, ie vous conseille de vous guerir, de redeuenir inconstant, & d'auoir dés demain vne nouuelle Maistresse, à qui vous rendiez tant de soins, que ce facheux bruit dont Meleonte m'a tant parlé, cesse entierement. Cependant ie vous defends de me parler iamais de vostre amour ; si vous voulez que ie vous laisse la liberté de me voir. Mais encore vne fois Zenocrate, reprenez vostre ancienne façon d'agir, soyez Amant de toutes les belles, les vnes aprés les autres, iusques à ce que vous vous sentiez entierement guery. Zenocrate s'opposa d'abord à ce que luy disoit Lysimene, mais cette Princesse s'estant mise en colere, & luy ayant parlé

d'vn air qui luy fit connoiſtre qu'il n'auoit point d'autre party à prendre que l'obeïſſance ; il luy demanda pardon de luy auoir reſiſté, il ſe ſoumit abſolument à ſa volonté, & il s'engagea de ne luy parler iamais de ſa paſſion, d'eſſayer d'en guerir, & de paroiſtre Amant de quelque belle de la Cour. Et en effet peu de iours aprés Zenocrate s'aſſuiettit aſſez à voir vne parente de Clidamire, qui eſt aſſurement aſſez belle. Mais comme il ne vouloit pas que la Princeſſe puſt le ſoupçonner de deuenir amoureux de cette fille, il la quitta bien toſt pour vne autre, & cette autre pour vne troiſieſme. Ainſi il parut inconſtant aux yeux de toute la Cour, parce qu'il vouloit paroiſtre conſtant à ceux de Lyſimene, à qui il faiſoit aſſez connoiſtre par ſes regards, que ſon cœur n'auoit

uoit pas changé pour elle, & qu'elle luy deuoit tenir conte de son inconstance. Cependant il souffroit plus qu'on ne pouuoit s'imaginer, car il parloit eternellement d'amour à des femmes qu'il n'aimoit pas, & n'en parloit iamais à la seule personne qu'il pouuoit aimer. Au reste lors qu'il faisoit des vers, il se gardoit bien d'y rien mettre qui conuinst en particulier à celle pour qui il disoit les auoir faits, parce qu'il vouloit que la Princesse se les attribuast tous. Et en effet il les faisoit si ingenieusement, que sans qu'on y prist garde, il parloit toûjours à la Princesse, qui ayant autant d'esprit qu'elle en auoit, remarquoit bien ce que Zenocrate vouloit qu'elle remarquast. Mais comme elle a beaucoup de prudence, elle ne luy en tesmoignoit rien. Cependant Amerinthe faisant toû-

jours du venin de toutes choſes, voyant qu'elle n'auoit plus ſuiet de dire à Meleonte que Zenocrate eſtoit amoureux de Lyſimene, fit pluſieurs railleries ſur ce qu'elle croyoit que Zenocrate euſt ceſſé de l'aimer comme ſes autres Maiſtreſſes. Il eſt vray que tout le monde auoit tant de reſpect pour Lyſimene, & tant d'eſtime pour Zenocrate, que ſes railleries furent mal receuës, & ne ſeruirent qu'à faire paroiſtre ſa malice. Pour Meleonte il ne ſçauoit plus qui accuſer des mauuais traitemens de Lyſimene, & continuoit de la ſeruir auec beaucoup d'aſſiduité, n'oubliant rien pour luy plaire. En effet ſa magnificence paroiſſoit en toutes choſes, elle auoit plus de diuertiſſement qu'elle n'en vouloit, & il la voyoit continuellement : mais comme il eſt violent, & vn peu inégal, il luy parloit tantoſt, auec beaucoup de

ſoumiſſion & tantoſt imperieuſement, ſe confiant à la protection du Prince, qui continuoit touſjours ſa galanterie auec Amerinthe, bien qu'elle ne luy eſtoit guere plus fidele qu'à vn autre; car enfin vne femme coquette ne peut iamais l'eſtre à perſonne quelque intereſſée qu'elle ſoit. Comme la Princeſſe me faiſoit deſia l'honneur de m'aimer fort tendrement, elle me faiſoit confidence de tout ce qui luy arriuoit; ainſi elle m'auoit parlé de ſon auerſion pour Meleonte, de l'amour que Zenocrate auoit pour elle, & de la nouuelle cauſe de ſon inconſtance. En ce temps là Zenocrate ne trouuant preſque plus de femme dans la Cour à qui il n'euſt dit quelques douceurs, fut vn peu plus long-temps à ſeruir vne parente d'Andromire, qu'il n'auoit eſté à toutes les autres. Si bien

que Lyſimene l'ayant remarqué, m'en parla vn iour d'vne maniere qui me fit bien connoiſtre qu'elle auoit plus de tendreſſe pour luy qu'elle ne croyoit. Mais auant que de vous dire ce qu'elle m'en dit, il faut que ie vous deſpeigne le lieu où elle m'en parla, parce que cela ſert en quelque ſorte à mon diſcours, & parce que naturellement i'aime ſi fort les iardins, que ie ne puis iamais me reſoudre d'en parler ſimplement en paſſant. De ſorte que comme ie m'arreſte volontiers en trauerſant vn parterre, mon eſprit s'arreſte auſſi facilement à deſcrire vn beau lieu, quand i'ay occaſion d'en dire quelque choſe. Sçachez donc qu'il y a vn homme à Leonte qui s'appelle Adimante, qu'on conſidere comme vn homme tres-heureux. En effet ſa naiſſance eſt bonne, quand il a eſté

ieune il a eſté beau, & bien fait, adroit à toutes choſes, & fort habile dans toutes les affaires dont il s'eſt meſlé, & preſentement qu'il eſt fort auancé en âge, il eſt encore de fort belle taille, de tres bonne mine, & tres propre. Il a de la richeſſe iuſques à l'abondance, autant de ſanté qu'vn ieune homme; les inclinations à aimer les plaiſirs, & de quoy en ioüyr; vne femme belle & ſage; beaucoup d'enfans, beaux, bien-faits, & de beaucoup d'eſprit; & entre les autres vn fils aiſné qui eſt connu & eſtimé de tout le monde de la Cour. Il a auſſi vne fille que ie trouue plus belle qu'Amerinthe, quoy qu'Amerinthe ſoit vne des plus belles perſonnes du monde; mais auec cette difference que celle dont ie parle a autant de ſageſſe que de beauté, & que l'autre cede preſque en vertu à celles

qui en ont le moins. Enfin Adimante eſt meſme heureux iuſques aux femmes de ſes enfans, & i'en connois vne, qui a vn air fin, agreable, & delicat, qui la rend infiniment aimable. Cependant comme Adimante a eſté prudent dans ſes plaiſirs, il a ſongé dés le commencement de ſa vie, à en choiſir qui puſſent luy durer iuſques à la mort. De ſorte qu'au delà d'vn des faux-bourgs de Leonte, il a vn iardin qui eſt vn des plus beaux, & des plus agreables du monde, auſſi ſert-il à la promenade de tout ce qu'il y a d'honeſtes gens à Leonte, de l'vn & de l'autre ſexe, car Adimante qui a l'inclination magnifique, en permet l'entrée libre à toutes les perſonnes de qualité. Le chemin en eſt vny, & n'en eſt pas long; il y a quelques allées deuant la porte,

dont l'architecture eſt ſimple, mais aſſez belle. D'abord on entre dans vne belle cour, qui a en face vne grande baluſtrade de fer, au delà de laquelle on voit vn grand & magnifique parterre auec vn beau Iet d'eau au milieu, & au delà vne longue allée qui aboutit à vne grande arcade où il y a vne porte grillée. Par là on voit l'allée qui continuë iuſques à vne petite terraſſe, d'où l'on découure toute la veuë de la campagne, & vne partie de Leonte en eſloignement. Mais pour mieux deſcrire ce beau lieu, il faut ſçauoir qu'on voit à droit & à gauche de la porte par où l'on entre dans la cour, deux autres portes grillées, qui donnent dans deux cours ſeparées de la premiere. De chaque coſté ſont deux pauillons eſgaux, de belle ſtructure, & dont les appartemens ſont

eſgalement propres & commodes. Quand on a paſſé la premiere baluſtrade, dont i'ay deſia parlé, & trauerſé deux petits parterres de gaſon, enuironnez de baluſtres de marbre, ſur leſquels on voit pluſieurs vaſes auec des reliefs & baſſetailles, on entre dans vn grand parterre bordé de cypres en pyramides, auec vn iet d'eau au milieu, & quand on l'a trauerſé, & qu'on eſt aſſez auant dans l'allée qui eſt au dela, on ſe trouue au milieu de huit grandes allées tres-agreables, & il y en a auſſi vne qui regne à la gauche tout du long de ce iardin qui eſt admirablement belle. Mais afinqu'Adimante ne contraigne point ceux qui ſe promenent chez luy, & qu'il ne ſoit pas contraint luy meſme, il faut que vous ſçachiez qu'il a diuerſes promenades qui ne ſont que pour luy. En effet au delà de cette

porte grillée qui eſt au bout de la grande allée, on trouue la terraſſe dont i'ay deſia parlé, des vignes tres-agreables, & vn verger tres-delicieux. Il y a meſme d'vn autre coſté vn autre grãd verger qui n'eſt encore que pour luy; il y a auſſi vn iardin particulier pour les orangers, & où l'on voit des fleurs & des plantes les plus rares du monde. De ſorte qu'en toutes ſaiſons, on trouue des fruits & des fleurs admirables en ce lieu charmant: on y trouue meſme bien ſouuent de la muſique, & preſque touſiours tres bonne compagnie. Mais pour venir à l'endroit dont i'ay beſoin pour mon recit; vous ſçaurez qu'à la deſcente de ce beau iardin, il y a vne longue allée fermée de paliſſades, qui a deux pauillons aux deux bouts, où l'on trouue d'vn coſté le long de la muraille, & de l'autre le long de la pa-

liſſade, des arbres fruitiers les plus beaux qu'il eſt poſſible. Le pauillon qui eſt du coſté de la terraſſe, ne ſert qu'à ſe mettre à couuert du Soleil & de la pluye, ou qu'à ſe repoſer ſur des ſieges qui y ſont, auſſi bien qu'aux deux autres pauillõs qui ſont ſur la meſme ligne. Mais pour celuy qui eſt du coſté par où l'on entre, c'eſt le plus aimable cabinet que ie vy iamais. Car imaginez vous, Madame, qu'il eſt quarré, qu'il eſt en dôme, qu'il eſt paué de marbre, qu'il a vne tribune tout à l'entour, auec vne baluſtrade, vne fontaine ialiſſante au milieu, qui retombe dans vne cuue de iaſpe; & que la face oppoſée à la porte qui donne au bout de l'allée, a vn grand miroir qui augmente le renfondrement, multiplie la fontaine, & fait voir l'allée de quelque coſté qu'on puiſſe eſtre. Si bien qu'eſtant aſſis

en ce lieu là on peut reſuer fort agreablement, au bruit & à la fraicheur de l'eau, qui fait meſme quand on veut diuerſes figures agreables & diuertiſſantes. Auſſi fuſt-ce en cét endroit que la Princeſſe Lyſimene s'eſtant allée aſſeoir vn iour, me commanda de la ſuiure, pendant que toutes celles qui l'auoient ſuiuie, eſtoient dans l'allée. Comme la Princeſſe auoit aſſez marché, elle eſtoit vn peu laſſe, & ne ſongea d'abord qu'à s'aſſeoir en entrant dans ce cabinet. Pour moy ie me mis à ſes pieds, ſur vn quarreau que i'y trouuay par hazard. Dés qu'elle fut là, elle ſe mit à me parler de Zenocrate, & me demanda ſi ie ne croyois pas qu'il fuſt deuenu conſtant, & qu'il aimaſt tout de bon la parente d'Andromire. Mais, Madame, luy dis-ie, vous n'y ſongez pas en parlant comme vous faites, car ſi Ze-

nocrate eſtoit deuenu conſtant pour celle que vous dites, il faudroit qu'il fuſt deuenu inconſtant pour vous. Ha! Amiclée, reprit elle en rougiſſant, quand on change de ſentimens pour vne perſonne qui ne veut point eſtre aimée, on ne peut pas nommer cela inconſtance. Pour moy, luy dis-ie en riant, ie croy que quand on ceſſe d'aimer vne perſonne qui ne veut point eſtre haye, on peut touſiours eſtre appellé inconſtant. Si voſtre opinion eſt veritable, repliqua-t'elle en rougiſſant vne ſeconde fois, Zenocrate eſt donc vn veritable inconſtant, car i'auouë que ie ne voudrois pas qu'il me haïſt. Vous voulez donc, Madame, repris-ie, qu'il vous aime, car à ne ſe point flater, il ne faut pas pretendre d'eſtre eternellement aimée ſans qu'on y conſente, & peut-eſtre ſans aimer.

Mais Amiclée, reprit Lysimene, ce que ie sens pour Zenocrate n'est assurement que de l'amitié. Pour moy, Madame, repris-ie en soûriant, ie suis persuadée il y long-temps, que quand on a de l'amitié pour vn agreable Amant, il ne s'en faut guere que ce ne soit de l'amour. Car enfin, Madame, aduoüez la verité, vous ne voudriez pas que Zenocrate eust vne violente amour pour vne autre. Ie l'aduouë ingenument, reprit la Princesse, mais c'est parce que ie croy que l'on ne peut auoir vne violente amitié, dans le mesme temps que l'on a vne violente amour. Mais, Madame, repliquay-ie, ce que vous dites ne conuient pas bien à ce que Zenocrate sent pour vous, car vous sçauez bien qu'il a de l'amour. Tout de bon, reprit Lysimene, en détournant vn

peu la teſte, ie ne veux point nommer ſon affection ainſi, & puis à n'en mentir pas, s'il continuë d'eſtre auſſi aſſidu auprés de la parente d'Andromire, ie croiray qu'il n'aura plus ni amour ni amitié pour perſonne, & qu'elle poſſedera ſon cœur tout entier. Ce n'eſt pas, adiouſta-t'elle, que cela me doiue fort irriter, car enfin ie ne voudrois pas auoir donné la moindre eſperance à Zenocrate ; mais par vne biſarrerie dont ie ne ſuis pas la maiſtreſſe, ie voudrois pourtant bien qu'il me conſideraſt touſiours plus que tout le reſte du monde. Comme la Princeſſe acheuoit de dire cela, elle leua la teſte, parce qu'il luy ſembla auoir oüy quelque bruit ſur la tribune qui regnoit à l'entour de ce cabinet. Et en effet elle vit Zenocrate appuyé ſur la baluſtrade, qui s'y eſtant trouué lors que nous

eſtions entrées dans ce cabinet, n'auoit oſé ſe montrer, parce que d'abord la Princeſſe auoit parlé de luy. De ſorte que Lyſimene l'apperceuant, fit vn grand cry, qui m'ayant fait regarder du coſté qu'elle auoit les yeux tournez, me fit apperceuoir Zenocrate, preſque auſſi embarraſſé que Lyſimene. Il ſe détermina pourtant en vn moment; ſi bien que deſcendant auec vne diligence extreme, il vint ſe mettre à genoux deuant la Princeſſe, deuant qu'elle puſt auoir reſolu ce qu'elle deuoit faire. De grace, Madame, luy dit il, pardonnez moy vn crime que le hazard & l'amour m'ont fait commettre, ie ne vous parlerois pas en ces termes deuant Amiclée, ſi ie ne venois d'apprendre de voſtre bouche & de la ſienne, que vous luy auez dit quelque choſe de la

passion que i'ay pour vous, & de l'indifference que vous auez pour moy. Ha! Zenocrate, reprit bruſquement Lyſimene, vous ne meſtes pas indifferent, car i'auois de l'amitié pour vous il n'y a qu'vn quart d'heure, & ie ſens bien que preſentement ie m'en vay vous haïr horriblement. En effet, pourſuiuit-elle, fut-il iamais vne audace eſgale à la voſtre, d'oſer eſcouter ce que ie dis en ſecret à Amiclée. Helas! Madame, reprit Zenocrate, ſi vous ſçauiez comment cela s'eſt fait, vous verriez bien que ie ſuis innocent. Il me ſemble, Madame, dis-ie à la Princeſſe, qu'il ne faut iamais condamner perſonne ſans l'entendre, & qu'ainſi vous deuez eſcouter Zenocrate. Si ie penſois qu'il ſe puſt iuſtifier, reprit Lyſimene, ie luy deffendrois de parler, mais comme ie ſuis perſuadée que

plus il parlera, plus il me paroiſtra criminel, ie conſens qu'il die ce qu'il voudra. Ie diray donc, Madame, luy dit-il, que ie ſuis vn mal heureux; ce n'eſt pas ce que ie veux que vous me diſiez, repliqua t'elle, mais ſeulement ce que vous eſtes venu faire en ce lieu là, i'y ſuis venu penſer à vous, Madame, repliqua Zenocrate, dans vn temps où ie ne pouuois eſtre auprés de vous auec la liberté de vous pouuoir entretenir en particulier, Mais pour penſer à moy, repliqua la Princeſſe, il n'eſtoit pas neceſſaire d'eſtre ſeul. Ie l'aduouë, Madame, repliqua-t'il, mais ayant pris le deſſein de vous eſcrire quelque choſe dans mes Tablettes, auec l'intention de vous le faire lire, i'ay choiſi le lieu le plus ſolitaire; & ſi vous voulez voir ſi ie dis vray, donnez vous la peine de lire ce que

i'eſcriuois quand vous eſtes arriuée. D'abord la Princeſſe ne vouloit pas lire ce que Zenocrate auoit eſcrit, mais à la fin elle prit ces Tablettes & y trouua ces paroles.

N'aurez vous iamais que de l'amitié incomparable Lyſimene, & ces beaux yeux qui m'ont tant donné d'amour ne me regarderont-ils iamais auec quelque compaſſion. Ie vous ay promis, Madame, de ne vous parler point d'amour, mais ie ne vous ay pas promis de ne vous en eſcrire point; & puis quand ie vous l'aurois iuré, les maux que ie ſouffre me diſpenſeroient de mes ſermens. Penſez donc bien ſerieuſement, Madame, à ce que vous voulez que ie deuienne, car.....

La Princeſſe rougit en liſant ce que ie viens de vous dire, aprés quoy prenant la parole, ſi vous pen-

ſez vous iuſtifier par là, dit-elle à Zenocrate, vous vous trompez fort. Ie pretens ſeulement, repliqua-t'il, vous prouuer que ie ne ſuis venu icy que pour penſer à vous. Mais quand vous m'auez veuë, reprit-elle, que n'eſtes vous deſcendu, que n'eſtes vous ſorty, ou du moins que ne vous eſtes vous montré. Quand ie vous ay veuë, Madame, répondit il, ie n'ay d'abord ſongé qu'à vous voir; vn moment aprés ie me ſuis entendu nommer; de ſorte que l'amour m'ayant donné d'abord de la curioſité, i'ay eſcouté ce que vous diſiez de moy, & aprés auoir entendu ce que vous en auez dit, le reſpect m'a fait demeurer où i'eſtois, & la crainte de vous deplaire m'a contraint de ne changer point de place: Voila, Madame, tout ce que i'ay fait, cependant ie ſuis aſſez puny de ma temeraire cu-

rioſité, car enfin ie n'ay rien entendu dont ie puiſſe tirer auantage. Ha! Zenocrate, repliqua-t'elle, vous eſtes plus content de moy que vous ne le teſmoignez, mais ie ſuis ſi mécontente de moy & de vous, que ie veux nous punir eſgalement; c'eſt pourquoy ie veux me priuer d'vn Amy, & vous oſter vne Maiſtreſſe. Quittez donc Leonte pour quelque temps, luy dit-elle, allez vous en à Herbeſe où vos affaires vous appellent, & s'il eſt vray que la parente d'Andromire ne vous ait pas donné des chaines trop fortes, vous vous conſolerez par tout. Ah! Madame, que vous eſtes cruelle, s'eſcria-t'il, non, non, adiouſta cét Amant affligé, vous ne m'exilerez pas ſi aiſement, & pour les reproches que vous me faites, Madame, ie les feray bien toſt ceſſer. Ie ne verray iamais la perſonne

dont vous parlez, & ſi vous continuez de vouloir que ie faiſe l'Amant pour cacher l'amour que i'ay pour vous, ie vous promets de ne ſeruir iamais plus de huit iours vne meſme perſonne, & de paroiſtre ſi inconſtant à l'aduenir, que vous ne pourrez plus douter de ma conſtance. Zenocrate eut pourtant beau parler, il ne put faire ſa paix de tout le iour. Lyſimene ſortit ſans vouloir luy pardonner, & nous laiſſaſmes Zenocrate en ce lieu là ſi paſle, ſi triſte, & ſi affligé, que ie fus touchée de ſon deplaiſir. Lyſimene le ſentit auſſi bien que moy, & meſme encore plus, mais elle me le voulut cacher, & contrefit la gaye le reſte du iour. Cependant Zenocrate tint ſa parole, il ceſſa de voir la parente d'Andromire, & parut ſi changé qu'il fut contraint de dire qu'il eſtoit malade. Mais

enfin que ne peut point la conſtance d'vn honneſte homme, quand il ſçait bien profiter de toutes les occaſions que la fortune fait naiſtre, & de l'auerſion que ſa Maiſtreſſe a pour ſon Riual? Lyſimene connut enfin qu'elle aimoit plus Zenocrate, qu'elle ne le penſoit aimer, elle luy permit de l'adorer, & elle luy aduoüa que ſi ſa fortune le luy euſt permis, elle ſe fuſt tenuë heureuſe de le pouuoir rendre heureux. Elle auoit meſme cét auantage que la Princeſſe ſa mere fauoriſoit Zenocrate. Elle luy oſta pourtant toute eſperance d'eſtre heureux, & luy promit ſeulement de reſiſter toûjours autant qu'elle le pourroit au Prince ſon frere, quand il luy parleroit pour Meleonte. Depuis cela la vie de Zenocrate fut aſſez douce, car encore qu'on ne luy euſt pas permis l'eſperance il ne laiſſoit

pas d'en auoir. Mais afin de ne donner pas lieu ni à Meleonte, ni à Amerinthe, de troubler leur innocente affection, il parut touſiurs le plus inconſtant de tous les hommes, & cela parut en effet ſi naturel, que les deux perſonnes du monde qui auoient le plus de cét eſprit fin, & propre à s'apperceuoir des artifices les plus ingenieux, furent trompées en cette occaſion. Mais ce qu'il y eut de particulier en cette auanture, fut que la Princeſſe elle meſme penſa s'y tromper pluſieurs fois, en croyant que Zenocrate eſtoit veritablement inconſtant. Il eſt vray qu'il luy fut aiſé de ſe iuſtifier, car il offrit touſiours à Lyſimene de ne voir qu'elle, de ne parler qu'à elle, & de renoncer à tout le reſte du monde, à toute ſorte d'intereſt, & à toute conſideration quand

elle le voudroit. Si bien qu'alors malgré l'importunité que luy donnoit l'amour de Meleonte, Lysimene auoit d'agreables momens. La Princesse sa mere haïssoit Meleonte, & aimoit Zenocrate. Elle trouuoit en cét aimable Amant de la soumission, du respect, de l'esprit, & de la constance, & pour rendre tout cela plus doux, leur affection estoit alors si secrette, que personne ne croyoit plus du tout qu'il y eust rien que de l'amitié toute simple entre eux. Ils auoient pourtant souuent de petites querelles, non seulement parce que Lysimene le soupçonnoit de prendre plaisir à estre inconstant, & de feindre trop bien, mais encore parce que Zenocrate de son costé estant naturellement vn peu suiet à la defiance, craignoit de temps en temps sans raison que Lysimene ne se

laiſſaſt à la fin toucher à la paſſion de Meleonte. Mais aprés tout, ces petits demeſlez ſeruant à rendre leur affection plus tendre, ils n'eſtoient pas trop à plaindre. La Princeſſe ne diſoit pourtant pas à Zenocrate qu'elle l'aimoit, mais elle ſouffroit ſi agreablement qu'il l'aimaſt, qu'il ſe le diſoit luy meſme. Meleonte de ſon coſté faiſoit des feſtes tres-magnifiques; mais Zenocrate auec moins de bruit faiſoit des galanteries qui touchoient plus le cœur de Lyſimene. Ie me ſouuiens d'vn iour entre les autres, que Zenocrate s'auiſa d'vne choſe aſſez galante, que ie vous diray tantoſt; mais auant que de vous la dire, il faut que ie vous apprenne qu'il y auoit alors à Leonte vn homme de qualité de Syracuſe, qui eſt fort des Amis de la Princeſſe, & qui merite en effet d'en eſtre, car

il a vn merite qui n'eſt pas ordinaire.

Eh de grace! dit alors Plotine, aimable Amiclée, faites nous connoiſtre vn homme que vous croyez digne d'eſtre Amy de Lyſimene, car pour moy i'aime fort à iuger des gens par leurs Amis. Ie ſuis aſſez de l'humeur de Plotine en cela, reprit Valerie, & ie ſçay que Clelie eſt de ce ſentiment là.

Puis que cela eſt, dit Amiclée, il me ſera aiſé de vous ſatisfaire, auſſi bien ſuis-ie contrainte de vous aduoüer que i'auois aſſez de peine à me reſoudre de vous parler de cét illuſtre Amy de Lyſimene, ſans le loüer. Sçachez donc que Theandre eſt vn homme de qualité, dont le caractere eſt ſi particulier, qu'il n'eſt pas aiſé de le bien dépeindre. Il eſt grand, de belle taille, & de bonne mine, ſa phiſionomie eſt

heureuſe, & il y a vn certain air en toute ſa perſonne, qui marque vne partie de ſon humeur, & qui promet de l'eſprit, de la ſincerité, & de la bonté. Il a le nez grand, vn peu eſleué vers le milieu, le viſage vn peu long, les yeux aſſez petits, mais ſi fins, & ſi ſourians, qu'on voit aiſement que ſon cœur eſt ſenſible à aux plaiſirs. Il a l'action aſſez negligée; les cheueux aſſez longs; & il a quelquefois vn ſilence ſi ſpirituel, qu'on voit qu'il n'eſcoute rien qu'il n'entende tres-finement, & dont il ne puſt ſouuent mieux parler que ceux qu'il eſcoute. En effet Theandre a vn grand eſprit naturel, & il l'a cultiué ſi ſoigneuſement, qu'il n'y a preſque point de connoiſſances en toute la nature dont il ne ſoit capable. Et quand il eſt auec quelques-vns des Diſciples du ſage Thales, de Democri-

te, d'Hipocrate, ou de Pythagore, il fait bien connoiſtre qu'il eſt parfaitement inſtruit de tous les ſecrets de la nature, & que la Philoſophie n'a rien qui luy ſoit caché. S'il ſe trouue auec des gens qui aiment les belles lettres, & particulierement la Poëſie, il eſt auſſi fort aiſé de iuger, à ce que i'ay oüy dire à de fort habiles gens, qu'il connoiſt parfaitement toutes les beautez & & tous les deffauts d'Homere & d'Heſiode, & que s'il entreprenoit de diſpoſer vn Poëme heroïque, il le feroit ſelon toutes les regles que le bon ſens peut donner de ces ſortes d'ouurages. Il eſt tres-ſenſible à toutes les beautez de la Poëſie, auſſi eſt il fort delicat pour les deffauts qu'on trouue en la pluſpart des vers, mais ſa critique eſt pourtant ſans inhumanité ; au contraire il excuſe les petites fautes dans les

beaux ouurages, & ne condamne iamais rien iniuſtement. Il parle facilement & iuſte, il eſcrit meſme fort bien, & fait quand il le veut des lettres qui ont vn certain tour diuertiſſant qui luy eſt particulier. Theandre a ſans doute de la grauité, & meſme vn peu de melancholie, mais c'eſt d'vne melancholie tranquile, qui ſe laiſſe aiſement aller à la ioye. En effet il aime les plaiſirs, & les cherche, mais il les cherche ſans eſclat, il aime à les choiſir à ſa mode, & non pas à ſe diuertir auec la multitude. Il a le cœur droit & ſincere, l'ame ferme & genereuſe, il regarde l'ambition comme vne paſſion qu'il a ſurmontée, & dont la victoire a eſtably le repos de ſa vie. Auſſi eſt-il deliuré de tous les ſoins qu'ont ceux qui veulent agrandir leur fortune; il eſt content de la ſienne, qui en

effet eſt aſſez bonne, & il en ioüit paiſiblement au milieu du tumulte d'vne grande Cour où il ne prend nul intereſt qui puiſſe troubler ſes plaiſirs. Au reſte, Theandre eſt né auec vn courage heroïque, dont il a donné des preuues tres-eſclatantes en pluſieurs occaſions; on l'a veu trauerſer vne armée ennemie pour s'aller ietter dans vne place aſſiegée; & en vne autre rencontre paſſer preſque ſeul dans vn pays ennemy, pour aller ſe ietter dans vne armée, & ſe trouuer en vne occaſion tres-dangereuſe. Mais la valeurs de Theandre a touſiours eſté ſans vanité, & il a plus ſongé à s'aſſurer luy meſme de ſon propre cœur, qu'à s'attirer des loüanges dont il ne ſe ſoucie pas. L'indifference qu'il a pour cette eſpece de gloire eſt d'autant plus loüable qu'il n'a pas le cœur indifferent,

En effet il aime fort tendrement & fort genereuſement ſes Amis, & en eſt fort aimé, & ce qui luy eſt fort glorieux, c'eſt qu'il en a vn fort grand nombre de fort illuſtres. Au reſte Theandre a l'eſprit le plus commode du monde, & comme il n'eſt pas capable de regler ſes ſentimens par ceux des autres, il n'oblige pas auſſi les autres à ſuiure les ſiens. Ainſi il a des Amis dont les maximes ſont abſolument oppoſées aux ſiennes, auec qui il ne laiſſe pas de viure bien. Son ame a de la douceur, de l'equité, de la tendreſſe, & de l'humanité. Il eſt fort touché du merite & de la vertu; il aime la liberté plus que toutes choſes, & met le ſouuerain bien au repos. Auſſi pour ne s'expoſer iamais à le perdre, a-t'il oſté à l'amour tout ce qu'il a de facheux & de penible. Il aime les beaux ob-

jets en general, ſans qu'il y en ait aucun en particulier qui puiſſe auoir la force de l'attacher iuſques à le rendre malheureux ; de ſorte que l'amour eſt pluſtoſt vn ſimple plaiſir dans ſon cœur qu'vne paſſion. Vne ieune bergere luy plaira plus auec vne ſimplicité pleine de graces, qu'vne Princeſſe auec vne magnificence exceſſiue. La nouueauté meſme a touſiours quelque charme pour luy ! & la varieté en certaines choſes plaiſt autant à ſes yeux, qu'elle plaiſt à tout le monde dans les fleurs d'vne prairie. Il aime encore fort à eſtre pleinement informé de certaines foibleſſes dont les plus ſages ſont quelquefois capables, & il ſe fait ſouuent des plaiſirs de curioſité qui ne ſont pas propres à tout le monde. En effet la fameuſe Rhodope n'a rien eu de ſi particulier en ſa vie qu'il ne ſçache,

che, & se faisant vn diuertissement des folies d'autruy, il prẽd beaucoup de plaisir à les sçauoir. Pour les femmes en cas d'amitié, il en trouue peu dignes de la sienne, mais quand il en trouue quelqu'vne qui a dans l'esprit de la solidité & de l'agrement, & dans le cœur de la fermeté & de la franchise, il l'a met au rang de ses Amis, & n'a pas l'iniustice de ces gens qui croyent qu'il est impossible qu'il y ait des femmes auec qui l'on puisse auoir vne societé raisonnable. Pour la grandeur, elle n'a iamais esbloüy Theandre, & il sçait si bien deueloper les choses qu'il voit tout ce qui leur est estranger, ainsi rien ne le peut iamais tromper. Il a mesme vne facilité qui luy est particuliere, car souuent on le voit contraint de se promener seul, parce qu'il a presté tout son équipage. Il ne preste

pourtant pas ces sortes de choses auec la pensée qu'on luy rendra la pareille, car souuent c'est à des personnes qui ne peuuent pas luy rendre vn semblable office. Au reste il a vne petite galiote sur vne riuiere, qui passe au pied d'vne maison qu'il a sur les bords d'Himere, qui sert bien moins à sa commodité, qu'à celle des autres, car il n'y a pas mesmes d'estrangeres qui la luy demandent, pourueu qu'elles soient belles, à qui il ne la preste facilement; ainsi elle va & vient continuellement sans estre presque iamais employée à son seruice. Il n'importe pas mesme si ces estrangeres sont de qualité ou non. La beauté leur suffit, & quand mesme elles ne seroient que ieunes, la galiote ne leur seroit pas refusée. Enfin Theandre a vne vertu commode pour luy & pour les autres, qui le

rend tres-agreable, & qui assure-
m nt est fort propre à rendre sa vie
heureuse, car s'estant separé de tout
l'embarras du monde, & des pas-
sions, il n'en prend que ce qui
conuient à son temperament, & se
trouue par consequent bien moins
exposé que tous les autres hommes
à tous les malheurs de la vie, puis
que sa seule vertu suffit à le rendre
heureux, & que ne cherchant ia-
mais que le bien qu'il peut trouuer,
il n'employe iamais de temps inu-
tilement pour luy. Voila donc quel
est cét illustre Amy de Lysimene,
qui estoit à Leonte lors que les
choses estoient au point que ie vous
ay dit. En ce temps là Lysimene
fit vne promenade à vne maison
qui est au pere d'vn Amy particulier
de Theandre, dont le merite est sans
doute fort extraordinaire. Amerin-
the estoit de cette partie, Andro-

mire en estoit aussi, Meleonte & Zenocrate n'auoient garde d'y manquer, & l'on peut dire que rien ne rendoit cette partie peu agreable pour Lysimene, que la trop bonne compagnie. Car Amerinthe auec tous ses charmes, & Meleonte auec tout son merite, l'importunoient. Comme le lieu où l'on alloit est admirablement beau, on eut d'abord assez de plaisir. En effet sans parler d'vne auant-cour qui est belle & magnifique, des arcades qui sont à la droite en entrant, & qui laissent voir vne estenduë de pays à perte de veuë, qui fait vn obiet admirable; de deux gros pauillons qui sont aux deux coins de la cour, des statuës qui sont dans des niches en diuers endroits, de la face du bastiment, dont la simetrie est iuste, magnifique & agreable tout ensemble; du superbe dôme qui

s'eſleue au milieu; de la magnificence du veſtibule, du nombre de ſes pilaſtres, & de ſes colomnes; de la beauté de l'eſcalier, & des diuers appartemens; d'vn cabinet où il y a pluſieurs veuës differentes toutes belles; des peintures excellentes qu'on voit par tout; il ſuffit de dire qu'il y a vn ſalon dans cette magnifique maiſon, qui par ſa grandeur, ſa forme, ſes baſſe-tailles, ſes peintures, & tous les ornemens qu'on y voit, ſurprend d'abord tous ceux qui le voyent, quoy qu'ils ayent eu lieu de s'attendre à ne voir rien que de beau, par tout ce qu'ils ont deſia veu; & l'on a enfin lieu de s'imaginer que ce ſalon a eſté baſty par quelqu'vn de ces Roys d'Egypte, qu'on dit qui ont fait eſleuer de ſi belles Piramides, tant il eſt vray que ce beau lieu donne vne grande idée de ma-

gnificence. Aprés cela il y a encore vne choſe admirable en ce lieu là, car il y a vn parterre qui eſt vn des plus grands qu'on vit iamais, qui eſt pourtant en terraſſe, au milieu eſt vn Iet d'eau admirable, quoy que ce parterre ſoit ſur vn lieu fort eſleué, & d'où l'on deſcouure vne ſi grande eſtenduë de pays, que la veuë en eſtant diuertie, & agreablement occupée, on ne s'apperçoit pas qu'on ne voit point de riuiere de là, quoy que pour l'ordinaire cela ſerue fort à rendre les païſages agreables. Au delà de ce parterre on voit au deſſous de ſoy vne prairie & vn Rondeau, & comme le parc eſt fort grand, & que les routes en ſont ineſgales, les veuës en ſont auſſi fort differentes; de ſorte qu'on s'y promene fort agreablement en chariot. Ce fut en ce lieu là, qui s'ap-

pelle Ericine, à cauſe que cela a quelque rapport par ſa ſcituation eſleuée, au Temple qu'on voit ſur le mont Erice, que Lyſimene voulut aller ; mais comme Meleonte eſtoit celuy qui auoit propoſé cette promenade, ce fut luy qui donna vne colation magnifique. Ce qu'il y auoit de cruel pour luy, c'eſt que Lyſimene eſtoit plus irritée quand il faiſoit bien les choſes, que quand il les faiſoit mal, de ſorte que ce iour là elle auoit l'eſprit fort aigri, car il eſt certain que tout ce que l'on ſeruit fut admirable, que la Muſique fut fort bonne, & que Meleonte ne fit & ne dit rien de tout le iour qu'auec beaucoup d'eſprit En effet comme on eſtoit aſſis dans ce magnifique veſtibule où il faiſoit plus frais que par tout ailleurs, il ſe tira fort bien d'vne conuerſation aſſez difficile, parce qu'il y auoit intereſt;

car aprés plusieurs choses dont on auoit parlé sans s'y arrester, on vint à demander si les bien-faits faisoient plustost naistre l'amitié, que l'amitié mesme, ou que le grand merite sans bien-faits. Ie vous assure, dit alors Lysimene, que les bien-faits tous seuls ne font pas naistre vne grande tendresse dans le cœur de la plusspart des gens; car enfin pour l'ordinaire le souuenir des bien faits s'efface dans leur esprit, comme la douleur dans le cœur des personnes affligées, où chaque moment en dérobe vne partie. De sorte que le temps affoiblit & diminuë la reconnoissance, aussi bien que l'affliction. Oüy bien dans des cœurs ingrats, Madame, reprit Meleonte, mais non pas dans des cœurs genereux, qui sont toûjours reconnoissans. Pour moy, reprit Zenocrate, quoy que ie ne sois

pas ingrat, & que ie ne veuille iamais l'eſtre, ie ſens pourtant bien que ſi ie receuois des bien-faits d'vne perſonne ſans merite, l'amitié que i'aurois pour elle ſeroit plus en ma volonté, qu'en mon cœur. Mais ſi les bien-faits ſans merite, reprit Amerinthe, ne peuuent faire naiſtre l'amitié, croyez vous auſſi que l'amitié ſans merite puiſſe en produire vne bien tendre? & penſez vous auſſi que le merite tout ſeul ſans amitié & ſans bien-faits, puiſſe faire aimer tendrement? En verité, dit Andromire, ſi l'amitié ne ſe ioint au merite, & aux bien-faits, les bien-faits & le merite ne font pas vn grand effet. Mais le moyen, dit Meleonte, de n'aimer pas ceux qui nous ſeruent en toutes occaſions, & qui nous font du bien en toutes rencontres? & le moyen encore de n'aimer pas, dit Amerin-

the, ceux qui nous aiment fort tendrement. Bien ſouuent ceux qui ſeruent, reprit Zenocrate, le font par vanité, quand ils ne ſont pas honneſtes gens ; ainſi pourueu qu'on publie leurs bien-faits, & qu'on ſoit preſt à les ſeruir s'ils en ont beſoin, ie croy qu'on peut ne les aimer pas ſans eſtre ingrat. Car enfin l'amitié & la reconnoiſſance ſont deux choſes differentes, ainſi ie ſuis perſuadé que l'on doit auoir de la reconnoiſſance pour tous ceux de qui on reçoit des bien-faits, & de l'amitié ſeulement pour ceux qui touchent noſtre cœur, ou par leur merite, ou par leur amitié ou par noſtre inclination. Mais aimerez vous des gens ſans merite, reprit Andromire, encore qu'ils vous aiment, & ne ſeroit-il pas plus iuſte d'aimer ceux qui vous ſeruent. Pour moy, dit Lyſimene, ſi i'auois à aimer des gens de

peu de merite, ie penſerois eſtre plus obligée d'aimer ceux qui m'aimeroient, que ceux qui me ſeruiroient; mais à n'en mentir pas, comme l'amitié n'eſt pas volontaire, on diſpute en vain ſur vne choſe dont on n'eſt pas le maiſtre, & tout ce que l'on peut dire de raiſonnable ſur cela, c'eſt que le merite tout ſeul ne doit faire naiſtre que de l'eſtime, qui eſt touſiours vne grande diſpoſition à l'amitié; que les bienfaits doiuent indiſpenſablement attacher ceux qui les reçoiuent, aux intereſts de ceux de qui ils les ont receus; & mettre meſme du moins dans leur eſprit vne eſpece de reconnoiſſance dont les effets reſſemblent fort à ceux de l'amitié; mais pour l'amitié toute ſeule ſans merite & ſans bien-faits, ie penſe qu'il ſuffit d'auoir de la complaiſance, & de la pitié pour ceux qui l'ont, car

de s'engager à aimer tous les gens ſans merite, dont on pourroit eſtre aimée, ce ſeroit faire iniure à ſes vrays Amis. Tout ce que vous dites eſt plein de beaucoup d'eſprit, Madame, reprit Meleonte, mais enfin, ie connois bien que les ſeruices & le merite ſont contez pour rien auprés de vous, ſi voſtre inclination ne leur donne du prix. Ainſi, Madame, pour eſtre aimé de vous, il faut pluſtoſt chercher à vous plaire, qu'à vous ſeruir; mais le mal eſt qu'il eſt plus difficile de vous eſtre agreable, que de vous rendre quelque ſeruice. Ie l'auouë, répondit-elle en ſe leuant, mais à mon auis tout le monde eſt de mon humeur, & ie n'en dois pas eſtre blaſmée. Meleonte eut ſans doute du chagrin de l'air dont la Princeſſe luy auoit répondu, mais il le diſſimula, quoy qu'il fuſt tres-vio-

lent. Si bien que la Princeſſe malgré l'auerſion qu'elle auoit pour luy, ne pouuoit s'empeſcher de trouuer qu'il agiſſoit comme vn honneſte homme. De ſorte qu'en ayant du dépit, & voyant que Zenocrate n'y prenoit pas garde, & ne s'auiſoit pas ce iour là d'en auoir du chagrin auſſi bien qu'elle, comme elle a l'eſprit delicat, la bonne humeur de Zenocrate la facha. C'eſt pourquoy comme il voulut s'approcher d'elle pendant la promenade pour luy dire vn mot en particulier, elle l'en gronda; & luy dit qu'il l'aimoit ſi peu, qu'il n'auoit aucun dépit de voir que Meleonte ne faiſoit rien qui ne fuſt tres bien. Ie l'auouë, Madame, reprit Zenocrate tout ſurpris, que ie ne me ſuis pas auiſé d'eſtre faché de ce que la Muſique eſtoit bonne, & la colation magnifique, mais ie le ſuis preſente-

ment des loüanges que vous donnez à mon Riual. Ha! Zenocrate, luy dit-elle en le quittant, ie ne vous ſçay guere de gré d'vne colere que ie fais naiſtre par force dans voſtre cœur. Aprés cela elle appella Amerinthe pluſtoſt que d'eſtre ſeule auec luy; ſi bien que la cõuerſation redeuint generale pour tout le reſte du iour, ſans que iamais Zenocrate puſt luy dire vn mot en particulier. Au contraire Lyſimene pour éuiter cela, voulut qu'on examinaſt s'il eſtoit plus doux d'eſtref ort aimable, ſans eſtre fort aimée, que d'eſtre fort aimée ſans eſtre fort aimable. Mais aprés que chacun eut dit ſes raiſons, on conclut qu'il valloit mieux meriter d'eſtre aimée, & ne l'eſtre point, que d'eſtre aimée ſans merite; mais on auoüa pourtant que comme pour l'ordinaire on ſouhaite principale-

ment d'eſtre aimable, pour eſtre aimée, il y a plus de plaiſir à eſtre aimée, qu'à eſtre ſimplement aimable, puis qu'au lieu d'en auoir quelque ſatisfaction, on a du chagrin de viure auec des gens qui ne ſçauent pas rendre iuſtice au merite. Mais enfin le ſoir approchant on ſe diſpoſa à retourner à Leonte. Il eſt vray que ce retour fut aſſez melancholique, Lyſimene reſuoit, Meleonte eſtoit chagrin, Zenocrate eſtoit triſte, Amerinthe s'ennuyoit, & l'on marchoit aſſez triſtement, lors que le hazard ayant fait ſortir vn ieune cerf d'entre des buiſſons, vn chien de chaſſe qui auoit ſuiuy l'Eſcuyer de Meleonte, ſe mit à chaſſer le cerf dans la plaine. De ſorte que cette chaſſe inopinée ayant fait faire vn grand cry à toutes les Dames, qui eſtoient du coſté que ce cerf eſtoit party, A me-

rinthe voulut obliger Lyſimene, qui eſtoit de l'autre coſté, à tourner la teſte pour voir ce ieune cerf qui couroit dans la plaine auec tant de viteſſe. Mais la Princeſſe reſuoit ſi profondement, que ne voulant pas interrompre ſa reſuerie, elle dit negligeamment à Amerinthe qu'elle ne verroit point la chaſſe, ſi la chaſſe ne paſſoit de ſon coſté, ſans qu'elle euſt la peine de ſe tourner. A peine eut elle dit cela, que le hazard fit que ce ieune cerf pour ſuiuy par ce chien, ayant veu des gens qui venoient vers luy dans la plaine, tournant tout court, fut paſſer deuant la teſte des cheuaux du chariot de Lyſimene, & fut enfin ſi prés d'elle, que cela parut vn enchantement à ceux qui auoient entendu ce qu'elle venoit de dire. De ſorte que Lyſimene eſtant agreablement ſurpriſe

prise par cette auanture, ne put s'empeſcher de prendre plaiſir à voir cette chaſſe, que le cas fortuit auoit faite. Elle ne dura ſans doute pas long-temps, car comme il eſtoit deſia aſſez tard, on perdit bien toſt le Cerf de veuë, & le chien auſſi. Mais enfin la nuit ſauua la vie au ieune Cerf, & le chien fidele à ſon maiſtre, vint le reioindre deuant que nous fuſſions à Leonte. Cependant comme Zenocrate ſçait aſſez bien profiter des occaſions, il ſe ſouuint qu'il auoit veu chez vn de ſes Amis particuliers vn ieune Cerf apriuoiſé. Il fut donc le luy demander, & le lendemain à midy, aprés luy auoir fait mettre vn colier d'argent où il fit grauer les chifres de la Princeſſe, il le luy enuoya auec des vers les plus iolis du monde. Il feignoit que ce ieune cerf parlant à Lyſimene, luy

disoit plusieurs choses ingenieuses, qui ayant vn double sens, auoient du rapport à l'auanture de Zenocrate, & au malheur qu'il auoit eu de facher la Princesse ce iour là.

Mais ne vous souuient-il point des vers de ce ieune Cerf, interrompit Plotine, si ie m'en fusse souuenuë, reprit Amiclée, ie vous les aurois recitez, & tout ce que ie vous en puis dire, c'est qu'ils commençoient ainsi,

Comme vn ieune Acteon, temeraire & profane,
Ie vous suy pas à pas trop charmante Diane,

& qu'aprés auoir dit plusieurs choses ingenieuses ils finissoient ainsi,

Mais ſi ie meurs enfin pour auoir veu vos charmes,
Ie mourray ſans regret, ſans douleur & ſans larmes.

Ie ſuis bien marrie de ne pouuoir vous en reciter dauantage, mais il faut que ie me contente de vous dire que comme cette galanterie plut fort à Lyſimene, elle accepta le Cerf auec plaiſir, elle pardonna à Zenocrate, & répondit meſme d'vne maniere obligeante aux vers qu'il auoit faits au nom du ieune Cerf, qui fut bien toſt vn des plus chers diuertiſſemens de la Princeſſe. En effet elle le mit dans les iardins du Palais, où il ſe rendit ſi familier & ſi aimable, qu'il eſtoit fort aiſé de ſe reſoudre à le flatter, pour plaire à Lyſimene. Il fut meſme ſi glorieux des careſſes qu'on luy faiſoit, que contre la nature des Cerfs, il

deuint vaillant, & on la veu plusieurs fois non seulement attendre des chiens, mais aller vers eux, & les forcer à fuyr. Quelques iours aprés cette galanterie, Zenocrate en fit encore vne autre; la Princesse estant partie de grand matin pour aller offrir vn Sacrifice dans vn Temple qui est assez esloigné de Leonte, elle ne voulut estre suiuie que de ses gens seulement. De sorte que Zenocrate ne pouuant souffrir que la Princesse fust depuis le matin iusques au soir sans entendre parler de luy, gagna vne de ses filles, & luy donna trois billets pour les luy faire rendre à diuerses heures de ce iour là. Et en effet n'y ayant que cette fille & moy dans son chariot, dés que nous fusmes hors de la ville cette personne qui est d'humeur assez enioüée, & que la Princesse aimoit assez, luy

donna le premier billet, luy disant qu'elle l'auoit receu vn peu deuant que de partir. Comme Zenocrate luy escriuoit assez souuent elle ne fut pas surprise de ce premier billet; elle le prit donc, & l'ayant ouuert, elle voulut que ie le leusse en mesme temps qu'elle; de sorte que nous y trouuasmes à peu prés ces paroles.

ZENOCRATE
A
LYSIMENE.

VOus pretendez donc, Madame, estre vn iour tout entier sans penser aux gens qui ne pensent qu'à vous, & vous croyez qu'on ne sçauroit vous con-

traindre d'y penſer malgré que vous en ayez. Mais vous verrez deuant que le iour ſe paſſe, que quand on ſçait aimer, on trouue des inuentions dont les indiferens ne s'auiſent iamais.

Aprés auoir leu ce billet, Lyſimene s'imagina que Zenocrate croyoit qu'il ſuffiroit pour l'obliger à penſer à luy tout le iour, mais elle fut bien ſurpriſe quatre heures aprés, de voir vn de ſes eſclaues, que cette fille de la Princeſſe auoit inſtruit, luy donner vn ſecond billet de Zenocrate. Elle l'ouurit alors auec plus de precipitation que le premier, & y trouua ce que ie m'en vay vous dire.

ZENOCRATE

A

LYSIMENE.

Vous croyez peut-estre, Madame, qu'il n'y à que quatre heures que vous estes partie, mais ie vous iure que ie croy qu'il y a quatre siecles. En effet vn moment d'ennuy, & d'ennuy causé par l'absence, paroist si long quand on aime, qu'il doit estre permis de le conter pour plus d'vne année. Cependant vous contez les momens pour des momens, & les heures pour des heures. Encore si vous les employïez à penser à la constance de l'inconstant Zenocrate, ce seroit quelque chose, mais vous auez

bien la mine de ne ſonger qu'aux arbres, aux prez, & aux montagnes que vous voyez, pendant que ie ne ſonge qu'à vos charmes, qu'à voſtre eſprit, & qu'à mon malheur.

Et bien, Madame, dis-ie à Lyſimene, que dites vous de la galanterie de Zenocrate. Ie dis, repliqua-t'elle, qu'il ſe diuertit à mes deſpens, car ie luy auois dit hier que ie ne me ſouuiendrois point de luy de tout le iour, & que ie ne voulois penſer qu'au Sacrifice que i'allois offrir. Cependant il vient à bout de me forcer à penſer à luy. En ſuite Lyſimene voulut gronder cette fille qui eſtoit à elle, mais elle le fit ſi foiblement, qu'on vit bien qu'elle n'eſtoit pas trop marrie d'eſtre trompée. Bien toſt aprés nous arriuaſmes au Temple, le ſacrifice fut offert, & aprés cela eſtant

allées chez le Sacrificateur; où la Princeſſe deuoit manger, vn inconnu, que cette meſme fille de la Princeſſe trouua en ce lieu là, donna vn troiſieſme billet à Lyſimene, qui eſtant alors toute accouſtumée, à en receuoir, le prit en riant, & me tirant à part, il faut auoüer, me dit-elle, que Zenocrate n'eſt pas trop ſage. Vous feriez mieux, luy dis ie, de dire que Zenocrate, a bien de l'eſprit, & de l'inuention. Aprés cela elle ouurit ce troiſieſme billet, qui eſtoit ſi ie ne me trompe de cette ſorte.

ZENOCRATE
A
LYSIMENE.

PEut estre croyez vous, Madame, estre si loin de moy, que ie ne puis vous importuner; mais sçachez que quand vous iriez à l'extremité de la terre, mon amour vous suiuroit par tout, & qu'en quelque lieu du monde que vous fussiez ie trouuerois l'inuention de vous faire sçauoir que ie suis le plus amoureux de tous les hommes.

Du moins, dit la Princesse, aprés auoir leu ce billet, Zenocrate est-il le plus heureux, de trouuer vne personne qui ne se fache point de

ſes folies. En ſuite nous parlames vn quart d'heure de luy fort obligemment, & nous riſmes aſſez de cette galanterie, qui eſtoit d'autant plus ingenieuſe, que Lyſimene n'oſoit refuſer les billets qu'on luy preſentoit, de peur de donner du ſoupçon à ſes gens, ioint que leur innocente affection eſtant au point qu'elle eſtoit, il n'y auoit pas lieu de le pouuoir faire. Mais enfin nous partiſmes du Temple, & nous reprimes le chemin de Leonte. Mais comme nous fuſmes à moitié chemin, vn homme à cheual s'approchant du chariot de Lyſimene luy donna vn quatrieſme billet, aprés quoy il ſe retira, & la Princeſſe l'ayant ouuert y trouua ces paroles.

ZENOCRATE
A
LYSIMENE.

SI vous croyez que l'absence soit vn remede à l'amour, vous vous trompez fort, Madame, car depuis que vous estes partie, il me semble que ie vous aime encore la moitié dauantage. Ie vous aimois pourtant hier plus que personne n'a iamais aimé, & ie suis assuré que ie n'ay surpassé que moy seul en vous aimant plus que ie ne faisois. Vous voyez, Madame, que malgré vous vous auez esté contrainte de penser quatre fois auiourd'huy au malheureux Zenocrate. De grace ne le forcez plus à

auoir recours à de ſemblables artifices; penſez y quelquefois volontairement afin qu'il vous en ſoit obligé; & s'il eſt poſſible faites vous vn plaiſir de la plus conſtante & de la plus reſpectueuſe paſſion qui fut iamais; car enfin, Madame, quoy que ie puiſſe vous forcer de penſer à moy, ie ſens bien que ie ne puis vous contraindre de m'aimer, & que ſans vous ie ſeray touſiours le plus miſerable du monde.

Ce quatrieſme billet eſtant leu, on peut dire que Zenocrate arriua à la fin qu'il s'eſtoit propoſée. Car tant que le reſte du chemin dura, nous ne parlaſmes que de luy, & lors que nous approchaſmes de Leonte, nous le viſmes qui ayant fait vne partie de promenade, exprés pour pouuoir rencontrer la Princeſſe, vint au deuant d'elle ſur vn des plus beaux cheuaux du mon-

de. Il eſt vray qu'il ne put que luy faire la reuerence, & luy dire quatre ou cinq mots ſeulement, parce que le Prince & Meleonte reuenant de la chaſſe, parurent & vinrent à nous. Voila donc l'eſtat où eſtoient alors les choſes; le Prince de Leonte aimoit Amerinthe, qui le ſoufroit par intereſt, Amerinthe ſeruoit Meleonte autant qu'elle le pouuoit par la meſme raiſon; & parce qu'elle ſçauoit bien qu'elle nuiſoit à Lyſimene. Meleonte aimoit ſans eſtre aimé, Zenocrate paroiſſoit inconſtant, pour eſtre fidele à Lyſimene, & la Princeſſe aimant beaucoup plus Zenocrate qu'elle ne croyoit, ſoufroit fort impatiemment l'amour que Meleonte auoit pour elle, & enduroit agreablement celle de Zenocrate, quoy qu'elle ne fiſt rien du tout pour luy, que ſoufrir ſeulement d'en eſtre aimée en

secret. En ce temps là, la Princesse de Leonte mere de Lysimene, fut passer vn mois à vne assez belle maison de campagne qui estoit à elle, où le Prince alloit quelquefois la visiter; mais où personne n'osoit aller sans luy, parce que la Princesse de Leonte auoit tesmoigné qu'elle y vouloit estre en solitude. Si bien que Meleonte & Zenocrate ne voyoient alors Lysimene que quand le Prince alloit voir la Princesse sa mere. Pour moy i'eus le bonheur de suiure Lysimene à ce petit voyage que ie trouuois fort agreable, parce que i'auois plus de temps à l'entretenir qu'à Leonte, & que sçachant tout le secret de son cœur, i'estois sa consolation dans ses chagrins. Comme elle connoissoit bien la malice d'Amerinthe, elle deffendit à Zenocrate de luy escrire aussi souuent qu'il

l'euſt ſouhaité, de peur que quelqu'vne de ſes lettres ne fuſt perduë. & que cela n'acheuaſt de les rendre malheureux. Cependant comme l'oyſiueté de la campagne fait inuenter des plaiſirs dont on ne s'auiſeroit point en vn autre temps, la Princeſſe s'auiſa vn ſoir de s'aller promener à cheual, ſuiuie de deux de ſes filles, & de moy ſeulement, dans vne grande prairie qui a vne riuiere d'vn coſté, & vn bois de l'autre, ſans auoir auprés d'elle que quatre ou cinq eſclaues ſeulement. Mais à peine ſuſmes nous en cét endroit que nous viſmes ſortir du bois ſix hommes à cheual, qui vinrent vers nous, & qui auoient apparemment deſſein de voler les pierreries dont la Princeſſe eſtoit parée ce iour là, ou de l'enleuer, car ils vinrent à nous d'vn air qui nous fit comprendre que leur deſſein n'eſtoit pas bon.

bon. Cét obiet ſurprenant eſtonna fort la Princeſſe, car ne ſe voyant que des eſclaues auprés d'elle, qui n'ayãt point d'armes s'enfuirent, elle eut grand peur qu'il ne luy arriuaſt quelque facheuſe auanture. Mais dans ce meſme inſtant nous viſmes paroiſtre par vn autre endroit du bois, vn homme à cheual, ieune & admirablement bien fait, ſuiuy de trois autres qui ſembloient eſtre à luy, qui voyant la mine, & l'action de ces voleurs, & l'air & l'équipage de la Princeſſe, ne heſita pas vn moment ſur ce qu'il deuoit faire, & mettant l'eſpée à la main, il ſe ietta courageuſement entre Lyſimene & les voleurs. Cette action de courage ſurprit ſans doute ceux qui nous vouloient attaquer; mais cela ne les fit pourtant pas fuïr. Au contraire en eſtans plus irritez, ils voulurent l'enueloper,

& le tuer, mais il leur apprit bien toſt à leur deſpens, que ſa valeur eſtoit plus redoutable que la leur. D'abord ils luy tuerent vn des ſiens, mais vn moment aprés il en tua deux dés leurs, en bleſſa trois, & les mena battant iuſques dans le bois, où ils furent contrains de ſe retirer. Aprés quoy venant retrouuer Lyſimene de fort bonne grace, il luy offrit de l'accompagner où il luy plairoit. Vous pouuez iuger de quel air obligeant la Princeſſe receut cét aimable inconnu. Qui que vous ſoyez, luy dit-elle, ie vous promets mon amitié pour toute ma vie, car le ſeruice que vous m'auez rendu eſt ſi conſiderable, que ie ne veux pas attendre que ie ſois obligée de vous l'accorder par la connoiſſance que i'auray de voſtre merite. Ce que vous me dites eſt ſi obligeant, re-

prit ce vaillant inconnu, que ie me tiens trop recompensé. Ie vous assure pourtant, adiousta t'il, que i'ay lieu d'esperer que vous ne vous repentirez pas de me l'auoir dit, quand vous me connoistrez plus particulierement, & ie vous assure en mesme temps, que vous sçaurez bien tost qu'il n'y a point de vanité à parler comme ie fais. Aprés cela Lysimene reprit le chemin du chasteau, où la Princesse de Leonte aprés auoir esté instruite de ce qui s'estoit passé, receut cét inconnu auec beaucoup de ciuilité. Dés que cette Princesse le vit, elle sentit vne émotion extraordinaire, & elle le regarda auec plaisir & auec attention. Il luy sembla mesme qu'elle auoit veu autrefois quelque chose qui luy ressembloit, & ne pouuant s'empescher de soupirer en le regardant, de grace, luy dit-

elle, genereux inconnu, apprenez moy d'où vous venez. Ie viens preſentement de Phenicie, Madame, luy dit-il. Mais eſtes vous né en ce pays là, repliqua-t'elle, & qui vous a appris à parler ſi bien le langage de celuy cy. C'eſt vn ſecret, Madame luy répondit-il, que ie ne puis vous dire qu'en particulier, & que ie meurs pourtant d'enuie de vous apprendre. Aprés cela cette Princeſſe le mena dans ſon cabinet, pendant que Lyſimene eſtoit allée dans ſa chambre pour ſe remettre vn moment de la frayeur qu'elle auoit euë. A peine y fut-il, que ce vaillant inconnu prenant la parole, & la regardant auec reſpect, quoy, Madame, luy dit-il, vous pouuez ne connoiſtre pas le malheureux Artemidore, à qui vous auez donné la vie. Ie n'eſtois ſans doute qu'vn enfant lors que les Pi-

rates m'enleuerent, mais ie me ſouuiens ſi preciſement de tout ce que i'ay veu icy, que quelque changement que le temps ait apporté à mon viſage, il me ſemble qu'il vous eſt aiſé de remarquer que i'ay l'honneur d'eſtre voſtre fils. Ha! Artemidore, luy dit-elle en l'embraſſant, mon cœur vous a pluſtoſt connu que moy, & depuis vn moment que ie vous conſidere mieux, ie voy dans vos yeux vne preuue indubitable de la verité de vos paroles. Si vous en doutez, Madame, luy dit il, ie vous rediray les meſmes mots que vous me dites en particulier dans voſtre cabinet lors que ie partis auec Cleanthe pour aller en Grece. Allez mon fils, me dites vous, allez apprendre en vn pays eſtranger à vous faire eſtimer dans le voſtre quand vous y reuiendrez, & s'il eſt poſſible n'y reuenez

point que vous ne puiſſiez effacer par voſtre merite celuy des plus honneſtes gens que vous y trouuerez. Si i'auois pû, Madame, reprit-il, vous donner vne marque plus preciſe de ce que ie ſuis, ie penſe que ie ne vous aurois pas fait ſouuenir de ce genereux commandement que vous me fiſtes, parce que i'auoüe à ma confuſion, que ie n'ay pû deuenir tel que vous m'auez commandé d'eſtre. Cependant ie puis vous aſſurer, que ce n'eſt pas la faute du ſage Cleanthe, car il n'a rien oublié pour me rendre digne d'eſtre voſtre fils. Mais où eſt Cleanthe, reprit la Princeſſe de Leonte, & en quels lieux auez vous paſſé voſtre vie. Pour Cleanthe, reprit-il, i'eſpere qu'il ſera bien toſt icy, & pour noſtre auanture ie vous la diray en peu de mots. Vous ſçauez, Madame, que nous nous em-

barquāſmes pour aller en Grece, & vous n'auez ſans doute pas ignoré que des Pirates nous prirent. Mais vous n'auez pas ſceu qu'ils nous vendirent à d'autres, qui nous menerent en Phenicie. Comme ie n'eſtois pas deſagreable en mon enfance, on m'acheta pour me donner à la Reine de ce pays là. Mais pour Cleanthe, il fut vendu à vn Sacrificateur du Temple de Neptune à Tyr, qui ayant bien toſt remarqué ſa ſageſſe & ſa capacité, propoſa au Roy de Phenicie de le mettre auprés des ieunes Princes ſes enfans, qui ſont aſſurement deux des Princes du monde les mieux faits, & les plus accomplis. L'aiſné regne preſentement auec toute la gloire imaginable, & le plus ieune eſt l'ornement & les delices de cette Cour là. D'abord Cleanthe n'oſant dire qui i'eſtois, dit que i'eſtois ſon fils; de

ſorte que me remettant alors ſous ſa conduite, il eut autant de ſoin de moy que des ieunes Princes, auprés de qui il fut mis pour leur enſeigner diuerſes choſes. Quelque temps aprés penſant auoir donné aſſez de preuues de ſa probité, & rendu aſſez de ſeruice pour obtenir ce qu'il deſiroit, il ſe confia au Roy, luy dit ma naiſſance, & luy demanda la liberté de me ramener icy. Mais en cette occaſion, la vertu & le merite de Cleanthe, furent vn obſtacle inuincible à ſon deſſein, car le Roy de Phenicie crut qu'il eſtoit ſi neceſſaire à l'education des deux ieunes Princes, qu'encore qu'il ne douta ſt pas de ſes paroles, il feignit d'en douter, & luy dit à la fin que quoy qu'il en fuſt, il ne luy donneroit pas la liberté de partir de ſa Cour, que les Princes ſes fils ne fuſſent en âge

de n'auoir plus beſoin de ſes enſeignemens. Le Roy de Phenicie enuoya les Princes ſes fils, Cleanthe & moy dans vne tres-belle maiſon, où nous auons eſté longtemps. En ſuite nous reuinmes à la Cour, mais ſans aucune liberté, & nous y auons veſcu de cette ſorte, iuſques à la mort du Roy de Phenicie. Aprés quoy le Prince ſon fils qui regne auiourd'huy, pour recompenſer Cleanthe des ſeruices qu'il luy a rendus, luy a permis de me ramener icy, à condition qu'il retournera le trouuer. Cependant comme il nous auoit donné vn vaiſſeau pour reuenir, nous nous en ſommes ſeruis pour aller en Grece, afin de ſuiure l'intention que vous auiez euë, que ie viſſe ce pays là. En ſuite de quoy nous eſtant rembarquez à Corinthe, & noſtre vaiſſeau s'eſtant ioint à vn

vaiſſeau marchand, qui deuoit tenir la meſme route que nous, il arriua malheureuſement vn iour que Cleanthe eſtant vn matin paſſé dans ce vaiſſeau pour viſiter celuy qui le commandoit, qui eſtoit tombé malade, vne tempeſte qui s'eſleua tout d'vn coup, nous ſepara de telle ſorte, que n'ayant pû nous reioindre, ni ſeulement nous reuoir, ie ſuis abordé au port le plus proche d'icy, où ie veux eſperer que Cleanthe reuiendra bien toſt. Artemidore ayant acheué de parler, la Princeſſe de Leonte luy fit mille careſſes, mais aprés cela elle luy dit qu'il eſtoit à propos d'attendre à le faire connoiſtre au Prince ſon frere, que Cleanthe fuſt arriué. Car enfin, adiouſta-t'elle, comme nous auons des ſentimens differens en pluſieurs choſes, ie ſeray bien aiſe que voſtre reconnoiſ-

ſance ne porte pas ſur mon raport ſeulement, & que Cleanthe qui eſt reconnu pour vn homme de la plus grande probité, confirme tout ce que ie diray. Nous en vſerons comme il vous plaira, reprit Artemidore, mais ie me ſouuiens de tant de choſes particulieres que le Prince mon frere m'a dites durant mon enfance, que ie ne croy pas qu'il puiſſe les auoir toutes oubliées. Croyez moy, Artemidore, reprit cette Princeſſe, ne vous fiez point à ſa memoire, & attendons Cleanthe. Mais, Madame, reprit Artemidore, ſi Cleanthe auoit fait naufrage, il faudroit bien ſe paſſer de luy. Quand ce malheur là ſeroit arriué, repliqua-t'elle, nous ferions alors tout ce que nous pourrions faire auiourd'huy. En ſuite de cela, Artemidore demanda du moins permiſſion à la Princeſſe de

Leonte, de ſe faire connoiſtre à Lyſimene; & en effet ſans differer dauantage, cette Princeſſe eſcriuit trois ou quatre lignes dans ſes Tablettes, qu'elle donna à Artemidore, pour les luy donner. Artemidore fut donc trouuer Lyſimene, & l'ayant ſuppliée qu'il puſt luy parler ſans eſtre entendu que d'elle, & cette Princeſſe s'eſtant retirée dans ſon cabinet, il luy donna les Tablettes de la Princeſſe de Leonte, où elle ne trouua que ces paroles.

Celuy que vous voyez eſt Artemidore, que vous m'auez tant veu regreter; aimez le comme vne bonne ſœur doit aimer vn frere, & ne dites rien à perſonne de ce grand ſecret.

D'abord Lyſimene ne ſçauoit ſi elle deuoit croire ce qu'elle liſoit, mais Artemidore luy parla d'vne

maniere si pleine de tendresse, que se laissant persuader tout d'vn coup, elle embrassa le Prince son frere auec tous les tesmoignages de ioye, & d'amitié imaginable, & elle le fit d'autant plus tendrement, que dans cét instant elle regarda Artemidore comme vn Protecteur qui pourroit s'opposer à la violence que le Prince luy vouloit faire pour la contraindre d'espouser Meleonte. Comme la porte de son cabinet estoit ouuerte, vne fille qui estoit à la Princesse, & que Meleonte auoit gagnée, vit les caresses que Lysimene fit à Artemidore, qu'elle attribua pourtant alors au seruice qu'elle en auoit receu. Cependant Artemidore deffendit aux siens de dire son nom à personne, & vescut comme vn estranger inconnu dans ce Chasteau. Il est vray que comme Lysimene me faisoit l'honneur

de n'auoir point de ſecret pour moy, elle me dit ce qui s'eſtoit paſſé, & me demanda conſeil ſi elle deuoit l'eſcrire à Zenocrate. Mais comme ie ſçauois que les lettres ſont expoſées à mille accidens, ie luy dis que non ſeulement ie ne luy conſeillois pas de l'eſcrire, mais que ie trouuois encore qu'il y auoit de la prudence à ne luy en dire rien, quand meſme il viendroit auec le Prince, & qu'il valloit mieux qu'il ne le ſceuſt qu'auec les autres, de peur que ne pouuant s'empeſcher d'en dire quelque choſe, cela ne puſt nuire à la reconnoiſſance d'Artemidore. Et en effet la Princeſſe me creut. Cependant le bruit de l'accident qui luy eſtoit arriué, & du ſecours qu'vn inconnu luy auoit rendu, fut bien toſt ſceu de tout le monde. Le Prince de Leonte s'eſtant vn peu bleſſé à la chaſſe, ne

put pas faire vne visite à la Princesse sa sœur en cette occasion, mais pour fauoriser Meleonte il l'y enuoya. Ainsi Zenocrate eut la douleur de voir aller son Riual visiter Lysimene, sans l'y oser suiure. Comme Artemidore est admirablement bien fait, Meleonte ne le vit pas plustost qu'il fut faché, que Lysimene eust eu vn protecteur de si bonne mine. Ce premier sentiment ne fut pourtant rien d'abord, & ne fit que passer dans son esprit. Au contraire il loüa Artemidore, il le remercia mesme au nom du Prince, & en suite au sien, du secours qu'il auoit donné à la Princesse. Artemidore répondit à tout ce que luy dit Meleonte, d'vn air si noble & si galant, que cét Amant de Lysimene en fut surpris, mais il le fut bien dauantage lors qu'ayant adroitement entretenu vn

demy quart d'heure dans vne allée du iardin, cette fille de Lysimene qui estoit dans ses interests, il apprit par elle que depuis quatre iours que cét inconnu estoit dans ce Chasteau, il auoit presque tousiours esté en conuersation particuliere auec Lysimene, ou auec moy. Elle luy conta mesme comme elle auoit veu cette Princesse l'embrasser auec tendresse, & elle luy dit en suite qu'elle n'auoit iamais veu vne si forte inclination en personne. Que dés que la Princesse estoit éueillée, elle enuoyoit sçauoir des nouuelles de cét inconnu, qu'il la voyoit habiller, & qu'il estoit dans sa chambre iusques à ce qu'elle fust preste de se mettre au lit. Et en effet quoy que ie trouuasse qu'il falloit mieux feindre que cela, Lysimene ne m'auoit pas voulu croire, se fiant sur ce qu'il n'y auoit que ses gens, &

ceux de la Princesse de Leonte dans ce Chasteau. Cependant le discours de cette fille mit d'estranges sentimens dans l'esprit de Meleonte, qui ne sçauoit que penser. Il s'auisa donc pour esloigner cét inconnu de Lysimene, de proposer à la Princesse de Leonte de le mener au Prince, mais elle luy dit qu'elle l'y meneroit elle mesme, quand elle retourneroit à Leonte, & que cependant cét inconnu attendroit son équipage en ce Chasteau. Meleonte insista quelque temps, mais voyãt que c'estoit inutilement, il cessa de s'opiniastrer, & s'en retourna auec vne grande disposition à estre ialoux. A son retour il dit ce qu'il auoit dans le cœur à Amerinthe, qui luy promit de venir où nous estions, & d'obseruer si bien toutes les actions de Lysimene, & celles de cét inconnu, qu'elle découuriroit la

verité. Amerinthe vint donc visiter la Princesse de Leonte sur le pretexte de l'accident arriué à Lysimene, mais comme elle vouloit auoir du temps pour s'esclaircir, elle feignit de se trouuer mal dés qu'elle fut arriuée, & fut quatre iours auec nous. De sorte qu'ayant l'esprit fin & malicieux comme elle là, elle remarqua bien tost qu'il y auoit vne grande amitié entre Artemidore & Lysimene. Elle y vit de la familiarité & de l'intelligence, & ie ne sçay quoy de plus libre & de plus esgal entre eux, que ce qui deuoit estre entre vn inconnu & la Princesse. Cependant comme Artemidore luy plut fort, & qu'elle ne vouloit pas que rien eschapast à sa beauté, elle fit ce qu'elle put pour luy donner de l'amour ; mais le cœur d'Artemidore n'estoit pas disposé à estre blessé

par ſes beaux yeux. Ioint que ce Prince ayant ſceu par Lyſimene, que le Prince de Leonte eſtoit fort amoureux d'Amerinthe, ſongea à ſe deffendre de ſes charmes. Amerinthe reconnoiſſant donc bien que ſes attraits ne faiſoient pas l'effet qu'elle vouloit, crut que c'eſtoit qu'il eſtoit deſia amoureux de Lyſimene. De ſorte qu'ayant l'eſprit aigri de ne pouuoir conquerir le cœur de cét inconnu, elle obſerua la Princeſſe auec plus de ſoin, elle expliqua en mal tout ce qu'elle vit, elle crut meſme voir ce qu'elle ne voyoit pas, & elle fit meſme deſſein de dire encore bien des choſes qu'elle ne croyoit pas auoir veuës. Elle dit donc à ſon retour à Meleonte, qu'elle trouuoit que cét inconnu eſtoit vn homme tres-beau, & tres bien fait, qui auoit de l'amour pour Lyſimene, adiou-

ſtant qu'elle craignoit fort que Lyſimene n'en euſt auſſi pour luy. Elle luy dit encore qu'elle auoit ſceu qu'ils eſtoient tres-ſouuent en particulier, que dés le matin il auoit la liberté d'entrer dans ſa chambre, qu'il y eſtoit fort tard le ſoir, qu'ils ſe regardoient ſouuent auec intelligence, qu'ils auoient cent petits ſecrets à ſe dire, & elle inuenta que ſe promenant dans le iardin auec eux, elle auoit veu au deſtour d'vne paliſſade, cét inconnu baiſer la main de Lyſimene, ſans qu'elle s'en fuſt offencée. Vous pouuez iuger quel effet fit ce rapport dans le cœur de Meleonte. Il fut tel que la ialouſie s'emparant de ſon eſprit, & ſon humeur violente eſtant fort propre à luy faire entreprendre les choſes les plus importantes auec precipitation, il obligea Amerinthe à dire au Prince tout ce qu'el-

le luy auoit dit, luy promettant de faire en ſuite tout ce qu'il pourroit pour la faire Princeſſe de Leonte. Amerinthe qui auoit de l'ambition, de l'enuie & de la haine, ſe laiſſa perſuader aiſement, & dit au Prince de Leonte tout ce qu'elle auoit dit à ſon fauory. Il ne le ſceut pas pluſtoſt qu'il eut vne colere horrible contre Lyſimene, & ſans approfondir les choſes, il fit deſſein d'aller promptement au Chaſteau où eſtoit la Princeſſe ſa mere, afin d'en faire partir cét inconnu. Et en effet aprés auoir conſulté auec Meleonte, ils partirent à la pointe du iour, car ce Prince eſtoit alors entierement guery. Il mena ſes gardes ſeulement, & huit ou dix hommes de qualité, entre leſquels Zenocrate eſtoit, qui de ſon coſté auoit quelque inquietude, car la bonne mine, l'eſprit, & la valeur

de l'inconnu, faiſoient alors grand bruit dans la Cour. Mais comme le hazard fait des choſes fort extraordinaires, lors que le deſtin a reſolu de faire arriuer quelque accident ſurprenant, la Princeſſe de Leonte eſtoit partie ce matin là, pour aller offrir vn Sacrifice à Diane, dans vn Temple qui eſtoit à cinq ou ſix mille de ce Chaſteau. Lyſimene s'eſtant trouuée vn peu mal la nuit, ne l'auoit pas accompagnée; Artemidore n'y eſtoit point allé non plus, & i'eſtois auſſi demeurée pour tenir compagnie à Lyſimene. Mais du reſte preſque tout le monde auoit ſuiuy la Princeſſe, ainſi il y auoit alors tres-peu de gens dans cette belle maiſon. Dés que la Princeſſe fut hors du lit, ſes femmes commençerent de la coiffer, mais les treſſes de ſes beaux cheueux furent à peine defaites,

qu'Artemidore eſtant entré dans ſa chambre, voulut luy montrer vne lettre du ſage Cleanthe, qu'il venoit de receuoir, qui luy apprenoit qu'il arriueroit bien toſt, & peut-eſtre le meſme iour. De ſorte que ne voulant pas la lire deuant ſes femmes, cette Princeſſe ſans continuer de ſe coiffer, paſſa dans ſon cabinet auec Artemidore. Cependant ſe mettant inſenſiblement à parler de pluſieurs choſes, la Princeſſe oublia qu'elle n'eſtoit pas coiffée, & s'entretint aſſez long-temps auec le Prince ſon frere. Si bien que cette fille, qui eſtoit d'intelligence auec Meleonte, s'ennuyant, laiſſa ſes compagnes attendre que la Princeſſe ſortiſt de ſon cabinet, & s'alla promener au delà de la premiere cour du Chaſteau, où il y a vne des plus belles routes qu'on puiſſe voir. Pour

moy i'eſtois alors dans ma chambre, appuyée ſur vne feneſtre qui donnoit ſur vne des plus belles cours du monde, car elle eſt grande & quarrée, toute pauée de marbre blanc, enuironnée de batimens magnifiques, & ayant vn pied deſtal au milieu, ſur lequel ſont les trois Graces repreſentées, s'entretenant par les mains comme de ieunes Bergeres en dançant. Mais cela auec tant d'art, que ces trois figures font vn obiet admirable au milieu de cette belle cour. Aprés auoir donc reſué quelque temps, à vne feneſtre de ma chambre, comme ie vous l'ay deſia dit, ie m'en retiray & me mis à lire. Cependant cette fille que ie vous ay dit qui s'eſtoit allée promener au delà de cette ſuperbe cour, n'y fut pas pluſtoſt qu'elle vit arriuer le Prince & Meleonte, qui fut droit à elle, pour

ſçauoir ce que faiſoit la Princeſſe, & pour l'empeſcher de l'aller aduertir que le Prince venoit. De ſorte que cette fille luy diſant la verité, luy apprit que la Princeſſe de Leonte eſtoit partie dés le matin, & que la Princeſſe Lyſimene qui ne l'auoit pas voulu ſuiure, dés qu'elle auoit eſté hors du lit, eſtoit entrée à moitié decoiffée dans ſon cabinet auec Artemidore, où elle croyoit qu'ils eſtoient encore en grande familiarité & en grande conference. Meleonte n'eut pas pluſtoſt appris cela, que retournant au Prince, & luy diſant ce qu'il venoit d'apprendre, & l'animant contre la Princeſſe ſa ſœur, ſans conſiderer l'eſclat qu'il alloit faire, ni les ſuites de ce qu'il alloit entreprendre, il commanda à ſes Gardes de s'aſſurer de toutes les portes de la premiere cour. Aprés quoy le

Prince de Leonte entra dans cette cour magnifique, & fut droit vers le perron du Chaſteau. Mais comme cela ne ſe put faire ſans faire quelque bruit, la Princeſſe eſtant aduertie de ſon arriuée, dit à Artemidore qu'il ſortiſt de ſon cabinet, & qu'il allaſt au deuant du Prince à qui Meleonte qui l'auoit deſia veu le preſenteroit. Car enfin, luy dit elle, puis que Cleanthe doit bien toſt arriuer, il ne faut pas encore ſonger à vous faire connoiſtre, principalement la Princeſſe ma mere n'eſtant pas icy. En effet Artemidore paſſant par vne porte deſrobée, ſortit dans la cour, mais comme ce lieu par où il ſortit, fit connoiſtre au Prince que la fille de la Princeſſe n'auoit pas menty, & que de plus il auoit veu par les feneſtres du cabinet de Lyſimene (car l'appartement de la Princeſſe eſtoit

en bas) auec quelle precipitation elle auoit fait sortir cét homme de bonne mine, il ne douta pas qu'elle ne fust tres-coupable, & que l'affection qu'elle auoit pour luy ne fust criminelle. Si bien que sans considerer rien que le desir de punir la Princesse, & de satisfaire Meleonte, dés qu'Artemidore fut dans la cour, il regarda le violent Meleonte, qui transporté de colere, de ialousie & de fureur, Ha! Seigneur, dit-il au Prince, permettez moy de punir l'audace de cét inconnu, qui vient insolemment vous faire vn outrage. Si vous me connoissiez bien, reprit Artemidore sans s'emouuoir, vous verriez que ce seroit à moy à demander iustice au Prince, de l'insolence que vous auez. Le Prince de Leonte s'irritant alors tout d'vn coup, & croyant que cét inconnu vouloit

faire l'homme de qualité, pour ſauuer ſa vie, commanda bruſquement à ſes Gardes de ſe ſaiſir de luy, aprés quoy il s'en alla vers le perron, ſuiuy de Meleonte, de Zenocrate, & de pluſieurs autres. Artemidore voulut alors luy parler, mais il ne fut point entendu, ſi bien que voyant pluſieurs des Gardes du Prince l'eſpée à la main à l'entour de luy, il ne fut pas maiſtre de ſa colere, & ne put s'empeſcher de tirer auſſi ſon eſpée, & de les eſcarter ſi bruſquement, qu'vn de ſes Gardes s'eſtant enferré de luy-meſme dans l'eſpée d'Artemidore, tomba mort en vn inſtant. De ſorte que ces compagnons ayant fait vn grand cry, & l'ayant tous enſemble preſſé fort viuement, il gagna ce pied deſtal, ſur lequel eſtoient les trois Graces, afin de n'eſtre pas enuelopé, & de n'eſtre at-

taqué que par deuant. Ces Gardes firent encore vn grãd cry, auquel ayãt quitté ma lecture, ie mis la teſte à la feneſtre, & ie vy vn obiet le plus funeſte du monde, car ce paué de marbre blanc eſtoit marqué de ſang en pluſieurs endroits; Artemidore auoit encore tué deux autres Gardes, dont les corps eſtoient eſpars à l'entour de ce vaillant Prince, qui ſe deffendoit comme vn Lyon. Cependant tous les Gardes qu'on auoit laiſſez aux portes, les quitterent pour venir vanger la mort de leurs compagnons. Meleonte, Zenocrate, & tous les autres, & meſme le Prince retournerent ſur leurs pas, ſurpris de la valeur de cét homme, qui ſe deffendoit ſi bien, & qui d'abord tua vn frere de Meleonte qui s'auança vers luy, mais il faut dire à la loüange de Zenocrate, que

quoy que la ialouſie s'emparaſt alors fortement de ſon eſprit, il deſaprouua hautement cette violence, & en dit ſes ſentimens au Prince, qui ne les voulut pas écouter. Cependant tout ce qu'Artemidore diſoit pour ſe faire connoiſtre n'eſtant pas entendu, il n'auoit nul recours qu'à ſa valeur. Il eſt vray qu'elle eſtoit telle, que pas vn n'oſoit l'approcher, auſſi quelques-vns des Gardes ſans ordre du Prince, luy tiroient des fleches, & les autres luy lançoient des iauelots, quoy que le Prince & Zenocrate les en vouluſſent empeſcher; car pour Meleonte, dans la fureur où il eſtoit alors, il ne ſouhaitoit que la mort d'Artemidore, qu'il croyoit eſtre ſon Riual, & ſon Riual fauoriſé. Pour moy ie l'auouë à ma confuſion, i'eſtois dans vn eſtonnement ſi grand, & ie fus ſaiſie d'v-

ne frayeur ſi exceſſiue, que ie ne pouuois ni parler, ni changer de place. Pour la Princeſſe elle fut plus vaillante que moy, car lors qu'elle vit tant d'eſpées tournées contre Artemidore, qui eſtoit legerement bleſſé à la main gauche, tant de fleches tirées ſur luy, & que perſonne n'entendoit ce qu'il diſoit, voyant, dis-je, qu'encore que par ſon adreſſe, ſon courage, & ſon agilité, il fiſt reculer ceux qui l'attaquoient, & qui n'oſoient approcher plus prés que iuſques aux corps de ceux qu'il auoit tuez, il ſeroit impoſſible qu'il ne ſuccombaſt, elle ſortit en diligence aprés qu'elle fut reuenuë de ſon premier eſtonnement, & ſans conſiderer qu'elle n'auoit qu'vne ſimple robe volante d'vne eſtoffe blanche, & fort legere; qu'elle auoit la gorge à demy nuë, les cheueux eſpars, &

les bras découuerts, elle ſort du perron, trauerſe tous ces gens armez, s'expoſe aux coups de fleches & de iauelots, & faiſant honte par ſa rare beauté aux Graces au pied deſquelles Artemidore deffendoit ſi vaillamment ſa vie, elle ſe mit entre ce vaillant Prince, & ceux qui l'attaquoient, voulant par cette action genereuſe faire ceſſer le combat, & faire connoiſtre Artemidore au Prince ſon frere. En effet tous ces fiers aſſaillans ſuſpendirent d'abord leur fureur à ſon aſpect, mais comme cette action fut priſe par le Prince, par Meleonte, & par Zenocrate, pour vn grand teſmoignage d'amour pour Artemidore, cela produiſit des effets bien differens. Car le Prince redoublant ſa fureur, ha! infame ſœur, s'eſcria-t'il, qui viens deffendre ton indigne Amant à mes yeux, il faut que

ie te puniſſe de ta laſcheté. A ces mots il s'auança vers elle l'eſpée à la main, & l'euſt tuée infailliblement, ſi l'amoureux Zenocrate tout irrité, & tout ialoux qu'il eſtoit, ne ſe fuſt eſlancé par vn excez d'amour, entre le Prince & Lyſimene. Artemidore de ſon coſté voulut faire la meſme choſe, mais dans ce moment là, Meleonte à qui la genereuſe action de la Princeſſe auoit redoublé la ialouſie, & la fureur, prit vn arc des mains d'vn Archer, qu'il tira auec precipitation, mais au lieu de tuer Artemidore, comme il en auoit le deſſein, il bleſſa dangereuſement Lyſimene à la gorge, & la meſme fleche aprés l'auoir bleſſée en paſſant, alla malheureuſement s'enfoncer dans le corps de Zenocrate, car Meleonte auoit tiré du coſté droit au coſté gauche, de ſorte que tombant tous

deux de ce coup, on peut dire que Lyſimene ſentit la plus aigre douleur qui fut iamais, car elle ne ſe vit pas en eſtat d'empeſcher Artemidore de perir par les mains de ſon frere. Elle vit ſon cher Zenocrate bleſſé pour l'amour d'elle, & elle connut par quelques paroles qu'il dit en tombant, qu'il la ſoupçonnoit d'eſtre infidele. D'autre part Artemidore eſtant tranſporté de douleur de voir Lyſimene bleſſée, ſans plus ſonger à ſe deffendre, voulut releuer cette Princeſſe, mais le ialoux Meleonte deſeſperé d'auoir frappé ſa Maiſtreſſe, & de n'auoir pas bleſſé Artemidore pluſtoſt que Zenocrate, qu'il ne regardoit plus comme ſon Riual il y auoit long-temps, voulut tuer ce vaillant Prince. Mais dans cét inſtant la Princeſſe de Leonte reuenant du Temple de Diane d'vn coſté auec

tout ſon train, & le ſage Cleanthe arriuant de l'autre, retint la fureur de tant de gens irritez. Vous pouuez iuger quelle ſurpriſe fut celle de la Princeſſe de Leonte de trouuer le Prince & Meleonte les armes à la main; tant de gens tuez; Artemidore bleſſé, & Zenocrate & Lyſimene preſts de mourir, car la perte du ſang oſta la parole à tous les deux. Pour Cleanthe dés qu'il parut, & qu'il vit cét eſtrange ſpectacle, il fut droit au Prince, & luy parlant auec l'authorité d'vn homme qui l'auoit inſtruit dans ſa ieuneſſe, quoy, Seigneur, luy dit-il, ie vous trouue les armes à la main contre le Prince Artemidore voſtre frere. Ces paroles firent rougir le Prince, & paſlir Meleonte, qui s'eſtoit approché, pendant qu'Artemidore aprés auoir trauerſé la foule eſtoit allé rendre conte à la

Princeſſe ſa mere, de ce qui venoit d'arriuer. Le diſcours de Cleanthe, que le Prince reconnut fort bien, l'eſtonna eſtrangement, car il ſçauoit qu'il n'y auoit pas moyen de douter de ſa probité. Neantmoins ne pouuant ſe reſoudre tout d'vn coup à croire ce qu'il luy diſoit; quoy, luy dit-il, celuy que ie voy eſt mon frere, & ce frere eſt Amant de ma ſœur. Non, Seigneur, dit alors Artemidore qui conduiſoit la Princeſſe ſa mere, & ſi vous m'euſſiez voulu eſcouter, vous n'auriez rien fait de tout ce que vous venez de faire, & vous ne m'auriez pas contraint de tuer des malheureux que ie ne connoiſſois pas. Ha! mon fils, s'eſcria la Princeſſe de Leonte, en parlant au Prince, que vous eſtes coupable, & que ie ſuis malheureuſe. Cependant, adiouſta-t'elle, laiſſez moy en paix dans ce

desert, essayez de sauuer la vie de ma fille, & soyez fortement persuadé qu'Artemidore est vostre frere. Il s'est fait connoistre à moy d'abord ; vostre sœur a sceu de ma bouche ce qu'il luy est, & si ce n'eust esté que ie voulois attendre l'arriuée de Cleanthe, vous eussiez esté instruit de la verité. Cleanthe ayant adiousté beaucoup de choses pour faire reconnoistre Artemidore, & le Prince l'ayant mieux regardé, le reconnut pour son frere par ses propres yeux ; de sorte qu'estant fort honteux de son action, il luy en demanda pardon. Seigneur, reprit Artemidore, ie suis tout prest d'oublier l'iniure que vous m'auez faite, mais ie vous supplie que celuy qui a blessé la Princesse ma sœur, ne paroisse plus deuant mes yeux, car tout le respect que ie vous porte, ne pour-

roit m'empeſcher de le punir d'vne ſi eſtrange action. Durant cela comme i'eſtois deſcenduë, dés que i'auois veu la Princeſſe, i'eſtois à genoux auprés d'elle, pour tacher de la faire reuenir. Meleonte deſeſperé de ce qu'il auoit fait, vint meſme pour m'aider à la ſouſtenir, mais comme i'allois le repouſſer, il entendit ce que diſoit Artemidore. De ſorte que ſa fureur redoublant, vous auez raiſon, Seigneur, luy dit-il, vous auez raiſon, & pour vous teſmoigner que ie me trouue auſſi coupable que malheureux, iugez de quoy vn genereux repentir eſt capable. En diſant cela il ſe voulut donner d'vn poignard dans le cœur, mais le Prince qui l'aimoit fort retenant vne partie de ſon impetuoſité en luy ſaiſiſſant le bras, le poignard n'enfonça pas autant qu'il

vouloit, mais ce fut touſiours aſſez pour donner quelque pitié à celuy meſme qu'il auoit voulu tuer. Cependant la Princeſſe ayant fait porter Lyſimene ſur ſon lit, & donné ordre qu'on euſt ſoin de Zenocrate, & qu'on oſtaſt les morts qui eſtoient dans la cour, le Prince donna Meleonte en garde à trois ou quatre des ſiens, & le fit conduire dans vn pauillon, qui eſtoit à vn bout du iardin, où on le mena malgré qu'il en euſt, car il vouloit mourir, & ne pouuoit ſouffrir qu'on vouluſt le faire viure. Cependant Cleanthe entretenant le Prince, & employant toute ſa prudence à luy perſuader qu'Artemidore ne ſe ſouuiendroit point de ce qui s'eſtoit paſſé, luy mit l'eſprit en aſſez bon eſtat, & luy conſeilla de s'en retourner le ſoir à Leonte, & d'y remener celuy qui

auoit bleſſé Lyſimene, en penſant tuer Artemidore, iuſques à ce que ce premier trouble fuſt appaiſé, & que l'on viſt ce qui arriueroit de la bleſſure de Lyſimene, & de celle de Zenocrate, car pour le Prince Artemidore, celle qu'il auoit receuë à la main gauche eſtoit fort legere. Et en effet ce Prince ſuiuant les conſeils du ſage Cleanthe, pour qui il auoit conſerué du reſpect, s'en alla dés qu'il ſceut que Lyſimene eſtoit reuenuë de ſon éuanoüiſſement, & fit mettre Meleonte dans vn chariot, aprés qu'il l'eut fait penſer par force, laiſſant ordre à Cleanthe de dire à la Princeſſe ſa mere, au Prince Artemidore, & à Lyſimene, tout ce qu'il iugeroit à propos de leur dire pour leur adoucir l'eſprit, quoy qu'à parler ſincerement ce Prince ne creuſt pas eſtre coupable d'autre choſe que

de precipitation. Et pour l'action de Meleonte, il la regardoit comme vne violence que l'amour & la ialousie pouuoient faire excuser. Mais pour Meleonte, il estoit plus equitable que luy, car il s'accusoit luy mesme de bonne foy. Que ie suis malheureux, disoit-il en s'en retournant, à vn de mes Amis, & des siens, qui me la redit, & que ie suis criminel ; car enfin i'ay commis tous les crimes imaginables, i'ay soupçonné legerement la plus vertueuse Princesse qui fut iamais, ie l'ay accusée, i'ay irrité l'esprit du Prince contre elle, ie luy ay mis la fureur dans l'ame, & les armes à la main contre le Prince son frere, & contre la Princesse sa sœur ; & lasche que ie suis, aprés auoir veu faire les plus grandes actions du monde à Artemidore, ie l'ay voulu tuer d'vn coup de fleche. Mais

auſſi les Dieux pour m'en punir, ont permis que cette fleche malheureuſe ait frappé vn innocent Amy, & ait bleſſé mortellement la ſeule perſonne pour qui la vie me pouuoit eſtre agreable; & cependant on ne veut pas que ie meure, on me force de viure, on me garde comme ſi ie meritois encore qu'on euſt quelque ſoin de ma vie. Mais c'eſt en vain, adiouſtoit-il, qu'on m'obſerue, & qu'on m'oſte tout ce qui pourroit ſeruir à me donner la mort, ie n'ay que faire de fer ni de poiſon, ma ſeule douleur ſuffira pour me faire mourir. Car enfin quand ie ſonge que c'eſt moy qui ay mis ma Princeſſe en danger, & qu'en voulant tuer vn homme que ie croyois mon Riual, i'ay peut-eſtre tué ma Maiſtreſſe, ie ſens quelque choſe mille fois plus cruel que la mort; quelque choſe

qu'on ne ſçauroit conceuoir, & que ie ne conçoy pas moy-meſme, puis que i'ay tout à la fois de la honte, du repentir, de la douleur, de l'horreur contre moy-meſme; autant d'amour qu'il en faut pour ne me pardonner iamais la faute que i'ay faite, & autant de dépit qu'il eſt neceſſaire d'en auoir pour ſouhaiter la mort à tous les momens. Auſſi bien qu'ay-ie plus affaire au monde; la Princeſſe ne m'aimoit pas lors que ie n'auois iamais rien fait que la ſeruir, iugez aprés cela quels ſeront ſes ſentimens ſi elle eſchappe, pour vn homme qui a voulu ternir ſa gloire, oſter laſchement la vie au Prince Artemidore, & qui a mis la ſienne au hazard. Encore ſi i'auois voulu tuer ce Prince comme vn homme de cœur peut tuer vn ennemy, ce ſeroit quelque choſe; mais la ialouſie m'a tellement

transporté, lors que i'ay veu Lysimene exposer sa vie pour sauuer celle d'vn homme que ie croyois mon Riual, que i'ay en ce malheureux instant oublié que i'auois du cœur ; i'ay renoncé à tous sentimens de vertu, pour ne songer qu'à vne prompte vangeance. Mais helas! les Dieux ont desia vangé Lysimene ; cat ie me hais si horriblement que ie n'ay iamais eu plus d'amour pour elle, que i'ay presentement de haine pour moy. Voila de quelle sorte raisonnoit le malheureux Meleonte, durant que le sage Cleanthe taschoit d'adoucir les choses au chasteau où il estoit demeuré.

Ha! Amiclée, interrompit Plotine, que Cleanthe m'a fait de plaisir d'arriuer, & que i'aurois d'enuie de connoistre vn homme qui a si bien instruit le Prince Artemidore.

Pour moy, dit Clelie, ie me l'imagine comme vn de ces Sages dont on a tant parlé. Car i'ay tant oüy vanter à Merigene, le ieune Roy de Phenicie, & le Prince ſon frere qu'il a enſeignez, que ie me le figure comme vn tres-excellent homme.

Pour vous teſmoigner que ie veux tout ce que vous voulez, reprit Amiclée, ie veux bien vous le repreſenter, car de l'humeur dont ie ſuis, i'ay aſſez de peine à ne m'arreſter pas vn peu à loüer mes Amis quand i'en parle à des perſonnes qui ne les connoiſſent pas, & ie ſuis meſme perſuadée que la generoſité veut que l'on en vſe ainſi, & qu'il y a quelque plaiſir lors qu'on eſt ſeul, à ſe ſouuenir qu'on a rendu iuſtice à ſes Amis, quand on a parlé d'eux. De grace, dit Plotine, parlons de Cleanthe, & laiſſons

là les plaiſirs qu'on trouue en ſoy meſme, car pour moy ie ſuis perſuadée que ce ſont les plus triſtes plaiſirs du monde. Ils ſont pourtant les plus ſolides, répondit Clelie; croyez moy, adiouſta agreablement Plotine, ne cherchons point la ſolidité aux plaiſirs, contentons nous qu'ils ayent quelque choſe de brillant, qui eſbloüyſſe la raiſon, qu'ils ſe ſuiuent les vns les autres, qu'ils ſe varient, qu'ils nous trompent, & nous amuſent agreablement, ſans vouloir leur rien demander dauantage, & pour mettre la choſe en vſage, aprés auoir eu le plaiſir de me delaſſer d'vn aſſez long ſilence par ce que ie viens de dire, dites nous aimable Amiclée comment eſt fait le ſage Cleanthe.

Sçachez donc, reprit Amiclée, que celuy que vous voulez con-

noiſtre, eſt vn homme dont le merite eſt digne de veneration, & qui par ſa grande vertu, s'eſt mis au deſſus de l'enuie, & des enuieux. Sa naiſſance eſt fort bonne, & il ſeroit aiſé de trouuer à le loüer par pluſieurs choſes qui luy ſont eſtrangeres ; mais pour ne vous parler que de luy, ie me contenteray de vous dire que quoy que Cleanthe ſoit deſia arriué à cét âge où le temps a accouſtumé d'effacer vne partie des traits qui rendent la phiſionomie agreable, il a pourtant ſur le viſage vne ſerenité pleine d'eſprit & de douceur, qui plaiſt infiniment. Ses yeux monſtrent meſme vne partie de ſa ſageſſe & de ſa bonté, & quoy qu'il ne ſoit pas grand, il a bonne mine, & a tout l'air d'vn Philoſophe, qui pratique encore plus de vertu qu'il n'en enſeigne. Il paroiſt vne ioye ſi mo-

deſte dans ſon entretien, vne com-
plaiſance ſi ſage en tous ſes diſ-
cours, & vne bonté ſi veritable en
toutes ſes actions, qu'il inſpire par
ſon entretien l'amour de la vertu,
à tous ceux qui en ſont capables.
Auſſi a-t'il eſté choiſi, comme ie
vous l'ay deſia dit, pour inſtruire
en diuerſes choſes conſiderables,
deux des plus grands Princes du
monde, ſans conter le Prince de
Leonte, ni Artemidore. Il a toute
ſa vie ſi paſſionnement aimé l'e-
ſtude, qu'on peut dire qu'il n'a ia-
mais paſſé de iour ſans apprendre
quelque choſe; auſſi a-t'il compo-
ſé vn nombre infiny de beaux ou-
urages, qui ſont des teſmoins ir-
reprochables de ſon ſçauoir, & de
ſa vertu. En effet il n'y a preſque
rien dont il n'ait eſcrit auec gloi-
re, & auec l'intention de profiter
au public, & de rendre ceux qui
liroient

liroient ſes ouurages, ou meilleurs, ou plus ſçauans, ce qui à mon auis eſt vne tres grande loüange. Mais quoy que Cleanthe ſoit tres-ſçauant, & que ſes ouurages meritent de viure touſiours, i'admire encore plus ſa vertu que ſon ſçauoir, principalement l'ayant conſeruée toute pure au milieu d'vne grande Cour, où d'ordinaire les plus vertueux ont quelque peine à demeurer exactement dans la pureté de leurs ſentimens. Mais pour Cleanthe, rien ne le change, ni ne le peut changer, tant il eſt ſolidement vertueux, mais d'vne vertu ſociable qui n'a rien de ſauuage, qui perſuade plus par la douceur que par l'impetuoſité, & qui par la tranquilité de ſon eſprit, fait aſſez connoiſtre qu'il a fait vne longue & heureuſe eſtude de la ſageſſe; car il n'eſt pas de ces gens qui connoiſſent la vertu ſans

la ſuiure, & qui enſeignent des vertus qu'ils ne pratiquent iamais. Au contraire Cleanthe parle encore plus de morale par ſes actious, que par ſes diſcours, & n'inſtruit pas moins par ſes mœurs, que par ſes ouurages. Voila donc quel eſt le ſage Cleanthe, dont la preſence calma vn ſi grand orage. Cependant dés que la Princeſſe fut reuenuë de ſon éuanoüiſſement, elle penſa à Artemidore, & à Zenocrate, & me voyant dans ſa chambre les larmes aux yeux, elle m'appella toute foible qu'elle eſtoit, & quoy que ſa bleſſure luy cauſaſt aſſez de douleur, elle me tendit la main, & me la ſerrant doucement, de grace ma chere Amiclée, me dit-elle en me regardant fixement, dites moy ſi les larmes que vous répandez ſont pour Artemidore, ou pour le malheureux Zenocrate. Le Prince

Artemidore, repris-ie, eſt ſi peu bleſſé, qu'il ne ſent que voſtre bleſſure, & pour Zenocrate, ie ne ſçay pas encore ce que les Chirurgiens en diſent, c'eſt pourquoy, Madame, mes larmes ne ſont que pour vous. Puis que ma vie vous eſt ſi chere, reprit elle en abaiſſant la voix, prenez quelque ſoin de celle de Zenocrate, & faites que ie ſçache l'eſtat où il eſt. En effet ie ſceus bien toſt aprés que ſa bleſſure eſtoit dangereuſe, mais qu'il n'eſtoit pourtant pas deſeſperé. Pour la Princeſſe elle fut en fort grand danger, parce que la fiévre luy prit. Ce qu'il y auoit de cruel pour Zenocrate, c'eſt que perſonne, excepté moy, ne ſçachant l'amour qu'il auoit pour Lyſimene, ne luy cachoit le danger où elle eſtoit. Si bien que ſon mal fut beaucoup plus grand qu'il n'euſt eſté, s'il euſt ignoré la gran-

deur de celuy de Lyſimene. Quant à Artemidore il auoit vne amitié ſi tendre pour elle, qu'il n'euſt guere eſté plus affligé s'il euſt eſté ſon Amant, & comme on ſe porte aiſement à aimer ceux qui ont voulu ſeruir ceux qu'on aime, ce Prince eut auſſi bien toſt vne violente amitié pour Zenocrate, qui s'eſtoit ſi genereuſement oppoſé à la violence du Prince de Leonte, & qui auoit eſté frappé du meſme coup qui auoit bleſſé la Princeſſe. Comme Zenocrate ſçauoit que ie n'ignorois pas ſon amour, quand ie l'allois voir de la part de Lyſimene, il me diſoit les choſes du monde les plus touchantes. Mais pour la Princeſſe, ie vous aſſure que i'admiray ſa vertu en cette rencontre, car bien qu'elle creuſt mourir, elle ſe ſeruit touſiours de ſa prudence eſgalement, & elle ne dit pas vne

parole qu'elle puſt ſe repentir d'auoir dite. Elle me parloit touſiours de Zenocrate fort tendrement, mais aprés tout c'eſtoit auec tant de retenuë, que ce qu'elle m'en diſoit pouuoit auſſi bien conuenir à vn aimable Amy, qu'à vn fidele Amant. Mais enfin la ieuneſſe de Lyſimene reſiſtant à la grandeur de ſon mal, ſes Medecins aſſurerent vn iour qu'elle ne mourroit pas; de ſorte qu'Artemidore tranſporté de ioye fut le dire à Zenocrate, qui receut cette bonne nouuelle auec tant de plaiſir, que ce Prince connut qu'il eſtoit amoureux de Lyſimene. Mais au lieu d'en eſtre fâché, il en fut bien aiſe, car il haïſſoit Meleonte, & ſçachant que Zenocrate eſtoit ſorty des anciens Princes d'Herbeſe, quoy qu'il ne tinſt pas alors ce rang là, il n'eſtoit pas marry qu'vn auſſi honne-

ſte homme aimaſt la Princeſſe ſa ſœur, luy ſemblant que cela pourroit l'empeſcher pluſtoſt de pardonner à Meleonte. En effet ce Prince s'eſtant mis dans l'eſprit de s'éclaircir tout à fait des ſentimens de Lyſimene, vn iour qu'elle ſe portoit aſſez bien pour pouuoir ſouffrir ſa conuerſation, il ſe mit à luy faire la guerre de Zenocrate, qu'il diſoit qu'elle auoit penſé faire mourir. La Princeſſe rougit lors qu'Artemidore luy parla ainſi, de ſorte que craignant de luy auoir déplu; de grace, luy dit-il, ne penſez pas que ie vous parle comme vous pourroit parler le Prince mon frere, c'eſt à dire auec le deſſein de vous perſecuter, non ma chere ſœur, adiouſta-t'il, i'ay des ſentimens plus équitables, ie vous parle comme vn Amy fidele, qui ne veut ſçauoir vos ſentimens que pour

s'y conformer, car enfin ie ſçay que vous aimez la gloire, & que vous ne pouuez rien aimer ſans elle. Seigneur, luy dit alors la Princeſſe en ſe remettant, pour vous teſmoigner que ie vous conſidere encore plus comme vn Amy fidele, que comme vn frere genereux, ie veux bien vous confier l'vnique ſecret de ma vie, & vous confeſſer que ſi ie ne ſongeois à regler les ſentimens de mon cœur, i'aurois autant d'inclination pour Zenocrate, que i'ay d'auerſion pour Meleonte. Mais comme ie ne preuoy pas que la fortune nous puiſſe permettre de viure enſemble, ie luy parle toûjours comme à vn agreable Amy, & ie luy deffends d'eſperer rien de tout ce que peut pretendre vn Amant, ſi ce n'eſt vne certaine tendreſſe deſintereſſée, & détachée de toutes choſes, que ie ne puis luy

refuſer. Voila, Seigneur, tout le ſecret de ma vie, vſez en comme il vous plaira, & ſi vous me trouuez criminelle, vous me ferez plaiſir de me le dire, afin que i'eſſaye de m'en corriger. Cette franchiſe plut ſi fort à Artemidore, qu'il luy en rendit mille graces. il approuua tous ſes ſentimens, & il ſe lia entr'eux vne amitié pleine de confiance, qui durera toute leur vie. En ſuite Artemidore du conſentement de la Princeſſe, fit connoiſtre à Zenocrate qu'il ſçauoit ſon affection ; de ſorte qu'il y eut en tres-peu de iours vne liaiſon tres-eſtroite entre ces trois perſonnes, qui m'eſtimerent aſſez pour me confier tous leurs ſentimens. Cependant Cleanthe trouua beaucoup de difficulté à pacifier les choſes, car le Prince aimant cherement Meleonte, vouloit que Lyſimene

& Artemidore luy pardonnaſſent; ces deux perſonnes au contraire ne pouuoient pas ſe reſoudre de voir vn homme qui auoit fait vne action qui leur auoit penſé eſtre ſi funeſte. La Princeſſe leur mere ne pouuoit non plus conſentir de retourner à Leonte tant qu'il y ſeroit ; elle vouloit meſme que le Prince le banniſt pour touſiours; mais comme Amerinthe dont le Prince eſtoit touſiours amoureux, protegeoit Meleonte, on n'auoit garde d'obtenir ce que l'on demandoit. Ainſi Cleanthe alloit & venoit inutilement du Chaſteau où nous eſtions à Leonte, & de Leonte à ce Chaſteau. Pendant cela Meleonte eſtoit touſiours gardé, il eſt vray que c'eſtoit bien plus pour l'empeſcher d'attenter à ſa vie, que pour ſatisfaire Lyſimene & Artemidore. Cependant la Princeſſe re-

uenant assez promptement de son mal, fut en estat de se pouuoir promener dans les iardins du Chasteau qui sont assurement tres-beaux. Dés qu'elle put voir du monde, toutes les Dames principales de Leonte vinrent la visiter; & Clidamire que vous connoissez y vint comme les autres, auec vne de ses parentes. Cependant Artemidore la trouua si aimable ce iour là, qu'il commença d'auoir pour elle cette grande passion qui a causé toutes les auantures que ie sçay que vous auez sceuës. Aussi ne vous en diray-ie presque rien, mais seulement qu'vn iour qu'elle estoit venuë auec Andromire, & plusieurs autres Dames qui estoient demeurées à coucher, comme on fut vers le soir à la promenade, elle fit si bien qu'elle parla à Artemidore, qu'Andromire entretint Zenocrate, quoy

qu'il n'en euſt guere d'enuie, qu'vne autre Dame ſe mit à me conter cent choſes dont ie n'auois que faire, & que pendant cela vne de ſes Amies, & qui eſt vne des plus adroites perſonnes du monde, mena inſenſiblement la Princeſſe dans vne allée, au bout de laquelle il y a vn pauillon, qui a vne porte qui donne dans la campagne. Le bas de ce pauillon n'eſt qu'vn grand lieu vouté, enuironné de ſieges, où l'on peut ſe repoſer ſans eſtre incommodé du Soleil, & meſme ſans eſtre veu de ceux qui ſe promenent, quoy qu'il ſoit entierement ouuert de la face qui répond au bout de l'allée, parce qu'il y a de grands rideaux que l'on peut tirer quand on veut. La Princeſſe s'eſtant donc laiſſée conduire ſans y penſer dans ce cabinet, elle en vit les rideaux à moitié tirez, & re-

marqua meſme que la porte qui donnoit dans la campagne, eſtoit entr'ouuerte, mais ne tirant nulle conſequence de ces deux choſes, qui pouuoient eſtre par des cauſes differentes, elle entra dans ce cabinet, ſans prendre garde que cette Dame ne l'y ſuiuoit pas, & retournoit dans l'allée. Mais à peine eut elle fait trois pas, qu'elle vit Meleonte à ſes pieds, qui la retenant par la robe malgré qu'elle en euſt, la força de l'écouter, car comme elle eſtoit encore tres-foible de ſon mal, l'eſtonnement redoublant ſa foibleſſe, elle fut contrainte de s'aſſeoir de peur de tomber. Dans cét inſtant elle craignit que Meleonte ne la vouluſt enleuer, auſſi fit-elle d'abord vn grand cry, qui ne fut entendu de perſonne, parce que la compagnie eſtoit dans vne autre allée, où celle qui ſeruoit

Meleonte ſçauoit bien que ſes Amies la retiendroient auec adreſſe. Cependant Meleonte pour ne perdre pas vne occaſion qu'il iugeoit bien qu'il ne pourroit retrouuer aiſement, eſtant à genoux deuant la Princeſſe, qui s'aſſit, prit la parole auec vn ſaiſiſſement de cœur eſtrange. De grace, Madame, luy dit-il auec vne ſoumiſſion extreme, eſcoutez le malheureux Meleonte pour la derniere fois, vous le deuez ſans doute, Madame, puis qu'il ne pretend pas meſme obtenir le pardon qu'il vous demande les larmes aux yeux. Le malheureux Meleonte, reprit la Princeſſe, eſt ſi criminel, qu'il n'y a point de malheurs dont il ne ſoit digne. Ie l'auouë, Madame, reprit-il auec precipitation, & ce n'eſt que pour vous l'auoüer que i'ay pris la liberté de venir icy. Quoy Meleonte,

repliqua la Princeſſe, vous auez encore l'audace de vous preſenter à moy, aprés m'auoir cru capable d'vn crime, car en comparaiſon de cela, ie conte preſque pour rien que vous m'ayez bleſſée mortellement. Mais à n'en mentir pas ie conte pour beaucoup que vous ayez voulu tuer le Prince mon frere, de la plus laſche maniere du monde. Ha! Madame, reprit Meleonte, quand ie vous vy ſi belle, & ſi charmante, paſſer à trauers des eſpées & des traits, en mépriſant le peril, pour ſauuer la vie d'vn homme que ie croyois mon Riual, & que ie penſois eſtre aimé de vous, ie ſentis ce que ie ne ſçaurois vous faire comprendre; & il euſt fallu eſtre ſans amour, pour conſeruer du reſpect & de la generoſité. Ainſi ie le confeſſe, ie ne ſongay qu'à tuer celuy que ie croyois voſtre Amant,

& si Zenocrate eust encore esté amoureux de vous, il eust assurement fait ce que ie fis. Quoy qu'il en soit, dit-elle, ie suis contente de Zenocrate, & ie ne le suis pas de vous. Helas ! Madame, reprit Meleonte, comment le pourriez vous estre, puis que ie ne le suis pas moy mesme, & qu'au contraire ie suis mon plus mortel ennemy. Oüy, Madame, ie me hay plus que vous ne me hayssez, & i'ay presentement tant de repentir de ma violence, & tant de respect pour vous, que ie n'ose pas mesme mourir à vos yeux, de peur que le Prince qui m'aime ne vous reproche ma mort. Sçachez donc, Madame, que voyant la diuision que ie cause entre le Prince de Leonte, le Prince Artemidore & vous, ie me suis resolu de finir cette contestation par ma fuite. I'ay donc suborné mes

Gardes durant que le Prince eſt à la chaſſe, & par des voyes que ie ne veux point vous dire, ie ſuis entré dans ce iardin, & ie vous y parle pour vous aſſurer que ie m'en iray chercher la mort en quelque lieu ſi eſloigné de Leonte, qu'on n'entende iamais parler de moy. Ie quitteray meſme le nom que ie porte, afin qu'il ne puiſſe plus vous importuner, & conſeruant toute entiere l'amour que i'ay pour vous, ie viuray le plus malheureux de tous les hommes, en quelque lieu que ie viue, s'il eſt vray que i'aye aſſez de force pour viure encore quelque temps, afin de vous adorer ſeulement. Meleonte dit cela d'vn air ſi touchant, que la Princeſſe me dit que malgré ſa haine & ſa colere, elle eut quelque compaſſion de luy. Elle la luy cacha pourtant, de peur qu'il ne chan-

geaſt

geaſt de deſſein, c'eſt pourquoy prenant la parole en le regardant d'vn air irrité, quand on a fait de mauuaiſes actions, luy dit-elle, ce n'eſt pas aſſez que de dire de belles choſes, il faut vn long repentir, vne longue abſence, & mille ſeruices, pour oſer eſperer auec raiſon d'eſtre ſouffert parmy les gens d'honneur. Cependant comme ie ſuis équitable, ie louë le deſſein que vous prenez, comme le ſeul que vous deuiez prendre. Allez donc, Meleonte, allez, pourſuiuit-elle en ſe leuant, allez demander pardon aux Dieux, car pour moy ie vous trahirois ſi ie vous diſois que ie vous pardonne. Ie vous ay deſia dit, Madame, reprit l'affligé Meleonte, que ie n'eſperois point d'obtenir le pardon que ie vous demandois, mais du moins accordez moy la grace de croire

que l'excez de mon amour eſt la cauſe de tous mes crimes, & que ſi ie vous auois moins aimée, i'aurois touſiours eſté innocent. C'eſt la ſeule, & la derniere faueur que ie vous demanderay iamais, n'oſant pas meſme vous demander vn peu de compaſſion, quand vous vous imaginerez que ie ſeray mort en exil ſeulement pour l'amour de vous. Comme la Princeſſe alloit luy dire quelque choſe, Meleonte vit paroiſtre de loin toute la compagnie, qui malgré toute l'adreſſe de la Dame qui eſtoit retournée ſur ſes pas pour l'amuſer adroitement, cherchoit la Princeſſe; & ne pouuoit en eſtre priuée plus long-temps. De ſorte que Meleonte eſtant contraint de s'en aller, ſe leua, ſans que la Princeſſe, qui le quitta bruſquement, luy euſt rien dit, & ſortant par la porte de ce pauillon qui donnoit

dans la campagne, il monta sur vn cheual qu'vn esclaue luy tenoit en ce lieu là, & se perdit dans vn bois qui n'estoit pas fort esloigné. Cependant cela ne se put faire que Zenocrate ne reconnust Meleonte. Pour Artemidore il n'y prit pas garde, parce qu'il parloit attentiuement à Clidamire, & il n'y eut que Zenocrate & moy, qui vismes Meleonte. Il ne l'eut pas plustost veu, que changeant de couleur, il s'en vint à moy, & me regardant d'vn air assez interdit, qu'ay-ie veu Amiclée, mes yeux ne m'ont-ils point trompé, Meleonte peut-il estre où i'ay creu le voir, la Princesse luy aura-t'elle pardonné, & que pensez vous de ce que ie voy bien que vous auez veu aussi bien que moy. En verité, luy dis-ie, ie ne sçay ce que i'en dois penser, mais ie sçay bien que la Princesse ne peut

iamais auoir tort, & que ſon viſage me dit qu'elle eſt auſſi ſurpriſe que nous. De grace genereuſe Amiclée, repliqua Zenocrate, ſçachez quelle eſt cette auanture, car le reſpect que ie porte à la Princeſſe, m'empeſche de le luy demander. Et en effet, m'eſtant approchée de Lyſimene, elle me tira à part, & me fit l'honneur de me dire ce qui luy venoit d'arriuer. Aprés cela ayant appellé Artemidore & Zenocrate, elle leur conta ce qu'elle m'auoit deſia dit. D'abord le départ de Meleonte parut fort auantageux, mais aprés iugeant bien que le Prince en ſeroit affligé, on craignit que ſon chagrin ne tombaſt ſur Lyſimene, ou ſur Artemidore, ou ſur Zenocrate. Cependant on iugea à propos d'auertir la Princeſſe de Leonte & Cleanthe, de ce qui venoit d'arriuer, & en effet

Lysimene finissant sa promenade plustost qu'elle n'eust fait, s'en retourna au Chasteau. A peine y fut elle, qu'il arriua vn Amy de Zenocrate, qui venoit auertir la Princesse que Meleonte estoit sorty du lieu où il estoit gardé, sans qu'on sceust quelle route il auoit prise; que le Prince en estoit fort affligé, que ce fauory auoit laisse vne lettre pour luy, qui estoit la plus touchante du monde; & qu'Amerinthe estoit fort occupée à le consoler. Il fallut donc alors auoir recours à la prudence de Cleanthe, qui fut à Leonte, afin d'adoucir l'esprit du Prince, qu'il trouua fort triste de l'éloignement de Meleonte. Il le trouua mesme irrité contre Lysimene, dont la rigueur estoit la cause innocente de tous ces desordres; mais à la fin Cleanthe luy ayant dit que le moyen de faire re-

uenir Meleonte, eſtoit de bien traiter Lyſimene, & de tácher de la gagner, les choſes ſe pacifierent à la fin, malgré les artifices d'Amerinthe: mais comme cette diuiſion affligea fort la Princeſſe de Leonte, elle tomba malade en ce temps là, & mourut en peu de iours. Cette perte fut tres-ſenſible à Lyſimene & à Artemidore, mais pour le Prince de Leonte il n'en fut guere affligé, parce qu'il crut que Lyſimene ſeroit encore plus abſolument ſous ſon pouuoir. Cependant Lyſimene retourna loger au Palais du Prince, & mena durant quelques iours vne vie aſſez douce. Artemidore deuint alors tout à fait amoureux de Clidamire, ce qui irrita eſtrangement Amerinthe, qui n'auoit pû toucher ſon cœur. Auſſi obligea-t'elle le Prince à deſaprouuer hautement l'affection qu'il auoit

pour cette fille, & ce fut elle qui le porta à la faire mettre parmy les Vierges voilées, comme on vous l'aura sans doute dit, en vous racontant l'histoire d'Artemidore Car elle pretendit par là nuire à vn Prince qu'elle n'aimoit pas, & seruir à Meleonte, auec qui on croit qu'elle a tousiours eu quelque intelligence secrette. En effet il luy estoit aisé de iuger qu'Artemidore ne pourroit manquer de se broüiller tout à fait auec le Prince aprés cette violence, & qu'ainsi Lysimene perdroit vn puissant protecteur. L'euenement fit bien voir qu'elle ne se trompoit point, car vous sçauez qu'Artemidore pour deliurer Clidamire, s'exila luy-mesme volontairement. Mais comme ce n'est pas son histoire que ie vous raconte, & que vous n'ignorez rien de ce qui luy est arriué, ie ne vous

parleray point de ſon depart, de ſon naufrage, de la reſolution qu'il prit d'aller à la guerre, & de quelle maniere il deuint priſonnier du Prince d'Agrigente, ni comment il deuint amoureux de Bereliſe, mais ſeulement de ce qui regarde Lyſimene & Zenocrate. Vous ſçaurez donc que depuis le depart d'Artemidore, Zenocrate pour continuer d'agir ſelon ſa couſtume, fit ſemblant d'eſtre amoureux de Clidamire, dés qu'elle fut ſortie des Vierges voilées, qu'en ſuite il s'attacha encore quelques iours auprés d'vne autre, mais à la fin croyant puis que Meleonte eſtoit abſent, qu'il pouuoit ſe diſpenſer de cette contrainte, il fut quelque temps ſans Maiſtreſſe. De ſorte que l'on diſoit en luy faiſant la guerre, que d'inconſtant, il eſtoit deuenu indifferent, & ie me ſouuiens qu'vn

iour Clidamire eſtant chez Lyſime-
ne, entreprit de ſouſtenir qu'il e-
ſtoit beaucoup plus honneſte d'e-
ſtre inconſtant, que d'eſtre indiffe-
rent. Car enfin, diſoit-elle pour
ſouſtenir ſon opinion, ie ne ſça-
che rien de plus haïſſable que ces
gens qui n'aiment ni ne haïſſent;
qui ne s'attachent à quoy que ce
ſoit, & qui ne ſont pas meſme for-
tement de leur party, tant ils ont
vne ame tiede. Demandez leur s'ils
veulent ſe promener, ils ne ſçauent;
informez vous s'ils veulent qu'on
les aime, ils en doutent; rendez
leur quelque ſeruice, ils n'en ſen-
tent rien, veillez leur deplaire, à
peine s'en apperçoiuent-ils, tant ils
ont de peur de troubler leur bien-
heureuſe indifference; mais pour
les inconſtans, adiouſta t'elle, ils
ont touſiours quelque choſe à fai-
re, ils vont, ils viennent, ils agiſ-

ſent, & quoy qu'ils ne veulent rien fortement, & qu'ils renoncent à l'opiniaſtreté, ils ſont pourtant toûjours attachez à quelque choſe. Ils tiennent quelque place dans le monde, & font du moins parler d'eux, ſoit en bien ſoit en mal. Il eſt vray, reprit Lyſimene, mais ſi vous y prenez garde, les indifferens & les inconſtans ne ſont pas trop oppoſez. Car enfin vn inconſtant aime indifferemment toutes les belles d'vne ville, & ce n'eſt que parce qu'il a quelque ſorte d'indifference dans le cœur, qu'il aime pluſieurs perſonnes. Et pour moy il me ſemble que i'aimerois encore mieux vn indifferent qui ne ſe determine à rien, qu'vn inconſtant qui ſe determine à l'inconſtance, qui fait gloire de ſa foibleſſe, qui croit qu'on ne peut eſtre galant ſans eſtre coquet de profeſſion; & qui ſans rien aimer

fortement, passe pourtant toute sa vie comme s'il aimoit. Car enfin on n'appelle point amour ces amours passageres, qui se succedent les vnes aux autres, qui embarrassent les cœurs sans les posseder, & qui ne produisent tout au plus que des chansons. La Princesse dit cela d'vn certain air qui fit soupçonner quelque chose à Amerinthe qui estoit presente, car elle iugea bien que Zenocrate paroissant estre aussi bien auec elle qu'on l'y voyoit, eust deu trouuer mauuais qu'elle eust parlé aussi fortement contre l'inconstance, si elle l'eust cru inconstant. Si bien qu'obseruant les choses, & s'informant soigneusement de cette mesme fille, qui auoit autrefois auerty Meleonte de tout ce que faisoit Lysimene, & que la Princesse auoit chassée, elle vint à descouurir enfin que Zenocrate

eſtoit touſiours fort amoureux d'elle, & que ſon inconſtance eſtoit vne feinte. Et comme elle tournoit de la maniere qu'il luy plaiſoit l'eſprit du Prince, Lyſimene fut fort ſurpriſe vn matin d'apprendre que le Prince auoit fait commander à Zenocrate de ſortir de ſa Cour à l'heure meſme, auec deffence de la voir auant ſon départ. Vous pouuez iuger combien cette nouuelle luy fut facheuſe, principalement eſtant auertie que Meleonte auoit eſcrit au Prince deux iours auparauant. Cependant il fallut que Zenocrate ſortiſt de Leonte ſans voir la Princeſſe, il eſt vray qu'il y rentra le ſoir meſme, qu'il ſe cacha chez vn de ſes Amis, & que trois iours aprés il trouua inuention de parler vn ſoir à Lyſimene dans vn iardin. Leur conuerſation fut la plus touchante du monde, car enfin ils ne voyoient

nul ſuiet d'eſperer de pouuoir iamais viure heureux. Ie ſçay bien, luy diſoit Lyſimene, que voſtre naiſſance eſt plus illuſtre que le rang que vous tenez preſentement n'eſt eſleué. Ie ſçay meſme que voſtre merite ne voit rien au deſſus de luy, & ie veux croire que voſtre affection ne peut eſtre ſurpaſſée par nulle autre; mais aprés tout le Prince mon frere eſt iniuſte & violent. Il aime Meleonte que ie hais, & Artemidore n'eſt point icy; adiouſtez à cela que ſa Maiſtreſſe nous hait, & qu'elle ne nous nuit guere moins que ſon fauory. Nous n'auons point d'azile en nulle part, & quand nous en pourrions trouuer, ie ne voudrois pas par vn ſentiment de gloire, que nous y fuſſions enſemble. Mais, Madame, reprit Zenocrate, que voulez vous donc que ie deuienne? Ie veux, luy dit elle,

que vous taſchiez de trouuer Artemidore, que vous ſoyez attaché à ſa fortune, & que vous vous confiez à ma conſtance. Eh! Madame, reprit-il, vn malheureux abſent peut-il s'aſſurer d'vne choſe qu'il deſire ardemment? Oüy Zenocrate, repliqua Lyſimene, quand celle qui la luy promet a de la generoſité. Mais vous meſme, adiouſta la Princeſſe, prenez garde que l'abſence ne vous change, & que ie n'aye vn iour mille reproches à vous faire. Le temps me iuſtifiera, Madame, luy dit-il, & vous me verrez toute ma vie ce que ie ſuis auiourd'huy, c'eſt à dire le plus fidele Amant qui fut iamais. Helas! Zenocrate, repliqua-t'elle, il n'y a iamais eu d'Amant infidele au monde, qui vn moment auant ſon infidelité, n'euſt iuré qu'il euſt eſté eternellement fidele; ainſi ne ré-

pondez de rien, & laiſſez moy craindre ce que ie ne puis m'empeſcher d'apprehender. Zenocrate fit alors des proteſtations de fidelité les plus fortes qu'on ſe puiſſe imaginer, aprés quoy il partit & s'en alla d'abord à Syracuſe, & en ſuite à Agrigente, où vous ſçauez qu'il trouua Artemidore, de qui il a eſté depuis inſeparable. Pendant cela il eſcriuoit fort ſoigneuſement à Lyſimene, mais comme il auoit fait vne longue habitude de paroiſtre inconſtant, il eſtoit ſi accouſtumé quand il ſe trouuoit auprés d'vne belle perſonne, de luy dire des douceurs, qu'il ne changea pas tout à fait ſa maniere. Et en effet lors que Clidamire fut à Agrigente, il fut quelques iours qu'elle ne luy deplaiſoit pas. Car enfin Zenocrate eſt vn peu de l'humeur de ces gens qui croyent qu'vn honneſte hom-

me ne peut pas estre appellé infidele, encore qu'il aye quelques petites galanteries passageres, & que la veritable Maistresse doit estre contente, pourueu qu'elle soit la Dame principale, pour parler en leurs termes, & qu'on soit toûjours prest de luy sacrifier les autres dés qu'elle le sçaura, & qu'elle le voudra. De sorte que sans estre scrupuleux dans sa passion, il fut quelques iours comme vous l'auez sceu, à auoir pour Clidamire ie ne sçay quoy qu'il sembloit qu'on pouuoit nommer amour. Et cette personne qui a tousiours aimé à troubler le repos d'autruy, quoy qu'elle aimast alors Artemidore qui ne l'aimoit plus, escriuit malicieusement à Leonte à vne Amie qu'elle auoit, que Zenocrate auoit esté fort amoureux d'elle, & qu'il l'eust encore esté si elle eust voulu l'escouter.

couter. Comme elle connoissoit bien que celle à qui elle escriuoit n'estoit pas secrette, son dessein reussit, car la Princesse sceut bien tost cette nouuelle, qui luy fut d'autant plus sensible, que depuis le depart d'Artemidore, elle auoit souffert cent persecutions du Prince, car il regrettoit tousiours Meleonte. Aussi se pleignit-elle à moy auec beaucoup de tendresse, ce n'est pas qu'elle ne creust que Zenocrate l'aimoit tousiours, mais elle ne pouuoit souffrir qu'il pust auoir nulle complaisance pour vne autre. Que les hommes sont iniustes, me disoit elle, car enfin ils veulent vn cœur tout entier, ils sont ialoux d'vn regard partagé, & cependant ils se partagent à la moindre occasion qui se presente, & ie suis mesme persuadée qu'ils sont ordinairement bien plus inconstans

lors qu'ils ſont aimez, que lors qu'ils penſent ſeulement à ſe faire aimer, quoy qu'il n'y ait rien de plus deraiſonnable, que d'eſtre moins fidele à vne perſonne qui vous aime, qu'à vne dont vous n'eſtes point aimé. Voila donc quels eſtoient les ſentimens de Lyſimene, qui eſtant auertie que Meleonte deuoit bien toſt reuenir, teſmoigna eſtre ennuyée du monde, & ſe retira parmy des Vierges voilées qui ſont auprés de Leonte, où ie la ſuiuy. Le Prince en fut fort irrité, quoy qu'il n'en teſmoignaſt rien, & faiſant haſter le retour de Meleonte, ce fauory reuint enfin auprés de luy, eſperant que pendant l'abſence d'Artemidore, il pourroit obtenir ſon pardon de Lyſimene. Mais comme en prenant congé de cette Princeſſe, il luy auoit parlé en homme qui alloit chercher la mort,

& qui ne deuoit iamais reuenir, il luy eſcriuit à ſon retour à peu prés en ces termes.

LE MALHEVREVX MELEONTE A LYSIMENE.

SI vous ſçauiez, Madame, tout ce que i'ay fait pour mourir de douleur, vous ne pourriez m'accuſer de viure contre ma parole, car enfin ie me ſuis continuellement ſouuenu de vos rigueurs, de mes crimes, & de mon malheur. I'ay ſoupiré, i'ay pleuré, ie n'ay pas eu vn moment de repos, ie me ſuis pleint de

vous, ie me ſuis pleint de moy, ie vous ay aimée, ie me ſuis haï, & i'ay enfin mené la plus miſerable vie du monde. Mais aprés tout, Madame, ie n'ay pû mourir eſloigné de vous; de ſorte qu'eſtant perſuadé que le deſtin vouloit que ie mouruſſe au meſme lieu où i'ay eu le malheur de vous deplaire, & de vous offencer, i'y reuiens pour vous ſatisfaire. Voila, Madame, quels ſont les ſentimens du malheureux Meleonte, qui vous aime plus qu'il ne vous a iamais aimée, quoy qu'il ſache que vous le haïſſez.

Comme cette lettre eſtoit fort touchante, ie vous auoüe que quoy que ie fuſſe Amie de Zenocrate, ie dis à la Princeſſe que quelquefois il ne falloit pas trop s'opiniaſtrer contre la fortune, qu'il y auoit des malheurs que l'on ne pouuoit vaincre qu'en leur cedant, & que peut-eſtre ne feroit-elle pas trop mal de

pardonner à Meleonte, ſans s'engager pourtant à rien qu'à luy pardonner. Quoy, reprit Lyſimene auec precipitation, ie pourrois perdre l'auerſion naturelle que i'ay touſiours euë pour Meleonte, ie pourrois oublier qu'il a eu l'iniuſtice de me ſoupçonner d'vne foibleſſe, dont la ſeule penſée me fait horreur ; qu'il a eu la laſcheté de vouloir tuer vn homme qui eſtoit attaqué par plus de trente, & qu'il ne pouuoit bleſſer ſans s'expoſer à me tuer, comme en effet il me bleſſa de telle ſorte que i'en ay penſé mourir. Que ſçay-ie meſme s'il ne me vouloit point frapper auſſi bien qu'Artemidore ; ha ! non, non, Amiclée, me dit-elle, Meleonte ſera touſiours haï de Lyſimene, quand meſme Zenocrate ſeroit infidele. Depuis cela ie n'oſay plus reſiſter à la Princeſſe. Cependant le Prince

de Leonte eſtant pouſſé par Amerinthe, ſe reſolut abſolument de forcer Lyſimene à eſpouſer Meleonte, & fit deſſein de venir la prendre d'authorité parmy ces Vierges voilées, entre leſquelles eſtoit vne parente du Prince de Perouſe, qu'on deuoit bien toſt renuoyer au Pays de ce Prince, pour y eſtablir vn Temple & des Vierges comme celles là. De ſorte que cette Princeſſe quoy qu'elle euſt alors l'eſprit irrité contre Zenocrate, ſe voyant expoſée ou à eſpouſer Meleonte, ou à vne priſon eternelle (car on l'auertit que c'eſtoit le deſſein du Prince) prit l'occaſion que la fortune luy preſenta, & ſe reſolut de paſſer la mer auec ces Vierges, pour aller à Perouſe, laiſſant ordre à celle qui commandoit celles qui demeuroient, de ne dire point où elle eſtoit allée. Et en effet la choſe

s'executa, quoy que ſes filles vouluſſent s'y oppoſer. Ainſi Lyſimene ne croyant Zenocrate trop peu fidelle, & craignant d'eſtre forcée d'eſpouſer Meleonte, s'en alla, comme ie l'ay deſia dit, à Perouſe, auec l'intention de faire ce qu'elle pourroit pour ſe reſoudre à paſſer ſa vie parmy ces Vierges voilées qu'on y alloit eſtablir. Comme ie l'aimois cherement, & que ie n'auois point de mere, ie ſuiuis ſa fortune ſans peine, reſoluë pourtant de l'empeſcher d'executer ſon deſſains Mais à n'en mentir pas ie croy que l'affection qu'elle a toûjours euë pour Zenocrate, l'en a pluſtoſt empeſchée que moy. Cependant le Prince a touſiours laiſſé croire en Sicile, que la Princeſſe Lyſimene eſtoit parmy d'autres Vierges où elle s'eſtoit renfermée, ayant eſté tres-long-temps ſans pouuoir

découurir où elle estoit. Pour Meleonte il est demeuré fauory du Prince, & fort affligé de l'absence de la Princesse, mais comme il a bien veu que sa fuite estoit vn pur effet de sa haine, ie croy qu'il ne l'aime plus tant, & qu'il ne songe qu'à empescher Artemidore & Lysimene de retourner à Leonte. Pour la Princesse elle trouua vn azile inuiolable auprés de Mezence Prince de Perouse, & vous n'ignorez pas que s'estant trouuée dans ces grands desordres qui estoient entre Porsenna & luy, elle seruit vtilement Aronce, lors qu'il vint pour deliurer le Prince son pere, & qu'ayant en suite trouué encore plus de protection auprés de Porsenna & de Galerite, qu'auprés de Mezence, elle est demeurée dans leur Cour, où elle a acquis beaucoup de credit, & où Artemidore & Zenocrate ayant

ſceu qu'elle eſtoit, paſſerent à Syracuſe où eſtoit Amilcar, & vinrent en Italie enſemble, où ils virent Lyſimene pluſieurs fois. Ainſi Zenocrate a pû ſe iuſtifier, ou du moins luy demander pardon de ſes inconſtances d'habitude, où il iure pourtant que ſon cœur n'a iamais eu aucune part. Mais pour ſa punition, il eſt deuenu ialoux depuis quelques iours, ſans que nous puiſſions imaginer qui luy donne de la ialouſie. Cependant nous auons ſceu vne choſe qui à mon auis decidera les intereſts de Bereliſe & de Clidamire auprés d'Artemidore, car vous ſçaurez que nous auons découuert, par vn ancien Amant de Lyſimene, qui eſt venu de Leonte depuis quelque temps, & qui en a eu des nouuelles depuis deux iours, que Clidamire a vn grand credit dans cette Cour là, & ſi grand, qu'-

Artemidore & Lyſimene n'y peuuent retourner que par ſa negociation. Ce qui luy donne cette authorité, c'eſt qu'elle a vne demie amour liée auec Meleonte, qui ne ſçait pas qu'elle aime encore Artemidore. Si bien que cét homme ayant apporté vne lettre de Clidamire à Meleonte, que ce fauory a perduë, & qu'vne de mes Amies m'enuoye, la Princeſſe a deſſein de la donner à Artemidore, dés que ſa ſanté ſera meilleure, afin de luy faire acheuer de connoiſtre la legereté de cette agreable infidele, dont ils ont pourtant grand beſoin, car comme le Prince de Leonte eſt foible & obſedé par Amerinthe, & par ſon fauory, la raiſon ne peut rien auprés de luy. Voila, Madame, dit Amiclée à Clelie, ce que vous auez voulu ſçauoir, auſſi bien que vos aimables Amies, à qui ie

demande pardon auſſi bien qu'à vous, du peu d'art que i'ay apporté à faire ce recit.

Amiclée s'eſtant tuë, toutes ces belles filles la remercierent, mais Clelie vn peu plus froidement que les autres, ayant l'eſprit ſi occupé de la ialouſie de Zenocrate, dont elle penſoit ſçauoir la cauſe, qu'à peine ſçauoit-elle ni ce qu'elle auoit entendu, ni ce qu'elle entendoit. Il eſt vray qu'il n'y eut que Plotine qui remarqua le changement de ſon viſage, car Amilcar, Anacreon, & Merigene eſtant entrez, la conuerſation changea. D'abord on parla de la guerre paſſée, de la tréve, & de la paix; en ſuite de l'amour, & puis de Themiſte, & de Merigene, qui deuoient bien toſt partir. Pour moy, dit Plotine, ie porte enuie à ceux qui vont à Syracuſe, car en-

fin ie vous l'auouë, i'ay oüy parler d'vne certaine Amalthée, dont le merite me charme. Dites moy donc ie vous en coniure, dit-elle à Merigene, ſi ceux qui ont apporté des nouuelles de Lindamire à Themiſte, ne vous ont rien dit de cette admirable femme. Tout ce que ie vous puis dire, reprit Merigene, c'eſt qu'Amalthée eſt toûjours plus genereuſe, que ſa vertu ne ſe laſſe iamais d'obliger les malheureux, & de les obliger de bonne grace, c'eſt à dire ſans eſclat & ſans intereſt, & que la ieune & charmante Clariſte ſa niece, eſt preſentement vne des plus aimables filles du monde. En effet en auançant en âge elle eſt deuenuë encore plus belle qu'elle n'eſtoit, elle a plus tenu qu'elle n'a promis, quoy qu'on euſt beaucoup attendu, & ſon eſprit s'eſtant embelly auſſi

bien que ſon viſage, il contribuë à luy rendre encore les yeux plus brillans, la phiſionomie plus agreable, & la mine plus haute; enfin elle a ſi bien profité de l'auantage qu'elle a d'eſtre auprés d'vne des plus excellentes femmes du monde, qu'on trouue en cette aimable fille tous les charmes de la ieuneſſe, ſans y trouuer pas vn des deffauts qui l'accompagnent d'ordinaire. Elle a de la diſcretion & du diſcernement, de l'enioüement & de la modeſtie, de la delicateſſe dans le cœur & dans l'eſprit, de l'amitié & de la conſtance, & l'on peut dire à ſa gloire, qu'on peut aiſement deuiner lors qu'on la connoiſt, auprés de qui elle a eſté eſleuée. De grace, dit alors Plotine, quand vous ſerez à Syracuſe, dites bien à la genereuſe Amalthée, & à la charmante Clariſte, qu'elles ont vne Amie à

Rome dont l'amitié leur couſtera auſſi peu à conſeruer qu'elle leur a peu couſté à aquerir. Ie vous promets de leur dire tout ce qu'il vous plaira, reprit Merigene, & de le leur dire meſme dans vn des plus agreables lieux du monde. Car on m'a dit que depuis mon depart le genereux Artaxandre, & la vertueuſe Amalthée, ont acheué de faire accommoder vn appartement bas, qui regne tout le long d'vn beau iardin, & qui occupe toute la longueur de leur ſuperbe Palais. Vous me ferez plaiſir de parler de moy dans vn ſi beau lieu, & en ſi bonne compagnie, reprit Plotine, mais ie ne ſerois pas trop marrie que vous fiſſiez du moins aller mon imagination, où ſelon les apparences ie n'iray iamais. Ie le veux bien, dit Merigene, ie ne veux pourtant pas m'embarquer à vous

faire vne exacte deſcription de ce magnifique Palais, car ie craindrois de renuerſer vn peu l'ordre de l'Architecture. Vous eſtes tout à fait ſage, dit Amilcar, de ne vous embarraſſer point legerement entre des pilaſtres, des colomnes, des friſes, & des corniches, car ie ſçay bien que i'ay veu vne fois vn homme qui ſe piquoit de bel eſprit, qui voulant deſcrire vne belle maiſon, mit le chapiteau à la place de la baſe, la baſe ſur le chapiteau, le pilaſtre ſur la colomne, & ſi ie ne me trompe le veſtibule au troiſieſme eſtage. Mais enfin il eut l'auantage d'employer tous les beaux mots de la plus fine Architecture, depuis vaſes fumans, iuſques à Aſtragales. Veritablement il ne les mit pas à leur place, mais comme il croyoit s'entendre, il creut auſſi eſtre entendu, & fut fort ſatisfait

de luy. Pour éuiter donc vn pareil inconuenient, reprit Merigene, aprés auoir ry auſſi bien que le reſte de la compagnie de ce qu'auoit dit Amilcar, ie me contenteray de vous dire en general, que le Palais d'Artaxandre & d'Amalthée a de la grandeur & de la magnificence, & que s'il eſtoit acheué, ce ſeroit vn des plus beaux du monde. Ce qui le rend plus agreable, c'eſt qu'il eſt baſty ſur le port de Syracuſe, qu'il a vn grand & beau iardin, que la cour en eſt belle, que l'eſcalier en eſt fort beau, qu'il a de grands & beaux appartemens, qu'il y en a auſſi de petits, qui ont leur agrément & leur commodité, & qu'en quelque lieu que l'on ſoit dans ce Palais, l'on n'y voit rien que de propre, de magnifique, & de bien entendu. Mais enfin pour vous parler de l'appartement bas où i'ay

deſſein

dessein de parler de vous, i'ay à vous dire qu'il est disposé de telle sorte, que tout ce que l'on peut souhaiter s'y trouue, car il y a tout de suite tant de pieces de plein pied, que la memoire a peine à les retenir. Car enfin il y a des anti-chambres, des chambres, vne ga-lerie, des cabinets aux deux bouts, & tout cela est si bien disposé, que toutes les portes de ces diuers lieux, qui sont sur vne mesme ligne, se rapportent iuste les vnes aux autres; de sorte que quand on est en vn bout, on voit ce qui se fait à l'au-tre, & la veuë passant par tous ces diuers lieux, y trouue assurement vne perspectiue tres agreable, mais sur toutes choses la galerie plaist infiniment. Imaginez vous donc qu'elle est disposée de façon, qu'elle sert de cabinet & de galerie tout ensemble; car l'Architecte a pris

dans l'épaiſſeur du mur, de diſtance en diſtance, de quoy mettre pluſieurs tablettes remplies de liures. L'on a auſſi menagé la meſme choſe à coſté des croiſées, & pour la ſeureté & la propreté des liures, il y a des rideaux qui les couurent, & de grands chaſſis à iour qui les enferment. Cette galerie eſt voutée, ce qui la rend agreable & fraiche. Elle a pluſieurs croiſées qui donnent ſur le iardin, où l'on voit pluſieurs orangers, & de chaque coſté & aux deux bouts, on voit en diſtances eſgales, vingt grands miroirs enchaſſez dans le lambris, qui eſt entierement de Cedre. Mais pour rendre encore cét obiet plus agreable, à coſté de chacun de ces grands miroirs, il y en a d'autres petits, auec des bras d'argent au pied, qui ſouſtiennent chacun deux lampes magnifiques. De

sorte que lors que ces soixante ou quatre vingt lampes sont allumées, la reflection qu'elles font dans cette multitude de miroirs, fait vn effet si admirable, qu'on ne peut le representer. Et pour rendre ce lieu là aussi commode que beau, le cabinet qui est au bout opposé au port de Syracuse, a quelque chose de si melancholique, & de si solitaire qu'on n'y peut estre sans resuer. On descend deux marches pour y entrer, il est assez petit, la veuë en est bornée, & il a vn renfondrement si propre à s'entretenir soy-mesme, qu'il ne fut iamais vn lieu si commode pour resuer agreablement, ni mieux disposé pour dire vn secret à quelqu'vn. Mais en échange l'autre cabinet qui est opposé à celuy-là, à l'autre bout de cét appartement, estant à la veuë du port diuertit les yeux par mille beaux ob-

iets, & par vne continuelle diuerſité de gens qui vont & viennent. Si bien qu'on eſt touſiours en choix du monde ou de la ſolitude ; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt que cét appartement là ſans grands ornemens, & ſans dorure, a pourtant vn air de magnificence, qu'on ne ſçauroit exprimer.

Aprés ce que vous venez de dire, reprit Plotine, ie vous demande encore plus qu'auparauant l'amitié de la genereuſe Amalthée, & de la charmante Clariſte. Ie ne manqueray pas, reprit Merigene, de la leur demander pour vous, & ie vous promets hardiment de l'obtenir, dés que ie leur auray dit ce que vous eſtes. Mais ne voudriez vous point auſſi, reprit Merigene, eſtre Amie de quelqu'vn de mes Amis de ce Pays là. Ie le veux bien, répondit Plotine en ſouriant, car

auſſi bien en l'humeur où ie ſuis ne ſuis-ie pas trop ſatisfaite de tous ceux que i'ay icy. Tout de bon, adiouſta-t'elle, quand on y veut bien penſer, tout le monde n'eſt que feinte, ceux en qui on ſe fie le plus, ſont ceux dont on eſt le plus trompé, & ie penſe que pour eſtre ſage, il faut touſiours ſe defier des autres, & de ſoy meſme. Car enfin tout le monde eſt peuple vne fois en ſa vie, tout le monde fait des fautes, & tout le monde a tort en quelque rencontre. Ceux qui ne paroiſſent pas tiedes, ſont fourbes; ceux qui ne ſont pas fourbes, ſont foibles; ceux qui ſont trop prudens, n'aiment point; & ceux qui aiment beaucoup ſont ſi rares, qu'on ne les doit quaſi pas conter. Ne me dites donc iamais, adiouſta Plotine, en parlant de quelques Amis, c'eſt vn homme ſage & ge-

nereux, incapable de faillir, car à parler ſincerement, tous les hommes ſont capables de manquer. Oüy, pourſuiuit-elle auec vn aimable chagrin, tout le monde peut eſtre preoccupé, tout le monde eſt fin, tout le monde eſt enuieux, tout le monde eſt mediſant, tout le monde eſt menteur, tout le monde eſt foible, & il n'y a preſque point de Heros qui en quelque moment de ſa vie, ne puiſſe trouuer dans ſon cœur quelque petit ſentiment bas & populaire, tant il eſt vray que les hommes ſont imparfaits. En effet, dit Anacreon, l'aimable Plotine a raiſon de dire ce qu'elle dit, car il n'y a preſque point de gens qui puiſſent ſe vanter d'auoir vn veritable Amy. Ie ſuis donc plus heureux que les autres, dit Merigene, car ie croy en auoir pluſieurs. Ie l'auois creu auſſi

bien que vous, reprit Anacreon, mais en vne occaſion aſſez importante, lors que i'eſtois à la Cour de Polycrate, ie trouuay que i'auois vn nombre infiny de faux ou de foibles Amis, & que i'en auois tres-peu que ie puſſe conter pour bons. Cela eſt ainſi en tous lieux, reprit Amilcar, mais pour agir prudemment, il faut ne ſe fier à leur amitié, qu'autant que leur intereſt, ou leur plaiſir, ou leur gloire, les attache à vous, & pour agir équitablement, il les faut aimer comme ils aiment, & ne leur donner iamais que de cette amitié qui croiſt & deſcroiſt ſelon l'occaſion. Auſſi bien l'amitié heroïque, n'eſt-elle guere moins difficile à entretenir que l'amour conſtante ; & pour moy rarement ay-ie entrepris d'auoir de celle là, parce que l'autre eſt plus commode. Il eſt vray qu'-

elle n'eſt ni ſi noble, ni ſi belle, ni ſi ſolide; mais auſſi n'embarraſſe-t'elle pas beaucoup; on ne ſe charge iamais des malheurs, ni des chagrins de ſes Amis; on ne s'intereſſe point aux iniures qu'on leur fait, & prenant ſimplement les fleurs de l'amitié, s'il eſt permis de parler ainſi, on en laiſſe les eſpines à ces Amis de bonne foy, qui ſentent toutes les douleurs de ceux qu'ils aiment, qui entrent dans tous leurs intereſts ſans exception, qui les ſouſtiennent courageuſement contre tout le monde, qui n'ont point de biens ſeparez, de qui la gloire meſme eſt en commun, qui ne peuuent iamais eſtre pauures quand il y en a vn riche, & qui ne croyent pas meſme ſe porter bien, quand leurs Amis ſont malades. Croyez moy, adiouſta Amilcar, cette eſpece d'amitié là n'eſt pas propre à

toutes ſortes de gens, & ie connois pluſieurs perſonnes qui n'ont pû y paruenir, quoy qu'ils en euſſent enuie. C'eſt pourquoy de peur de faire comme eux, ie me contente d'aimer à la mode, c'eſt à dire fort commodement pour moy; & quoy que Merigene veuille dire, il ne connoiſt pas vn grand nombre de ces Heros d'amitié. En mon particulier, dit Plotine, ie luy demande le portrait d'vn ſeulement, Car à mon auis, il doit eſtre fort agreable, n'eſtant preſque pas poſſible d'eſtre parfaitement bon Amy, ſans eſtre parfaitement honneſte homme. I'en tombe d'accord, dit Merigene, & ie m'aſſure que dés que i'auray nommé Lyſimante, Amilcar auoüera que c'eſt vn excellent homme, & vn fidele Amy. Ie l'auoüe, reprit Amilcar, & ce qui rend ſon amitié plus ſolide, c'eſt

qu'il a vne probité que rien ne ſçauroit changer ; & pour la conſtance, il en a donné mille preuues eſclatantes, & a aimé l'illuſtre Meriandre iuſques à la mort. Puis que Lyſimante eſtoit Amy de Meriandre, & qu'il l'eſt de Merigene, dit Valerie, il n'y a pas moyen de ne le connoiſtre point, & ie me ioints à Plotine pour demander ſa peinture. I'en fais autant que vous, dit Clelie, & ie m'aſſure que Merigene ne nous refuſera pas. Il ſeroit aſſez difficile de le faire, reprit-il, c'eſt pourquoy ſçachez pour vous obeïr, que Lyſimante eſt vn homme d'illuſtre naiſſance, dont les peres ont eu les employs les plus conſiderables dans leur pays. Mais à n'en mentir pas, il eſt ſi digne d'eſtre loüé par luy meſme, qu'il n'eſt nullement neceſſaire d'aller chercher les vertus de ſes predeceſſeurs pour

le loüer, & il ſuffit de vous parler ſeulement de ce qui eſt veritablement à luy. Il eſt grand & de bonne mine, le temps a vn peu groſſi ſa taille, il a le teint vif & frais, les yeux beaux & pleins d'eſprit, le nez vn peu grand, la Phiſionomie heureuſe, l'air d'vn homme ſage, & l'accueil fort obligeant, principalement pour ſes Amis. La nature luy a donné vn grand eſprit, mais vn eſprit ſolide & ferme, auec vn diſcernement fort iuſte de toutes les grandes choſes. Ce n'eſt pas qu'il n'ait vn eſprit accommodant, qui l'oblige à ne mépriſer pas les petites, car il parle tres-bien des moindres bagatelles quand il s'en veut donner la peine, mais il eſt certain que ſon eſprit eſt naturellement propre aux choſes ſerieuſes. Il a vne connoiſſance vniuerſelle du monde qui ne le trompe preſque

iamais, il connoiſt la plus ſaine politique, & la plus ſolide morale. Sa prudence luy fait preuoir les euenemens les plus eſloignez, & les moins vray-ſemblables. Et ſa fermeté luy fait ſuporter conſtamment les malheurs les plus impreueus. En effet il ſçait changer de fortune, ſans changer de viſage; l'exil & la priſon n'eſbranlent point la fermeté de ſon cœur; & ne ſongeant iamais qu'à faire ce qu'il doit, il laiſſe les euenemens au pouuoir de la fortune, & ſe prepare toûjours aux plus malheureux, afin de n'en eſtre pas ſurpris. Il a de l'honneur, de la probité, de l'exactitude, du ſecret, & de l'amitié autant qu'on en peut auoir. Ses mœurs ſont tres-innocentes, mais ſa vertu n'a pourtant rien d'auſtere pour les autres, au contraire il eſt perſuadé que plus on eſt ſage,

plus on eſt obligé d'excuſer les legeres folies de ſes Amis. Il eſt naturellement né pour l'ambition, & pour agir, mais ſa vertu le rend ſi abſolument maiſtre de ſon eſprit, qu'il s'accommode admirablement bien de la moderation & du repos. Il eſt vray que ce repos luy eſt aſſez glorieux, car comme ſa vertu eſt generalement connuë de tout le monde, & qu'on ſçait qu'il aime ſouuerainement la iuſtice & la verité, il eſt la conſolation de ſes Amis malheureux, l'arbitre de pluſieurs grands differens, & le dépoſitaire des dernieres volontez de pluſieurs perſonnes importantes qui veulent en mourant eſtre bien aſſurées que leurs intentions ſeront ſuiuies. En effet Lyſimante eſt incapable de flechir pour quoy que ce ſoit, lors qu'il voit que la vertu ne veut pas qu'il flechiſſe, & toute

la grandeur du monde, ni meſme la mort, ne le feront pas heſiter vn moment à faire ſon deuoir. Il croit qu'vn homme n'eſt pas obligé d'eſtre heureux, & qu'il eſt obligé d'eſtre homme d'honneur ; & il penſe meſme qu'il ſeroit bien plus miſerable, s'il pouuoit ſe reprocher vne action de foibleſſe, qu'il ne le pourroit eſtre quand meſme il ſeroir expoſé à la plus cruelle perſecution qui fut iamais. Auſſi s'attache-t'il ſi ſcrupuleuſement à faire ce qu'il doit, qu'il n'y peut iamais manquer; & l'amitié toute puiſſante qu'elle eſt dans ſon cœur, n'a iamais eu la force de le faire dementir de la moindre choſe de ce qu'il a creu eſtre obligé de faire auec honneur, quoy qu'il ſe ſoit trouué en des occaſions tres-delicates & tres difficiles. Il aime pourtant fort tendrement ſes Amis, car

comme l'amour en general n'a iamais guere touché ſon cœur, quoy qu'il puſt eſtre capable d'vne grande paſſion, ſon amitié en eſt plus ardente, & plus tendre. Mais quelque forte qu'elle ſoit, l'amour de la gloire & de la vertu l'emportent touſiours. Il eſt vray qu'il ne ſe flatte pas en ces occaſions là, qu'il ne ſe fait pas vn pretexte de la iuſtice au deſauantage de l'amitié, & qu'il ſçait ſi bien les iuſtes bornes de la generoſité, de la iuſtice, & de l'amitié, qu'il ne s'y trompe iamais. Il y a pourtant vne vertu à qui il a peine de donner des bornes dans ſon cœur. En effet il croit que la bonté n'en doit preſque iamais auoir; auſſi fait-il profeſſion particuliere d'eſtre bon, & cela eſt d'autant plus beau, qu'ayant l'ame fort eſleuée, ſa bonté n'a rien que de noble, & ne peut iamais eſtre

ſoupçonné de foibleſſe. Ie pourrois ſi ie le voulois, vous rapporter cent actions eſclatantes de cét homme illuſtre, qui vous prouueroient ce que ie dis; mais comme ie ſçay qu'il n'aime pas qu'on publie ſes bonnes actions, ie me conforme à ſon humeur, & ie vous priue d'vn fort grand plaiſir, en le priuant d'vne grande gloire. Mais puis que ie ne vous dis rien de ſa vie, ie vous diray du moins qu'il a eſté cherement aimé de l'illuſtre Meriandre, dont vous auez tant entendu parler, & qu'il l'eſt encore infiniment du genereux Theandre, du prudent Cleodamas, de l'agreable Terame, de l'ingenieux Amilcar, de l'illuſtre Herminius, qui l'a veu en paſſant à Syracuſe, & d'vn homme de beaucoup de merite, qui s'appelle Clidamante, qui a le cœur fort haut & fort tendre, l'eſprit

fort

fort grand, toutes les inclinations nobles, qui eſt tres ſenſible à l'amour & à l'amitié, qui a de l'honneur, de la generoſité, qui eſcrit bien en vers, & en proſe, qui ne peut ſe ſoumettre qu'à la raiſon, qui veut fortement ce qu'il veut, qui eſt propre & magnifique, & qui par mille bonnes & grandes qualitez a merité l'amitié de Lyſimante. Tout ce que vous me dites de voſtre illuſtre Amy, reprit Plotine, me charme mais de grace dites moy ſi Meriandre l'a aimé eſgalement iuſques à la mort. Il l'a ſi tendrement aimé repliqua Merigene, qu'il luy a laiſſé ſon portrait, & l'a choiſi pour faire executer ſes dernieres intentions. Cependant ils auoient eu vne auanture digne de vous eſtre racontée, qui euſt pû les broüiller s'ils n'euſſent pas eu tous deux l'eſ-

prit bien fait, & où l'honneur & l'amitié auoient fait vn grand combat dans le cœur de Lyſimante. Eh de grace! reprit Clelie, dites nous cette auanture. Ie le veux bien, reprit Merigene, à condition que la compagnie dira en ſuite ſes ſentimens ſur l'action de mon Amy. Ie m'engage à cela ſans peine, repondit Clelie, car ie voy dans les yeux de tous ceux qui m'écoutent, qu'ils feront ce que vous ſouhaitez. Sçachez donc, repliqua Merigene, qu'il n'y a iamais eu vne amitié plus etroite que celle qui eſtoit entre Lyſimante & Meriandre, car ils s'aimoient & s'eſtimoient également, & n'auoient point d'intereſts ſeparez. Eſtant en cét eſtat la fortune les attacha à ſuiure vn grand Prince dans vn pays eſtranger, où aprés auoir eſté aſſez long temps, il arriua que les affaires de ce Prin-

ce ayant changé de face, il prit la resolution de partir secrettement du pays où il s'estoit retiré, & qu'il découurit son dessein à Lysimante, & à quelque autre encore, auec ordre de n'en rien dire à personne sans exception, & de se derober la nuit prochaine auec luy sans en donner nulle connoissance à qui que ce soit. Lysimante se trouua alors dans vn embarras extreme; car d'vn costé l'honneur vouloit qu'il fust fidele à son maistre, & de l'autre l'amitié ne vouloit pas qu'il abandonnast son Amy en vn pays estranger, où il pourroit estre maltraité, ou du moins arresté aprés le depart du Prince. Cependant quoy que Lysimante aimast Meriandre plus que sa vie, croyant qu'il ne pouuoit sans perfidie reueler le secret de son maistre, il n'en dit rien à Meriandre, & se resolut d'aller auec

le Prince iuſques à ce qu'il l'euſt conduit en lieu de ſeureté, & de retourner aprés trouuer ſon Amy, pour partager ſa fortune auec luy, quelque mauuaiſe qu'elle puſt eſtre. En effet la choſe ſe fit ainſi, Lyſimante ſuiuit le Prince, & Meriandre demeura, & fut bien eſtonné lors qu'il ſceut leur depart. Mais comme il auoit tres-bonne opinion du cœur de ſon Amy, il ſe pleignit de ſon malheur ſans ſe pleindre de luy, & ne trouua point mauuais que l'honneur euſt eſté plus fort dans ſon eſprit que l'amitié, & que ne pouuant ſatisfaire l'vn ſans bleſſer l'autre, il euſt preferé le deuoir à toutes choſes. Auſſi ayant trouué moyen de s'eſchapper, & ayant eſté retrouuer ce Prince, ſur la frontiere, d'où ſon Amy eſtoit preſt de partir pour l'aller retrouuer, il eut la generoſité de ne

luy faire pas le moindre reproche. Au contraire il l'embrassa auec tendresse, & lors que Lysimante voulut luy dire la douleur qu'il auoit euë d'auoir esté contraint par son deuoir, à ne luy reueler pas le secret qui luy auoit esté confié. De grace, luy dit il, n'ayez pas assez mauuaise opinion de moy, pour me soupçonner de me pleindre de vous, car si ie m'en pleignois, ce seroit auoüer que ie pourrois estre capable d'vne trahison. Ne me traitez donc pas de cette sorte, ie vous en coniure, & croyez qne si i'eusse esté en vostre place, i'eusse fait ce que vous venez de faire; ainsi s'il est arriué quelque changement en mon cœur, c'est que ie vous estime encore plus que ie ne faisois. Ha! Meriandre, s'escria Lysimante, ce que vous faites est bien plus beau que ce que i'ay fait, & si vous

auez augmenté voſtre eſtime pour moy, ie ſuis obligé ſi ie le puis, d'augmenter mon amitié pour vous. Ha! Merigene, s'eſcria Plotine, ce que vous me contez là me paroiſt ſi beau, ſi grand, & ſi heroïque, que ma raiſon en eſt eſbloüie. Tout de bon, adiouſta-t'elle, ie ne ſçay qui merite le plus d'admiration de Lyſimante ou de Meriandre. Pour moy, dit Clelie, ie trouue que Meriandre fit fort bien d'en vſer de cette ſorte, mais comme il n'y auoit que cela de raiſonnable à faire, & que ce que Lyſimante fit eſtoit plus difficile à reſoudre, ie trouue qu'il y a encore plus de loüanges à donner à Lyſimante, qu'à Meriandre. Si vous y penſez bien, dit Anacreon, vous trouuerez qu'il y a plus de difficulté à ne ſe laiſſer point preoccuper par ſes intereſts, & à iuger equitablement

en faueur d'vn Amy, lors que nous ſommes nous meſmes iuges & parties. Mais enfin, dit Valerie, la choſe n'eſtoit pas trop douteuſe, car on ne doit iamais trahir ſon maiſtre pour vn Amy; cela eſt vray, dit Amilcar, mais il y a tant de gens qui trahiſſent leur maiſtre pour des raiſons moins nobles, qu'on ne peut trop loüer vn homme qui a fait ce qu'il a deu, lors qu'il ne le pouuoit ſans expoſer ſon Amy à eſtre arreſté dans vn pays eſtranger. Mais, dit Plotine, encore voudrois-je bien ſçauoir quãd c'eſt qu'on peut abandonner ſes Amis. Il n'eſt iamais permis, reprit Valerie, d'abandonner ſes Amis; mais comme il eſt deffendu d'eſtre perfide à ſon maiſtre, on peut en quelques occaſions, ſe trouuer forcé de ne les ſeruir pas comme on voudroit. Mais à n'en mentir point, il y a

peu de ces malheureuſes occaſions, car il faut que ce ſoient des deuoirs indiſpenſables; il faut que ce ſoit ou par ce que l'on doit à ſon Roy, à ſon Pere, ou à ſa Patrie; mais il faut en meſme temps eſtre capable de ſe declarer ouuertement contre tous les ennemis de ſes Amis; il faut eſtre ſenſible à tout ce qui les touche ſans exception; il faut que leur gloire ſoit confonduë auec la noſtre, & que nous puiſſions meſme pluſtoſt pardõner les iniures qu'on nous fait, que celles qu'on fait à nos Amis. Enfin il faut faire poſitiuement pour ſon Amy, plus qu'on ne feroit pour ſoy meſme. En effet, reprit Clelie, Lyſimante, par ce que dit Merigene, monſtra bien qu'il croyoit eſtre obligé à perir, meſme auec ſon Amy, puis qu'il auoit reſolu de retourner où il l'auoit laiſſé; & il eſt

aiſé de iuger ce qu'il eſtoit capable de faire pour luy, contre tout le monde, par ce qu'il vouloit faire contre luy meſme, de peur que ſon Amy ne le puſt ſoupçonner de peu d'amitié. Mais ce que ie trouue digne de beaucoup de loüanges à Meriandre, adiouſta Valerie, c'eſt qu'il creut ſon Amy lors qu'il luy dit qu'il vouloit l'aller retrouuer, & qu'il le creut ſans luy en demander de preuues. En effet, c'eſt vn des plus indiſpenſables deuoirs de l'amitié, entre des gens d'honneur, que de ne douter pas de ce qu'vn Amy vous dit affirmatiuement. Car ſi vous le croyez capable de diſſimulation, il faut luy oſter voſtre amitié; & pour moy ie ne ſçache rien qui me donnaſt plus de colere, que de voir vn de mes Amis particuliers qui voudroit que ie luy prouuaſſe vne choſe que ie

luy aurois assuré de sçauoir positiuement. Car s'il ne me croit pas, comment croira-t'il ceux que ie luy donneray pour tesmoins, qu'il ne connoistra peut-estre point? Valerie a sans doute raison, reprit Amilcar, & il n'y a rien de plus offençant que de mettre en doute ce qu'vn Amy vous assure; & rien aussi qui fasse plus voir la foiblesse de l'amitié, que celuy qui doute, car s'il croit son Amy homme d'honneur, que ne le croit-il, & s'il le croit fourbe, que ne rompt il auec luy; & c'est assurement le moindre priuilege que l'amitié puisse donner, que de faire qu'on ne puisse recuser le tesmoignage d'vn Amy. Aussi Meriandre qui estoit la vertu mesme, crut-il Lysimante sur sa parole, & l'on peut dire enfin sans determiner precisement lequel des deux a le plus merité d'estre loüé

en cette occasion, qu'ils firent l'vn & l'autre tout ce qu'ils deuoient faire pour meriter de s'entr'estimer dauantage. En verité, dit alors Plotine, ie croy qu'on ne trouue guere d'Amis tels que Lysimante & Meriandre, & qu'il est assez à propos de ne croire pas facilement d'en auoir trouué quelqu'vn, de peur d'y estre trompé. Pour ce qui me regarde, dit Amilcar, ie suis persuadé que le monde en general, a tousiours esté semblable, qu'il y a tousiours eu du vice & de la vertu, que ce qui n'est point en vn lieu est en vn autre; & pour moy, dit Plotine, ie trouue que Merigene a fait vn chef-d'œuure de nous attacher si agreablement l'esprit, par le recit qu'il nous a fait, car pour l'ordinaire les recits vn peu longs ne diuertissent guere, & il se faut bien garder de s'accoustumer à re-

citer continuellement comme i'en connois, qui ne parlent iamais que du passé, & racontant tousiours ce qu'ils ont veu, ne disent rien de ce qu'ils voyent. Il est vray, reprit Amilcar, que les reciteurs eternels sont quelquefois fort à craindre. Il y en a qui sont confus, les autres trop longs, quelques-vns sont si chagrins qu'ils ne veulent iamais estre interrompus, les autres au contraire s'interrompent eux mesme, & ne sçauent à la fin ni ce qu'ils ont dit, ni ce qu'ils veulent dire. Ceux qui content des choses dont on ne se soucie point, & qui d'elles mesmes ne sont point agreables, sont les plus importuns de tous les faiseurs de recits. I'ay pourtant eu vn iour assez de plaisir, dit Plotine, à faire vne malice vne fois en ma vie, dans vne compagnie où i'estois, car aprés

qu'on ſe fut diuerty à cent choſes differentes, on s'auiſa de ſe remettre à moy du diuertiſſement du reſte du iour. Si bien que comme on s'eſtoit promené, qu'on auoit dancé, & qu'on auoit fait vne excellente colation, ie creus qu'il valloit mieux trouuer quelque amuſement dans la conuerſation. Mais comme il y auoit quelques gens de peu d'eſprit dans la compagnie, i'auoüe que ne iugeant pas qu'ils fuſſent propres à diuertir ſerieuſement, ie leur fis vne méchanceté qui fut d'engager tout le monde à m'obeïr, & à parler de ce que ie voudrois. Si bien que choiſiſſant iuſtement pour ces gens là, les choſes qu'ils ſçauoient le moins, ie leur en fis dire de fort plaiſantes. Pour moy, dit Valerie, on m'embarraſſeroit fort ſi on m'obligeoit à parler de pluſieurs choſes où ie n'entens rien.

En mon particulier, dit Clelie, ie ne parle guere bien que de ce qui touche mon cœur. Pour moy, dit Amiclée, ie dis passablement ce que i'ay veu, & moy ce que ie sens, adiousta Merigene. Ie suis donc bien plus habile que tout ce que vous estes, reprit Amilcar en riant, car il me semble que ie parle assez esgalement bien de tout. Du moins parlez vous quelquefois fort plaisamment d'autruy, reprit Plotine, mais quoy que vous croyiez faire tousiours des merueilles, adiousta-t'elle, ie suis assurée que vous ne ferez pas aussi bien la description d'vn beau lieu qu'Amiclée. Ie veux croire, reprit-il, que ie ne la feray pas aussi bien qu'elle, mais ie me vante de la faire mieux que ie ne fais toute autre chose, excepté de vous aimer, car pour cela non seulement ie surpasse les autres, mais

de iour en iour ie me ſurpaſſe moy meſme. De grace, repliqua-t'elle en riant, ne confondez point vos deſcriptions, laiſſez celle de voſtre affection à vne autre fois, & contentez vous de nous deſcrire quelque belle maiſon, ou quelque beau iardin, pour voir comment vous le ſçauez faire. Mais s'il nous deſcrit quelque lieu que nous n'ayons point veu, dit Valerie, nous ne ſçaurons pas s'il le deſcrit bien. Si vous voulez vous en rapporter à Merigene, reprit Amilcar, ie vous en deſcriray vn, où voſtre imagination ſe promenera auec vn plaiſir incroyable, car il n'y en a pas vn plus beau au monde. On dit qu'il fait ſi ſec en Afrique, reprit Amiclée, que i'ay peine à comprendre que vous faſſiez vne ſi belle deſcription ſi vous choiſiſſiez vn lieu de voſtre pays. Non, non, repliqua Amil-

car, ne craignez rien de mon iugement, car i'en ay pour le moins autant que d'eſprit. C'eſt pourquoy ie vous deſcriray vn tres beau lieu qui eſt en Aſie, que ie ſçay que Merigene a veu, & qui eſt auprés de Babilone. C'eſt donc la belle maiſon de Telaſte, & de Meliſante, reprit Merigene; c'eſt celle là meſme, reprit Amilcar. Voſtre choix eſt admirable, repliqua Merigene, & vous ne pouuez vous eſgarer au coin d'vne allée, que ie ne m'apperçoiue de voſtre erreur. Mais il y a bien loin d'icy en Aſie, reprit Amiclée. Pour les voyages d'imagination, repliqua Plotine, on les fait ſi facilement, que ie ne m'embarraſſe pas d'aller iuſques à Babilone en vn moment. Mais comment reconnoiſtrez vous, répondit Valerie, ſi Amilcar repreſente bien vn lieu que vous n'auez iamais veu,

& que vous ne verrez iamais. Il ſuffit, reprit elle, que ie voye s'il ſçait donner vne belle idée d'vn beau lieu, luy qui ſe moque tant de ceux qui mettent les baſes ſur les chapiteaux; car pour moy ie l'auouë à ma confuſion, quand i'ay eſté en vn beau iardin, ie n'en ſçay dire autre choſe, ſinon qu'il eſt admirablement beau, qu'il eſt agreable, qu'il eſt meruelleux. Ie diray donc mieux que vous, reprit Amilcar, & pour vous le teſmoigner, écoutez moy paiſiblement, & vous donnez vn peu de patience. Si ie voulois faire vn ſimple plan, i'aurois bien toſt fait, mais voulant vous faire vne peinture fidele, il faut me donner vn peu de temps. I'auouë pourtant ingenument que le lieu dont ie veux vous parler, qui s'appelle le Mont Euphrate, a de ſi grandes beautez, que

ie ne tiens pas poſſible qu'on les puiſſe bien depeindre. Il eſt ſi proche de Babilone, qu'il ne faut qu'vn quart d'heure pour y aller. Il eſt vray que la montagne ſur laquelle il eſt ſitué, eſt vn peu droite du coſté de la Ville, mais le chemin n'en a pourtant rien de difficile; ioint que quand on veut en prendre vn plus long, il y en a vn dont la pente eſt preſque imperceptible. Pour le baſtiment il n'a rien de fort magnifique par le dehors, mais il eſt tres-commode par le dedans. En effet les appartemens en ſont beaux, il y a des ſales, des chambres, des galeries, & vn cabinet ſi ioly, ſi propre, & ſi agreable; qu'on n'y peut rien deſirer. Car aprés auoir paſſé par vne grande ſale, & vne belle chambre, on y entre par vne porte à iour faite à compartimens dorez. La forme de ce cabinet eſt quarrée, il eſt

peint & doré par tout, & à trois de ſes faces où il y a des miroirs à bordures dorées, qui reçoiuent par reflection tous les obiets du plus beau païſage qui fut iamais, & d'vn des plus beaux iardins du monde; de ſorte qu'eſtant aſſis ſur de riches carreaux qui ſont tout à l'entour, ou ſur vn petit lit de repos, qui eſt à la face oppoſée à la porte, on voit de tous coſtez vn obiet eſgalement agreable. Car non ſeulement ces diuers miroirs multiplient vn tres-beau païſage, vn parterre, & des quarrez d'eau, auſſi bien que la compagnie qui eſt dedans, mais ils ſe multiplient eux meſmes, & par la diuerſité de leurs reflections, ils trõpent agreablement les yeux, & amuſent doucement l'imagination. Et pour acheuer de vous depeindre cét aimable cabinet, ie vous diray qu'il y a vne eſ-

pece de tablete en forme de corniche, qui regne tout à l'entour au dessus des miroirs. Cette tablette est peinte & dorée, comme tout le reste du cabinet, & l'on y voit plusieurs vases curieux & magnifiques. Mais ce qui rend principalement ce cabinet admirable, c'est qu'il a vne grande croisée, d'où l'on voit tout ce que ie m'en vay vous descrire. Mais pour le bien faire, il faut retourner sur nos pas, afin de vous representer tout ce que l'on apperçoit en vn instant, lors qu'aprés auoir passé par vne assez belle auenuë, & trauersé vne grande cour, on arriue au vestibule, & qu'on s'auance sur le perron. Imaginez vous donc que l'on n'est pas plustost arriué à l'endroit que ie dis, que l'on découure le plus bel obiet qui fut iamais; car sans vous parler d'abord d'vne grande allée

en terraſſe qui s'eſtend à la droite, le long d'vne vigne, & à la gauche entre deux agreables bois, ie vous diray ſeulement qu'elle a vn perron magnifique, au delà duquel on voit vn grand parterre à compartimens, auec des plates bandes de fleurs tout à l'entour, & trois allées aux deux coſtez du parterre, comme pour conduire la veuë vers vn beau Iet d'eau qui eſt d'autant plus admirable, qu'il eſt ſur le haut d'vne montagne. Au delà de cette fontaine qui a vn tres-beau baſſin, eſt vn autre parterre de gazon en terraſſe, auec trois perrons magnifiques, & deux grands quarrez d'eau, à droit & à gauche, qui font preſque croire que la Nature ayant renuerſé ſon ordre, a mis les eſtangs ſur les montagnes, tant ils ſont grands & beaux. Il eſt vray qu'en s'en approchant, on voit bien que

l'art a aidé à la Nature, car ils ſont reueſtus de pierre, le bord en eſt gazonné, ils ont des allées baſſes où l'on ſe promene tout à l'entour, & dont les murailles ſont couuertes d'vne verdure eternelle. Si bien que ces quarrez d'eau ayant chacun cinq Iets d'eau qui s'eſleuent en aigrette, font vn obiet tres-agreable, auec le Iet d'eau du milieu dont ie vous ay deſia parlé. Au deſſous de cela eſt encore vn troiſieſme parterre en terraſſe, plus ruſtique que le ſecond, dont eſtant deſcendu par vn autre perron, on voit au deſſous de ſoy vn rond d'eau auec pluſieurs Iets, des rochers d'eau, des boüillons d'eau, des napes d'eau, & tout ce que l'induſtrie des hommes peut adiouſter à la Nature. Mais pour remener voſtre imagination au veſtibule, s'il eſt permis de parler ainſi, & vous bien faire

comprendre ce que l'on voit de là, ſçachez qu'outre le premier & le ſecond parterre, le Iet d'eau du milieu, & les deux quarrez d'eau, la veuë s'eſtend à plus de vingt mille loin, quoy qu'elle ſoit agreablement arreſtée par vne diuerſité tres charmante. En effet au delà de l'enceinte du Parc, on voit vne coline cultiuée à la gauche, qui au lieu d'empeſcher la veuë, la conduit vers le plus bel obiet du monde, car on découure dans vne plaine vne Maiſon Royale, où il y a pluſieurs Tours magnifiques, baſties à l'antique; vn ſuperbe baſtiment moderne qu'vn des premiers hommes du monde y a fait faire, pour rendre ce beau lieu là plus propre au diuertiſſement d'vn grand Prince. Ce Chaſteau eſt accompagné d'vn grād bois, que l'on découure encore, & qui orne merueilleuſement ce paï-

ſage. On y voit auſſi plus à droit vne autre belle maiſon, qui appartient à vn homme tres-illuſtre, & par ſes grands emplois, & par ſes grãdes qualitez. On voit plus proche vn Temple où il y a des Vierges conſacrées à Diane, & l'on découure encore pluſieurs maiſons de gens de qualité, qui varient ce païſage, & le rendent plus agreable. Au delà de ces beaux obiets, qui ſemblent n'eſtre là que pour rendre la veuë du Mont Euphrate plus diuertiſſante, on voit vn lointain admirable, qui ſemble s'vnir auec le Ciel; & à la droite on voit le haut d'vn Temple ruſtique, des plaines ſolitaires, des colines, des pelouſes, des bruyeres, des lieux qu'on ne fait qu'entreuoir, & des montagnes eſloignées, qui s'eſleuant inſenſiblement les vnes ſur les autres, ſe derobent à la veuë par leur eſloi-

gnement. Enfin cét obiet eſt ſi ſurprenant & ſi beau, qu'on ne peut s'empeſcher d'en eſtre touſiours ſurpris, & touſiours charmé. Il faut pourtant vous faire changer d'obiet, & vous conduire à la gauche au ſortir du veſtibule, dans vne grande allée, dont ie vous ay parlé, qui trauerſe vn coſté du bois, qui a deux contr'allées fort ſolitaires, & vne fontaine ialiſſante au milieu. En allant vers cette fontaine, on trouue à ſa droite vn petit bout d'allée, qui laiſſant échapper la veuë entre des arbres, qui vont iuſques dans le Ciel, découure en eſloignement cette Maiſon Royale dont ie vous ay parlé, & dont l'obiet eſt ſi agreable. Mais lors qu'au doux murmure de mille oyſeaux, qui ſont les hoſtes eternels de cét aimable bois, vous eſtes arriué à la fontaine, vous

vous trouuez au milieu de plusieurs allées, & en vn endroit merueilleux. Celle qui continuë l'allée qui vient de la maison, s'esleue sur vn Tertre, & a vn bois taillis du costé gauche, & vn grand pré du costé droit. Si l'on regarde du costé de la belle veuë, cette allée est admirable; on voit le mesme païsage dont ie vous ay fait la description, mais on le voit pourtant changé, parce qu'en changeant de place, on voit tous les obiets d'vne autre maniere. Mais si aprés cela, on se tourne du costé opposé, on voit le renfondrement du bois, & l'on va par vne allée, où l'on voit à sa gauche vn pré entre deux bois, qui est la plus agreable chose du monde; & à la droite vn autre pré, & vn peu plus loin vn bois taillis. Au bout de cette allée, on entre dans la grande allée du bois, que le Soleil

ne ſçauroit penetrer, tant les arbres en ſont touffus. De ce lieu là on a encore vne tres-belle veuë, car cette allée finit d'vn bout par vne perſpectiue, & s'eſleuant par l'autre entre deux agreables bois taillis, on monte ſur vn Tertre, au haut duquel eſt vne grande eſplanade, où l'on trouue quatre allées, & où la veuë eſt ſi libre, qu'on croit qu'on eſt maiſtre du monde. D'vn coſté on voit le meſme païſage qu'on a veu du veſtibule; on apperçoit meſme vn des quarrez d'eau, & l'on voit à ſa main gauche pluſieurs maiſons agreables, qu'on n'auoit pas veuës, & vn lointain beaucoup plus eſtendu. D'vn autre coſté, on voit vn coin de Babilone, & le renfondrement du bois; & de l'autre, vn Temple ruſtique, toute l'Aſſirie, les ſuperbes Tombeaux des anciens Roys de ce

païs là, des villages, des hameaux, des cabanes, des vallées, des montagnes en esloignement ; & vne si grande estenduë de païs, que la veuë ne pouuant plus rien discerner, l'imagination supplée à son deffaut, & fait qu'on croit voir ce que l'on ne voit pas, parce qu'on sçait seulement que les choses y doiuent estre. Aprés cela on reuient par le mesme chemin, & tournant au bas du Tertre, dans l'epaisseur du bois, on monte par de petites allées rustiques & solitaires, qui persuadent que l'on est dans vn desert esloigné du monde, & qu'on est seul en ce lieu là. Tout y est champestre & negligé, on n'y voit que des arbres & de l'ombre, & on n'y entend que des oyseaux. On trouue en son chemin vn petit lieu à se mettre à couuert, mais il est simplement fait pour se reposer,

ou pour éuiter la pluye. De ſorte qu'en cét endroit, l'imagination ne peut eſtre remplie que d'obiets ſimples & ſolitaires. Mais enfin aprés auoir marché quelque temps par ces petites allées tournoyantes, on arriue dans vne allée haute du bois, qui eſt en meſme ligne que la plus baſſe. Du coſté du Tertre elle s'eſleue, & eſt plus découuerte, mais en allant vers l'autre bout, elle eſt tres-agreable par ſon ombrage. On trouue à la gauche pluſieurs allées de trauerſes, qui vont en deſcendant, & dont la veuë eſt ſombre & ſauuage. Du meſme coſté vn peu plus auant il y a vn lieu dont la veuë eſt ſi charmante qu'vn Peintre ne pourroit rien inuenter de ſi beau. Il y en a meſme dont les obiets quoy que beaux, ont quelque choſe de ſolitaire qui plaiſt infiniment. Mais ſans m'arreſter à

tant de choſes, il faut que ie die qu'aprés auoir marché quelque temps dans cette allée haute, on voit au bout ie ne ſçay quoy de clair, qui d'abord eſt ſi confus, qu'on ne le diſcerne point; en auançant on croit qu'on voit vne grande riuiere, & des maſts de Nauire; en ſuite on ſe perſuade que c'eſt vne admirable perſpectiue en peinture; & en s'approchant dauantage, on voit des Tours & des Piramides; & l'on voit que c'eſt le plus grand, le plus beau, & le plus magnifique obiet qui ſera iamais. Car enfin par trois grandes croiſées qui tiennent toute la face d'vn cabinet fait en dome, on voit deuant ſoy dans la plaine, la grande & magnifique ville de Babilone, qui par les Tours de ſes Temples, par ſes Palais, par ſes Iardins ſuſpendus, fait vne confuſion de

beaux obiets, qui esbloüit & qui estonne l'imagination, principalement quand le Soleil l'éclaire le matin. En effet on sent ie ne sçay quelle admiration qui oste la parole aux vns, & qui fait faire mille cris aux autres; & l'on ne peut s'imaginer ce que l'on voit de là sans l'auoir veu. Ce grand & merueilleux obiet le paroist encore dauantage parce qu'on voit du mesme endroit plusieurs choses, qui par leur opposition seruent à le faire paroistre plus bleau. En effet sur des tertres à droit, on voit plusieurs petites cabanes rustiques, vn Temple champestre plus proche, vn petit boquet, des vignes à la gauche, des bleds & des prez dans le milieu, & dans le lointain le plus esloigné, des montagnes couronnées de superbes Palais. Et ce qu'il y a encore de magnifique, c'est qu'il y a en cét en-

droit vne allée en terraſſe de ſix cens pas de long, où l'on a toûjours la meſme veuë, qui eſt aſſurement la plus belle du monde. Ie ne vous dis point qu'au deuant de ce cabinet ouuert de trois faces, où eſt cette admirable veuë, il y a pluſieurs allées qui ſe croiſent, dont les veuës ſont toutes differentes, & toutes admirables, car cela ſeroit trop long, mais ſeulement qu'vne allée par où l'on va en deſcendant regagner l'allée baſſe du bois, a encore vne veuë merueilleuſe par ſa diuerſité, & d'où l'on voit meſme le meſme quarré d'eau qu'on a veu du Tertre qui luy eſt directement oppoſé. Mais enfin quand on a regagné l'allée baſſe, on en ſort par vn grand perron, on trauerſe la cour, & on ſe retrouue dans le veſtibule, dont la belle veuë vous conſole encore agreablement de tous les autres beaux

obiets

obiets qu'on n'a plus. Mais ce qu'il y a de particulier, c'eſt que ceux à qui appartient cette belle maiſon, qui ſont des gens de qualité de Babilone, en ſont ſi dignes, que tout le monde ſe réjoüit de la voir en leur puiſſance. En effet Telaſte & Meliſante ſa femme, ont vne vertu qui eſt vniuerſellement reconnuë, & qui les fait conſiderer de tout ce qu'il y a de gens de haute qualité, & de grand merite. Telaſte eſt bien fait de ſa perſonne, il eſt brun, de taille auantageuſe, il a l'air noble, le ſourire agreable, & la ciuilité du monde. Il a l'eſprit fort droit, la conuerſation d'vn honneſte homme, le iugement ſolide, & beaucoup de capacité pour les employs les plus conſiderables. Sa fortune eſt ſans doute tres-auantageuſement eſtablie, mais il en vſe ſi noblement,

que perſonne ne porte enuie à ſon abondance. Tout ce que la magnificence conduite par le bon ſens peut faire auoir, ſe trouue chez luy. Ses maiſons ſont belles, ſa table eſt magnifique, delicate, & polie; il aime les honneſtes gens, & pour acheuer ſon bonheur, les Dieux luy ont donné vne femme dont les inclinations toutes nobles ſecondant les ſiennes, ne laiſſent rien à deſirer pour ſa felicité que d'auoir des enfans qui leur ſuccedent, & qui leur reſſemblent. En effet Meliſante a tout ce qui peut rendre vne honneſte femme conſiderable. Elle n'eſt pas grande, mais elle eſt fort bien faite, & a la taille tres-agreable. Elle a les cheueux bruns, le teint blanc & vif, les yeux bleux, fins, enioüez, & pleins d'eſprit. Le tour du viſage agreable, le ſourire fort aimable, la gorge bien

taillée, les bras beaux, les mains belles, & l'air fort libre. Pour de l'esprit elle en a infiniment, mais de cét esprit animé qui paroist tousiours à la conuersation, qui ne la laisse iamais languir, & qui inspire de la ioye. Elle a l'imagination viue & prompte; elle parle fort iuste, & fort facilement de toutes choses; elle fait vn recit diuertissant de la plus agreable maniere qu'il est possible; & sa memoire la sert si fidelement, que ie luy ay oüy redire vne fois vn discours qu'auoit fait le plus éloquent des Mages de Babilone, sans y changer presque rien. Pour son iugement, il ne faut que considerer la conduite de toute sa vie pour en iuger à son auantage, n'estant pas possible de trouuer vne personne plus solidement vertueuse qu'elle. Au reste rien ne l'embarrasse, &

ſans paroiſtre iamais empreſſée, elle ſatisfait à toutes ſortes de deuoirs. Il n'y a pas vne femme à Babilone plus exacte à obſeruer toutes les choſes de ſa Religion; elle rend à tous ſes parens tous les ſoins qu'elle leur doit, elle n'en fait pas moins à ſes Amies, & ne manquant à pas vne des occaſions differentes où la bienſeance ou la ciuilité l'engagent, elle a encore du temps de reſte pour donner à des promenades & à des choſes indifferentes. Pour ſa politeſſe, on peut dire qu'elle eſt à tout ce qu'elle fait, ſes habillemens ſont bien choiſis, ſes meubles ſont bien entendus, & quand elle donne quelque colation à ſes Amies, à ſa belle maiſon de la campagne, on n'y peut rien deſirer. Ses eſclaues la ſeruent auec ordre, auec propreté, & auec reſpect, & elle ſçait

meſme l'art de donner de la plus galante maniere du monde. En effet elle a vne Amie à qui elle fit vn iour vn preſent tres-ingenieuſement ; car luy ayant veu vne boette de portrait aſſez belle, qu'elle portoit penduë à vn ſimple cordon, & cette Amie l'eſtant allée voir, elle la luy prit auec plus d'adreſſe qu'vne Lacedemonienne ne l'euſt pû faire ; de ſorte que cette fille croyant l'auoir perduë, regretta quatre iours ſa perte. Mais à la fin Meliſante luy renuoya la boette qu'elle regrettoit, luy faiſant dire qu'on l'auoit retirée des mains des voleurs, & que comme ils y auoient mis vne chaine, elle croyoit qu'elle la pouuoit garder ſans ſcrupule, parce qu'on ne ſçauoit à qui la rendre, & que perſonne ne la redemandoit. Mais dans la verité cette chaine, qui

eſtoit tres bien faite, & qui auoit vne agraphe tres-iolie, auoit eſté miſe à cette boette par Meliſante, qui par cette ingenieuſe liberalité, voulut faire vn preſent à la faueur d'vn larcin. Il vous eſt aiſé de iuger par ce que ie dis de l'eſprit de Meliſante, qui outre tout ce que ie viens de dire, a encore vn talent admirable, car elle a la voix tres-belle & tres-charmante. Auſſi chante-t'elle auſſi bien qu'on peut chanter, & il n'y a perſonne qui ne creuſt à l'entendre qu'elle a l'ame tres paſſionnée. On luy reproche pourtant quelquesfois de n'eſtre pas aſſez ſenſible à l'amitié, & ie penſe qu'on peut ſans luy faire iniuſtice dire hardiment, que la ſienne eſt pour l'ordinaire plus genereuſe que tendre, bien que ie ne croye pas impoſſible qu'elle ne puiſſe aimer fort tendrement. Quoy

qu'il en ſoit ſa façon d'aimer eſt tres commode pour ſes Amies, & tres-glorieuſe pour elle, car elle eſt tres-ſoigneuſe des perſonnes qu'elle aime, elle eſt officieuſe, douce, & agreable, & elle n'a point d'Amie qui ne luy doiue mille plaiſirs, & mille ſoins; & l'on peut dire enfin que ſi Meliſante eſtoit auſſi aimante qu'elle eſt aimable, l'amitié qu'on auroit pour elle ſeroit ſi exceſſiue, que l'on en ſeroit auſſi tourmenté que ſi c'eſtoit de l'amour. Ha! Amilcar, dit alors Plotine, que i'ayme cette Meliſante, & que i'aimerois bien mieux eſtre auec elle au mont Euphrate, que d'eſtre au Camp de Porſenna. Cependant comme ie ſuis ſincere, ie confeſſe que vous eſtes vn auſſi grand Peintre en païſages qu'en portraits, mais auant que de vous loüer autant que i'en ay enuie, il faut que Merigene

me die, ſi Telaſte, Meliſante, & le mont Euphrate, ſont comme vous les repreſentez. Ils ſont ſi ſemblables, reprit Merigene, qu'il n'y a rien de plus iuſte. Tout ce qu'Amilcar a dit m'a fort diuertie, reprit Valerie, mais à moins que de ſçauoir auſſi bien narrer que luy, ie ne conſeillerois pas à vn autre de faire vn auſſi long recit. Ce que i'admire, repliqua Amiclée, c'eſt qu'Amilcar ait ſi preciſement retenu toutes les particularitez d'vn ſi beau lieu. Ha pour cela! reprit-il, ne vous en eſtonnez pas, car il faut que vous ſçachiez que tous les beaux obiets font vne ſi forte impreſſion dans mon eſprit, qu'ils ne s'en effacent iamais. Cependant ie vous declare franchement qu'en vne conuerſation ordinaire, ie n'aurois pas fait mon recit ſi long, car enfin il n'eſt pas iuſte d'impoſer ſilence à toute

vne compagnie, pour montrer seulement qu'on sçait parler. Aprés cela Amiclée s'estant retirée le reste de la compagnie s'en alla, si bien que Clelie, Plotine & Valerie estant demeurées seules, les deux dernieres s'apperceurent que la melancholie de Clelie estoit encore augmentée. Qu'auez vous ma chere sœur, luy dit Plotine, & quelle nouuelle cause peut auoir vostre chagrin. Clelie rougit à ce discours, où elle eust bien voulu ne répondre pas, mais Valerie l'en ayant pressée, est-il possible, leur dit elle, que vous n'ayez pas compris par la fin du recit d'Amiclée, que Zenocrate est ialoux d'Aronce & de Lysimene, & que vous ne connoissiez pas que cela estant ioint à toutes les autres conjectures que i'ay de mon malheur, i'ay lieu de croire qu'Aronce est infidele, & que durant que ie reiette

opiniaſtrement l'affection d'Horace, il eſt infidele à la mienne. Pour vous montrer, reprit Plotine, que ie ſuis ſincere, encore que ie ſois ſœur d'Horace, & que ie ſois perſuadée qu'il eſt digne d'eſtre aimé de vous, ie ne laiſſe pas de vous aſſurer qu'Aronce eſt innocent, & que voſtre ialouſie eſt auſſi mal fondée que celle de Zenocrate. Mais qui ſçait, reprit Clelie, ſi Aronce ne conſent pas à l'ordre qu'il a receu de ne me voir point, car par ce moyen on nous renuoyera à Rome ſans qu'il me voye, & quand i'y ſeray retournée, il m'eſcrira peut-eſtre qu'enfin il n'a pû deſobeïr au Roy ſon pere; ainſi ſans eſtre meſme expoſé à mes reproches, il oublira tous ſes ſermens, & ne m'aimera peut-eſtre plus. Mais ſi ce malheur m'arriuoit, adiouſta-t'elle en rougiſſant de dépit, ie ſens bien que ie haïrois autant Aronce,

que ie l'aurois aimé, & dans le ſimple ſoupçon que i'en ay, ie ſens vn ſi grand trouble dans mon cœur, que ie ne puis diſcerner quels ſont les ſentimens que i'ay dans l'ame. Comme Clelie parloit de cette ſorte, Lucilius entra, qui leur parut fort triſte De ſorte qu'eſtant en peine de la cauſe de ſa triſteſſe, Plotine luy demanda auec precipitation ce qu'il auoit. Helas! Madame, luy dit-il en ſoupirant, ie voudrois bien ne vous l'apprendre point; Clelie & Valerie rougirent, & regardant Lucilius, ſeroit-ce, reprit Valerie, que la paix ſeroit troublée par les artifices de Tarquin? & ne ſeroit-ce point, adiouſta Clelie, que Porſenna au lieu de nous garder pour oſtages, nous voudroit traiter en priſõnieres? Nullement, Madame, repliqua-t'il, mais c'eſt qu'il a fait arreſter le Prince, ſans qu'on en ſçache le ſuiet, & qu'il

paroiſt fort irrité contre luy. Quoy (reprit alors Clelie, malgré la ialouſie qu'elle auoit) Aronce eſt arreſté par l'ordre de Porſenna ! Oüy, Madame, repliqua-t'il, & le Camp en eſt ſi eſmeu, tout le monde en eſt ſi ſurpris, & la Reyne, & la Princeſſe des Leontins en ſont ſi affligées, qu'il eſt impoſſible de vous l'exprimer. Clelie ſoupira à ces paroles, qui redoublerent tout à la fois ſes déplaiſirs & ſes ſoupçons; mais ne s'imagine-ton point, dit-elle, par quelle raiſon on l'a arreſté ? Point du tout, répondit Lucilius, & tout ce que l'on ſçait, c'eſt que depuis que la cruelle Tullie eut vne conference ſi particuliere auec Porſenna, il a touſiours eſté aſſez reſueur, & aſſez triſte; que depuis hier il eſt venu pluſieurs hommes de la part de cette Princeſſe, à qui Porſenna a parlé en particulier, & qu'en ſuite il a fait

arreſter le Prince, & commandé abſolument qu'on ne le laiſſe parler à perſonne. Ainſi, Madame, ie ne preuoy pas qu'il puiſſe ſeulemẽt donner de ſes nouuelles à ceux qu'il aime le plus. Porſenna a meſme ordonné qu'on vous garde auec plus de ſoin qu'à l'ordinaire, quoy qu'il ait encore commandé qu'on vous ſerue touſiours auec beaucoup de reſpect. Cependant la Reyne & la Princeſſe des Leontins ayant voulu parler du Prince à Porſenna, il leur a dit auec aſſez d'aigreur, que dés qu'elles ſçauront ſon crime, elles le haïront autant qu'elles l'aiment, & qu'en attendant qu'il puiſſe le leur apprendre, il les prie de ne luy en parler point du tout. Voila, Madame, adiouſta Lucilius, ce que i'ay creu à propos de vous faire ſçauoir, afin que ſi vous ſçauez quelque choſe qui puiſſe nuire ou ſeruir à Aronce, vous

puiſſiez en vſer comme vous le iugerez à propos. Helas! genereux Lucilius, reprit elle, ie ne ſçay rien, ſinon que ie ſuis malheureuſe, & que ſi Aronce n'eſt pas plus criminel enuers moy, qu'il l'eſt enuers Porſenna, il eſt le plus innocent de tous les hommes. Vn moment aprés cela, Telane apporta vn billet d'Aronce à Clelie, où elle trouua ces paroles.

LE MALHEVREVX ARONCE A L'INCOMPARABLE CLELIE.

IE ne ſçay de quoy on m'accuſe, Madame, mais ie ſçay bien que ie n'ay rien fait que vous aimer, depuis que i'ay commencé d'eſtre à vous.

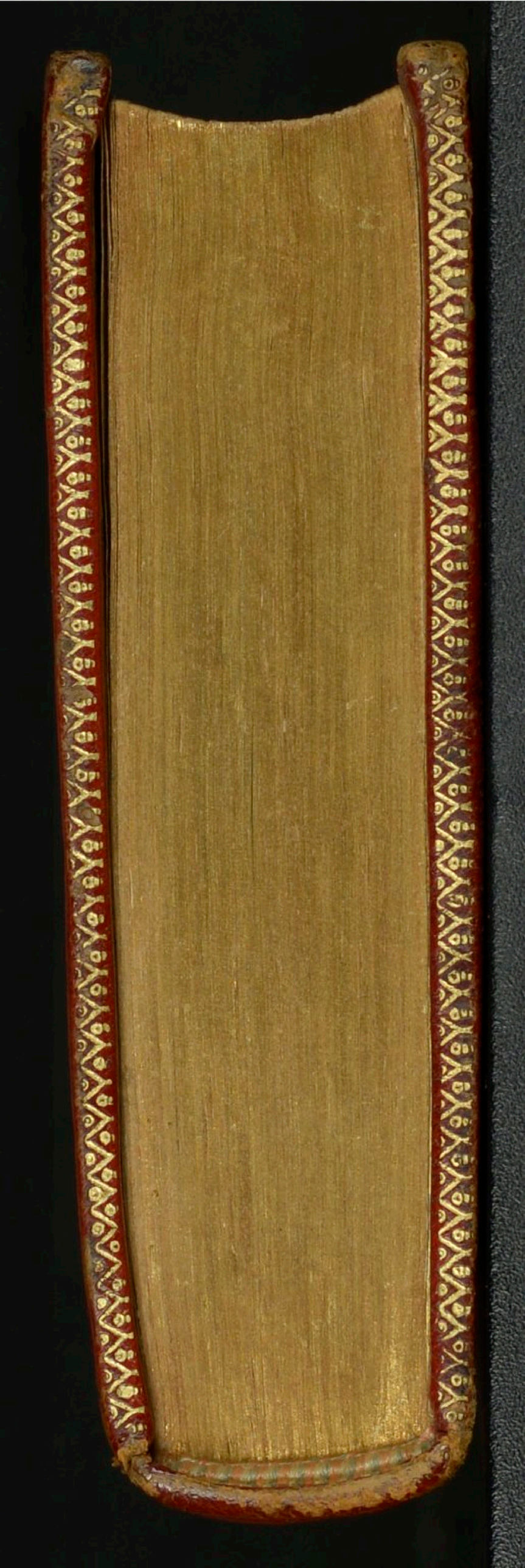
Cependant pleignez moy, ie vous en coniure, & quoy qu'il m'arriue, soyez aussi fidele que ie le suis.

Clelie leut ce billet auec vne agitation d'esprit estrange, & Telane luy ayant promis de tascher de faire tenir sa réponce à ce Prince, deuant qu'on eust eu loisir de bien donner les ordres pour sa garde, elle escriuit & luy donna son billet, aprés quoy ne pouuant dissimuler sa douleur, elle se retira iusques à ce que Lucilius & Telane se fussent retirez. Mais lors qu'ils furent sortis, qui vit iamais, dit-elle à Valerie & à Plotine, vne personne plus malheureuse que moy ? car enfin ie ne passe iamais vn iour sans quelque nouuelle infortune. Il n'y a qu'vn moment que i'auois de la ialousie, iusques à vouloir haïr Aronce, & presentement i'ay de la

compaſſion de ſon malheur, iuſques à ſouhaiter d'eſtre priſonniere au lieu de luy. Car ſi la choſe eſtoit ainſi, il pourroit me deliurer, au lieu que ie ne puis faire autre choſe que le pleindre, & que le pleindre inutilement. Mais aprés tout, ſi ie ne puis ceſſer d'eſtre malheureuſe, ie pourray peut-eſtre a la fin ceſſer de viure, n'y ayant nulle apparence que ie puiſſe touſiours reſiſter à la douleur. Valerie & Plotine firent alors tout ce qu'elles purent pour la conſoler, mais il n'y eut pas moyen, & aprés auoir paſſé le reſte du iour à ſe pleindre, Clelie paſſa toute la nuit à ſoupirer.

Fin du Premier Liure de la cinquieſme Partie de Clelie.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

CLELIE

TO. 5.